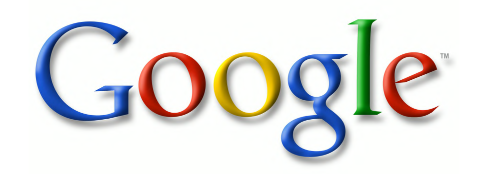




...AUD

L'HÉROÏSME

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

HACHETTE ET Cie
PARIS


UNIVERSITY-PLACE





BIBLIOTHÈQUE
DES MERVEILLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE M. ÉDOUARD CHARTON

L'HÉROÏSME

DU MÊME AUTEUR

lsies .

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, .



LE SOLDAT DE MARATHON

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

L'HÉROÏSME

PAR

ARMAND RENAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 15 GRAVURES D'APRÈS LES MAITRES

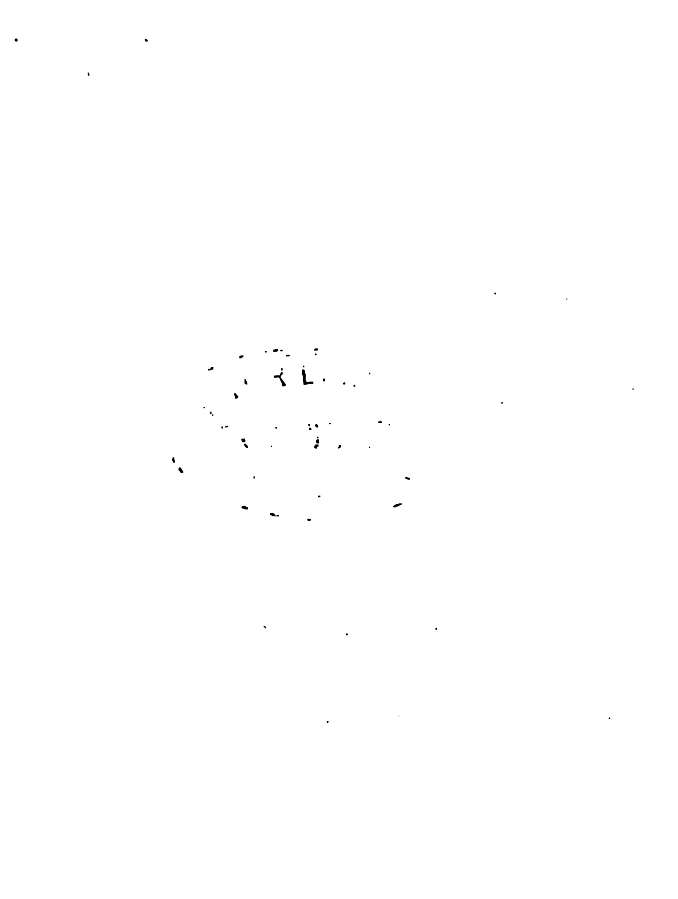
PAR PAQUIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

1873



L'HÉROISME

RÉCITS LÉGENDAIRES ET HISTORIQUES

I

DE L'HÉROISME

« Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer qui nous élève. »

Cette pensée éminemment vraie de Pascal est l'explication des héros et de l'amour indestructible qu'a pour eux le genre humain. En effet, le mot *héros* a été compris de différentes manières ; mais, partout, on retrouve comme caractère prédominant l'intention de désigner par là les sommets de la nature humaine.

La nécessité où se sont trouvés les premiers âges d'employer presque exclusivement la force physique

pour combattre le mal, a trop donné l'habitude de rendre un culte à la puissance, même pernicieuse, de prendre pour des héros ceux qui ne furent que des ambitieux ou des bêtes fauves. Mais, à mesure que le progrès est venu, que l'homme a lutté plus facilement contre la nature, que l'idée a remporté sur la matière des victoires comme on n'en eût jamais rêvé pour le bras, la grandeur des héros de combat a décliné ; et, s'il y a encore trop de gens prosternés devant la lueur rouge du sabre des conquérants, on peut commencer à croire que, pour l'histoire sévère, là ne sont plus les héros.

Pourtant, en jetant le blâme sur ceux qui firent servir leur génie et leur force à inonder la terre de larmes, il ne faut pas avoir le dédain de l'action; car c'est une des conditions du héros. Qu'un homme, par sa pensée, ait transformé le monde; si, pour cette pensée, il n'a pas été obligé de descendre dans l'arène des faits; si, loin de toute lutte, il a pu s'absorber dans sa méditation et vivre en dehors du tumulte humain, cet homme est reconnu comme ayant fait preuve de génie et non d'héroïsme; il s'appelle Isaac Newton et non Christophe Colomb.

Si l'on cherche une définition du héros, il en est une qui le résume en quelques mots : l'homme complet dans la grandeur. Notre nature a trois aspects : la pensée, l'action et le cœur. Il faut donc que le héros ait la triple supériorité intellectuelle, matérielle et morale. Si, à d'autres époques, on a donné le nom de héros à des personnages qui ne semblent pas avoir réuni en eux cette trinité, c'est qu'à ces époques on jugeait l'homme

complet sans telle ou telle de ces grandeurs. Au temps d'Achille, par exemple, la pensée, manquant encore des points d'appui nécessaires pour agiter le monde, était loin d'avoir l'importance qu'elle a prise depuis. Au temps de César, l'idée morale s'obscurcissait dans le peuple romain et dans l'ancien monde, son esclave. Quant à l'action, elle a été toujours très-appréciée et le sera toujours ; car, si l'intelligence et le cœur honorent l'homme, c'est l'action qui, sur cette terre, le fait vivre.

Si l'on voulait tracer le portrait du héros idéal, il faudrait lui donner le génie, la bravoure indomptable, l'exquise bonté ; il serait pris d'une affection immense pour les êtres vivants ; il haïrait profondément tout ce qui pourrait faire leur malheur et leur dégradation. Ayant la puissance d'action et l'employant à des œuvres sublimes, il lutterait, jusqu'au dernier battement de son cœur, pour le progrès de la justice et de la vérité. S'il fallait souffrir, il souffrirait ; s'il fallait mourir, il mourrait ; chose plus difficile, dans le triomphe, il saurait résister aux enivrements de la gloire, aux vertiges de la domination. Eût-il des faiblesses, comme tout ce qui est mortel, ces faiblesses viendraient d'avoir eu trop de foi en des êtres indignes de lui, de ne pas avoir assez prévu les bassesses, d'avoir trop bien auguré de la nature humaine. Même dans ses faiblesses, toujours l'oubli de soi, toujours l'amour des autres ; pas une tache d'égoïsme et pas une tache d'orgueil.

En redescendant du rêve dans le réel, on ne peut demander aux héros de l'histoire une telle perfection, sous peine de les voir s'évanouir devant l'analyse. Ceux-ci ont eu plutôt l'action que la pensée ; ceux-là plutôt

le cœur que l'intelligence. Mais dans tous, à divers degrés, les trois caractères de la grandeur humaine apparaissent. Et si, à l'aide d'un masque habile, un faux héros, soldat brute ou génie pervers, s'est glissé dans la société des gloires pures, c'est un devoir de l'en chasser, eût-on la coutume des siècles contre soi.

Parmi les trois sortes de grandeur dont la réflexion nous amène à composer l'héroïsme, celles qui tiennent à l'action et à la pensée en sont surtout la forme, l'éclat apparent; celles qui tiennent au cœur en sont l'essence. Pour que les dons étincelants des natures privilégiées se manifestent, il faut à l'homme une impulsion intérieure. Dans plus d'un cas, la grandeur humaine peut devoir son impulsion à l'ambition personnelle; l'héroïsme a un principe plus élevé, et ce principe, c'est l'amour, la plus féconde des sources du bien, qu'il tienne à la famille, à la patrie, au monde ou à Dieu.

Bien que l'amour de la famille ait produit les plus complets dévouements, les actions dont il a été le mobile n'impliquent pas l'héroïsme. Une mère est capable de s'exposer aux souffrances les plus horribles et aux périls les plus certains pour sauver ses enfants; mais, si admirable que cela soit, c'est naturel, et l'on sait qu'une autre mère ferait de même à sa place. Il y a plutôt un instinct qu'une vertu dans un fait que l'on retrouve chez la plupart des animaux. Le reptile et l'oiseau, la biche et la lionne savent s'immoler pour leurs petits. Ainsi le veut la loi qui préside à la perpétuité de la vie.

L'amour de la patrie élargit assez le cadre des affections pour donner lieu à des dévouements se dégageant de l'instinct, à des enthousiasmes nés de la réflexion et de la volonté, enfin à des actes exclusivement humains. Il y a bien encore des attaches physiques reliant l'homme au paysage où il a grandi, au langage qui l'a bercé; aussi l'amour de la patrie a-t-il, dans les foules, son aspect banal, instinctif; dans les âmes élevées, il se spiritualise et conduit aux actions héroïques. Toute grandeur vient d'un effort tenté par sympathie pour nos semblables; mais il faut une faculté d'abstraction très-intense ou un grand progrès des lumières générales, pour considérer comme nos semblables ceux qui ne parlent pas la même langue, qui n'habitent pas le même pays, qui souvent n'ont pas la même couleur de peau ou le même masque facial. Il est naturel de faire passer dans son affection, avant ces inconnus, ceux avec lesquels l'on vit en communauté d'impressions. Puis l'occasion de leur être utile se présente plus souvent; leurs dangers ou leurs désirs nous apparaissent mieux, nous sollicitent plus vivement. Il ne faut pas que cet amour nous rende cruels et funestes pour le reste des hommes, mais nous pouvons ne pas songer à eux; les véritablement grandes choses ont ce privilége de ne pas s'amoindrir en se déplaçant. Servons justement notre patrie, et tout l'univers en profite.

Quand Guillaume Tell vit ses montagnes envahies par l'étranger, la pureté des lacs ternie par le regard des tyrans, pouvait-il mieux faire que de penser à la Suisse et rien qu'à la Suisse? Cet homme qui cédait

à la simple effusion de son cœur, qui conviait à la délivrance une poignée d'hommes sur un coin de terre, rendait service à ses compatriotes en y songeant et, sans y songer, à toute l'humanité; car il donnait un exemple terrible pour tout bourreau, salutaire pour toute victime.

Il y a d'autres circonstances, et, à mesure que l'humanité se fusionnera, ces circonstances se multiplieront, où l'héroïsme ne passe point par le moule patriotique, où l'amour qui l'anime embrasse tout d'abord le genre humain. Quand Socrate s'exposait à la mort pour prêcher une morale nouvelle, quand Las Casas entreprenait d'arracher aux tortures les malheureux Indiens, ils n'avaient aucune idée de clocher ni de patrie; ils voulaient l'élévation de tout ce qui pensait, le soulagement de tout ce qui souffrait. De grands savants, de grands artistes, s'immolant à une idée, se rattachent aussi à cette classe de héros; car, s'ils ont eu pour objet la recherche de la vérité ou du beau, c'était pour en illuminer le monde; dans leur enthousiasme, ils ne voyaient rien de plus favorable à l'essor des âmes que l'idée poursuivie par eux; et ils s'efforçaient, jusqu'à l'épuisement, de la conquérir pour prolonger leur conquête. Le génie qui n'a pas le prosélytisme de ses inspirations est une monstruosité aussi peu viable que l'alliance du néant et de l'être.

S'il est un amour capable d'ennoblir l'homme, de l'emporter, par delà les bornes étroites de la terre, dans l'azur infini du ciel, c'est l'amour du Principe invisible que révèle la nature visible. Mais quand l'âme, se détachant des choses incomplètes, a pris son vol jusqu'au

principe des perfections, il faut que de ces hauteurs elle redescende, apitoyée et affectueuse, vers les créatures. Il faut que, dans sa communication avec l'Être, elle ait puisé une énergie nouvelle pour combattre les injustes, purifier les flétris, consoler les misérables! Cela est quelquefois le rôle des saints de fermer l'oreille à tout ce qui détruirait la sérénité de leurs contemplations, l'exclusive ferveur de leurs prières. A eux de laisser brûler leurs cœurs devant Dieu comme des flammes d'autel; le héros n'a pas le droit de s'isoler ainsi; il a pour mission le progrès humain et, que son point de départ soit l'amour de l'homme ou l'amour de Dieu, c'est à notre bien qu'il se doit. Loin de lui la rêverie, la quiétude, l'ascétisme. Il peut avoir les yeux levés vers le ciel, il doit avoir les mains tendues vers ses frères.

Une grave question a été sans cesse posée à propos des grands hommes, et on peut la soulever à propos des héros, qui en sont la plus noble partie. Faut-il voir en eux des êtres en dehors de l'humanité, agissant d'après une impulsion providentielle, ou ne sont-ils que le développement naturel, chez quelques-uns, de ce qui est à l'état de germe chez tous?

« Toute l'histoire, dit Carlyle, l'histoire de ce que l'homme a fait dans ce monde, est en fin de compte l'histoire des grands hommes qui ont travaillé ici-bas. » Ces grands hommes eux-mêmes sont « des messagers envoyés de l'impénétrable infini avec des nouvelles pour nous. »

La conséquence de ce système serait que, les grands hommes étant des inspirés, il faudrait accepter tout ce qui viendrait d'eux, le mal comme le bien; s'ils s'éga-

raient, c'est que la force inspiratrice le voudrait ainsi; ce ne serait pas à nous de juger, mais d'obéir. Que le philosophe soit un cœur religieux et mystique, qu'il nomme la cause Dieu, ou qu'il affecte des allures positivistes et qu'il la nomme Nature, le résultat est le même : asservissement de l'homme à ceux dont le génie le dépasse. C'est ce qui a créé ces tableaux hideux d'armées impitoyables à la suite d'un forcené qui s'appelait le fléau de Dieu ou le sabre d'Allah; c'est ce qui a créé ces esprits routiniers, disciples étroits de vastes chercheurs, qui, de la pensée d'hommes ardents à la poursuite de la vérité, ont fait une barrière à la vérité nouvelle dont le milieu s'était déplacé.

Si, au moins, cette immolation de tous à quelques-uns érigeait les directeurs de l'humanité en êtres triomphants et libres. Mais, soumis à une puissance occulte, ils n'ont de la gloire que l'apparence, de la liberté que l'ombre. Ils sont maîtres de tous, et la fatalité est maîtresse d'eux; s'ils ont trouvé quelque sublime loi morale, quelque vérité éternelle, il n'y a pas à leur en savoir gré. Par eux-mêmes, ils ne sont rien que « des aveugles, des vagabonds, des misérables suivant des on-dit; » seulement ils ont été choisis comme révélateurs.

C'est ainsi qu'en voulant mettre le ciel dans les événements d'ici-bas, on arrive à exclure la liberté humaine.

Contre cette liberté bien des circonstances militent : l'éducation, le climat, le tempérament, le régime, le milieu social, de petits détails, une liaison ou un accident, une impression fortuite, une lecture imprévue, toutes fatalités avec lesquelles l'histoire doit compter.

Pourtant, qu'on fasse dépendre avec Carlyle l'humanité de quelques hommes providentiels, ou qu'avec le rationaliste Emerson on voie dans le grand homme une résultante des idées de l'humanité, il faut prendre garde de pousser trop loin le système des explications. On a raison de rechercher tous les événements qui ont pu influer sur les hommes, et tous les hommes qui ont pu influer sur les événements; mais, après avoir indiqué, on a tort de conclure à un résultat obligé. Alexandre, à un certain point de vue, a été le point convergent des idées de la Grèce ; à un autre, il a été l'instrument servant à répandre dans le monde oriental la civilisation grecque. Et tous les faits qui viennent préparer Alexandre, on a raison de les rassembler ; toutes les conséquences de son irruption en Asie, on a raison de les déduire; mais on aurait tort de dire par exemple que, l'état de la Grèce étant donné, Alexandre devait nécessairement venir, ou que Alexandre n'ayant point paru, la diffusion des idées grecques n'aurait pu se faire. Il est facile de tirer d'événements connus et accomplis la prédiction d'autres événements connus et accomplis. On se donne ainsi à peu de frais un mérite de clairvoyance. Mais ces déductions sont-elles rigoureuses comme on l'affirme? Rien ne le prouve.

Il faut qu'on admette donc une part de fatalité comme une part de liberté, sans se laisser entraîner à exagérer par la difficulté de circonscrire.

La justice imparfaite des hommes ne peut voir toutes les nuances et, si loyale qu'elle s'efforce d'être, elle juge souvent coupable celui qu'une justice plus haute doit

absoudre, elle laisse respecté et impuni plus d'un coupable à qui une réparation sévère doit être demandée.

Mais, sans prétendre rétablir un équilibre qui ne peut être saisi que bien au-dessus de la terre, là où rien n'est inconnu des lois qui régissent les hommes, des facultés qu'ils ont chacun en partage, des impressions qu'ils subissent diversement, on peut chercher simplement la cause et la suite des faits, et, en même temps, admettre dans les individus une dose de volonté à admirer ou à blâmer.

L'idée orientale que tout est la volonté de Dieu, qu'il faut s'abandonner, que l'on ne peut empêcher rien de ce qui doit être, est une des plus terribles armes avec lesquelles l'homme ait tenté son suicide. Avec cela, on laisse un incendie brûler une ville, une inondation noyer un peuple, le néant écraser les âmes. Heureusement, c'est l'idée opposée, celle de l'Occident, celle du libre arbitre, qui l'emporte, éteignant le feu, endiguant l'eau, chassant le néant.

On peut donc croire que le progrès final est une loi divine, que l'homme chercherait en vain à s'y soustraire ; mais qu'en recevant l'intelligence, il a reçu la faculté d'en hâter ou d'en ralentir la marche; que, par suite, l'œuvre des héros, leur lutte contre l'ignorance et le mal est méritoire autant que bienfaisante, et qu'il faut savoir doublement gré à leurs belles actions de venir de l'homme et d'aller plus haut.

Carlyle a composé son livre *des Héros* avec quelques noms qu'il a isolés dans une part d'événements taillée le plus largement possible et faite, pour ainsi dire, leur

propriété. Ce système concordait bien avec ses idées. Par contre, la logique des principes adoptés cette fois veut qu'ici le mouvement général de l'histoire soit pris pour cadre des figures héroïques, en sorte que le génie individuel apparaisse dans ses relations avec le reste des hommes, et qu'il soit tenu compte de l'effort de tous, près du rôle supérieur de quelques-uns.

C'est la tendance actuelle des études historiques de ne plus multiplier les généalogies de rois, de ne plus s'appesantir sur la filiation des courtisans ni des favorites, mais d'analyser ce que pensait, souffrait, espérait la multitude, au-dessous de quelques maîtres d'un jour. Cette préoccupation généreuse de la destinée des humbles semble devoir prédominer, même quand aux autres aristocraties est substituée celle de l'intelligence et du cœur. Il est aussi injuste d'annihiler le peuple que de proclamer son infaillibilité souveraine. Pas de complaisance pour le nombre, pas de fétichisme d'en bas ! mais qu'une place soit faite au genre humain !

II

ASIE ET AFRIQUE PRIMITIVES

Le souvenir des premiers âges ressemble à une apparition d'aurore : d'abord une brume indistincte, impalpable, à travers laquelle on entend vaguement murmurer une première brise ; c'est l'époque des hommes inconnus, des temps sans légendes et sans souvenirs qui révèlent l'existence d'êtres humains. De ce temps on retrouve parfois une ruine, mais ni un nom ni une pensée. Puis la brume déchire son voile ; les plans surgissent, on perçoit par grandes masses les variétés du paysage. Rien n'est encore précis, accusé ; mais tout se devine. L'homme existe authentiquement ; il est arrivé à formuler un langage, à combiner une syntaxe ; il parle, progrès auquel les plus grands progrès futurs sont à peine comparables. Les civilisations surgissent : Perse, Inde, Chine, Syrie, Égypte. On n'a pas de documents détaillés ; mais il subsiste des restes de monuments, des tombeaux, des caractères cunéiformes ou hiéroglyphiques, des poëmes et des chants sacrés.

Et de même que du paysage où la lumière lance ses flèches d'or la brume s'envole en formes nuageuses, semblables à des esprits, de même de ces peuples entrevus se dégagent des figures échappant à l'analyse, mais grandioses et montant glorieusement vers le ciel. Ce sont les premiers héros.

Parmi les héros primitifs, les uns ont été complétement déifiés ; on a gravé leurs noms sur les frontispices des temples, on a assimilé aux révolutions des astres leurs courses aventureuses. D'autres, sans être placés dans les demeures célestes, avec les attributs de la toute-puissance, ont été gratifiés d'une origine surnaturelle, leur naissance étant rapportée à l'amour d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un mortel et d'une déesse. D'autres encore sont restés entièrement humains et ont puisé leur mérite dans leur seule vertu. Ainsi des transitions ingénieuses ont relié les grands caractères aux dieux et aux hommes. Dès que la pensée eut ouvert un abîme entre le ciel et la terre, elle posa hardiment, en travers de cet abîme, une échelle pénible à escalader, mais non infranchissable : celle des belles actions.

Semblables à ces lumières lointaines, dont on ne sait si ce sont des feux terrestres ou des étoiles, les premiers noms héroïques ne laissent pas distinguer s'ils se rattachent au souvenir d'un homme ayant existé ou s'ils symbolisent une époque, une race, une idée. Dans l'Inde, c'est Manou, être perdu dans la nuit des âges, sous le nom duquel reste un code célèbre, source de progrès immenses pour son pays avant de lui devenir funeste par l'inflexibilité de l'esprit de caste ; c'est Râma, incarnation d'un dieu qui marcha contre les armées des dé-

mons (quelque race ennemie et malfaisante), et, après avoir achevé l'œuvre guerrière, poursuivit l'œuvre de paix en donnant des lois sages à son peuple; c'est Krichna, autre incarnation divine, qui, après avoir passé sa jeunesse, au milieu des bergers, à détruire des serpents et des monstres, fut vainqueur dans ce qu'on a appelé la grande guerre, lutte formidable entreprise pour soutenir les droits des justes proscrits et persécutés contre les proscripteurs.

Les grandes épopées de l'Inde, le *Ramayana* et le *Mahabarata*, ces merveilleux fleuves de poésie qui ne comptent pas plus les vers que le Gange ne compte les gouttes d'eau, sont consacrés aux actions de ces deux derniers héros. On y trouve les fables qui se sont groupées autour d'eux; on y trouve aussi l'idéal qui a présidé à leur grandeur. Dans la nature magique et féconde de l'Inde, l'homme avait atteint tout de suite les hautes inspirations du cœur; il était bon pour son semblable, bon pour les animaux, les arbres et les plantes. Il sympathisait avec tout; il se croyait né, non pour dominer, mais pour protéger; le *Ramayana*, ajoutant sans cesse au nom de Râma une épithète, selon l'habitude des poésies jeunes, l'appelle habituellement « le devoir incarné. » En effet, par amour du devoir, pour que son père le roi Daçaratha ne manque pas à une parole imprudemment donnée, il sacrifie la perspective du trône; il va, loin des splendeurs des cours, se faire anachorète dans les solitudes, avec son épouse Sita. Et, dans ces solitudes, c'est par amour du devoir qu'il s'arme et part pour combattre, loin de sa hutte, les démons oppresseurs des pieux solitaires.

Sita veut le dissuader de son projet, lui parle de son amour; mais un argument plus fort jette le doute sur la légitimité de son œuvre.

« Quelle différence il y a des armes, des combats, des exercices militaires aux travaux de la pénitence! Celle-ci est ton devoir maintenant; observe-la; tout le reste t'est défendu. La culture des armes enfante naturellement une pensée vaseuse d'injustice. »

Mais Râma est sûr d'avoir pris la bonne résolution; il met à néant, par l'exposé du vrai devoir, cette incitation au repos faite au nom du devoir; il feint même ingénieusement de trouver dans les paroles de Sita, non un obstacle, mais un encouragement.

« Quand il eut entendu ce discours si conforme au devoir que venait de prononcer la belle vidéhaine, Râma répondit en ces termes à la princesse de Mithilâ : « Reine, ô toi à qui le devoir est si bien connu, ces bonnes paroles sorties de ta bouche avec amour dépassent la grandeur même de ta race, noble fille du roi Djanaka. Pourquoi dirai-je, femme charmante, ce qui fut dit par toi-même? L'arme est dans la main du guerrier pour empêcher que l'oppression ne fasse crier le malheureux. N'est-ce point là ce que tu m'as dit? Eh bien, Sita, les anachorètes sont malheureux dans la forêt Dandaka! Ces hommes accomplis dans leurs vœux sont venus d'eux-mêmes implorer mon secours, eux secourables à toute créature! Dans les bois qu'ils habitent, faisant du devoir leur plaisir, des fruits leur seule nourriture, ils ne peuvent goûter la paix un moment, opprimés qu'ils sont à la ronde par les deux Rakshasas. Enchaînés à tous les instants du jour dans les liens de leurs

différentes pénitences, ils sont dévorés, au milieu des bois, par ces démons féroces, difformes, qui vaguent dans les fourrés. »

C'est sous le mobile de cette pitié qu'il part. Des griffes et des dents le menacent par milliers; mais il possède la plus grande force, la fermeté de sa conscience.

Malgré le nombre et l'épouvantable force de ses ennemis, il triomphe ; et l'âme si sympathique de l'Inde reparaît. Le poëte suppose que cette victoire du bien sur le mal ne peut être indifférente à la nature : « Tous les êtres d'applaudir au Kakoutsthide (Râma), en lui criant : Bien! bien ! »

Cette fusion de l'homme avec la vie qui l'entoure s'accuse de plus en plus dans la suite du poëme. Râma a mérité sa victoire par sa générosité ; mais il a excité la colère de tous les mauvais génies de la terre ; s'il ne faiblit pas dans la route du devoir, il n'a rien à craindre; mais s'il se laisse prendre à quelque tentation, malheur à lui ! Il cède à un désir coupable ; pour faire de sa molle fourrure une couche à sa bien-aimée, il veut tuer une apparence de gazelle envoyée par le roi des génies ; il a le désir du sang innocent, et sa vulnérabilité est aussitôt mise à profit; Sita lui est enlevée. Heureusement il n'a eu qu'une faiblesse d'un instant dans une vie auguste ; il doit l'expier, mais passagèrement. Il trouve toutes les créatures prêtes à le secourir, surtout les immenses armées des singes, habitants des bois, frères de l'homme, avec leur chef Hanoûmat.

Quand Râma a retrouvé Sita, quand la victoire est complète, vient l'apothéose. Le poëme se modèle

naïvement sur ce qui a dû arriver en réalité : la divinisation du grand homme triomphant. Tout le temps de la lutte, Râma n'est qu'un mortel protégé par les dieux ; il ne se croit pas lui-même d'une autre nature ; mais, après la victoire, le créateur du monde lui parle et l'appelle le plus grand des dieux.

A ces mots du roi des immortels, Râma, joignant ses deux mains aux tempes, s'écrie : « Je suis, il me semble, un simple enfant de Manou, Râma, le fils du roi Daçaratha. S'il en est autrement, daigne alors Ton Excellence me dire qui je suis et d'où je proviens. »

L'être divin, partageant avec lui sa divinité, lui répond : « Tu es la demeure de la vérité ; tu es vu au commencement et à la fin des mondes, mais on ne connaît de toi ni le commencement ni la fin. Quelle est son essence ? se dit-on. On te voit dans tous les êtres, dans les troupeaux, dans les brahmes, dans le ciel, dans tous les points de l'espace, dans les mers et dans les montagnes !... C'est pour la mort de Râvana (le roi du mal) que tu es entré ici-bas dans un corps humain. »

Il semble qu'après cela Râma n'ait qu'à monter au ciel sur quelque char fulgurant. Sa tâche terrestre, bien que Râvana soit mort, n'est cependant pas terminée ; après la guerre nécessaire contre les méchants, il faut à l'homme les bienfaits de la vie. C'est à cette œuvre que sera consacré le reste de l'existence mortelle de Râma.

« Chaque jour, l'auguste et vertueux Râma étudiait lui-même avec ses frères toutes les affaires de son

vaste empire. Pendant son règne plein de justice, la terre, couverte de peuples gras et joyeux, regorgea de froment et de richesses. Il n'y avait pas de voleurs dans le monde, le pauvre ne touchait à rien, et jamais on n'y vit des vieillards rendre les honneurs funèbres à des enfants. Tout vivait dans la joie : la vue de Râma, enchaîné au devoir, maintenait les sujets dans le devoir, et les hommes ne se nuisaient pas les uns aux autres. »

Ainsi se réalisait cette maxime mise dans la bouche du héros de la race des singes, le compatissant, le dévoué Hanoûmat : « Les hommes doués d'intelligence, secourables aux créatures, qui ont dompté la colère, qui ont vaincu les organes des sens, méritent de gouverner la terre. »

En Égypte, la poésie est moins luxuriante : la légende de l'être initiateur et martyr a la concision des hiéroglyphes. Osiris, souverain de la vallée du Nil, arrache ses sujets à la vie nomade, à l'anthropophagie peut-être, et leur indique l'usage des fruits de la terre, la manière de travailler les métaux. Pendant qu'Isis, son épouse, associée à ses idées, sème le blé et l'orge, lui-même cultive la vigne et exprime le premier le jus des grappes mûres. Quand il a assuré la prospérité de l'Égypte, bâti la ville de Thèbes, loin d'être heureux de son succès, il est pris de tristesse. Il sait que l'Égypte n'est pas la terre, qu'une foule d'hommes errent dans d'autres pays, semblables aux bêtes sauvages, ignorant tout ce qui fait le bien-être physique et la beauté morale ; il rêve d'associer tous les mortels aux bienfaits dont il a comblé quelques-

uns. A la tête d'une armée pacifique, il part, emportant des charrues, des plants de vignes, des semences de blé. C'est la course errante du dieu grec Dionysos, avec une visée plus haute et sans les orgies qui la souillent.

Au retour d'Osiris, Typhon, son frère et son ennemi, qui a déjà tenté en vain de s'emparer du trône en son absence, affecte la joie, l'invite à un grand repas et, parvenant à l'enfermer par ruse dans un coffre, le jette dans les eaux du Nil. Isis, la généreuse et mélancolique épouse, cherche, pour l'ensevelir, le corps de son époux; sur une frêle barque, elle parcourt les sept branches du Nil, elle traverse même la mer jusqu'à Byblos. Dans sa fidélité conjugale, son cœur pieux ne se lasse pas, solitaire et abandonné, de demander à tous les flots le cadavre. Comme dans l'Inde, on retrouve là l'idée de la nature compatissante aux êtres bons; le coffre où sont les restes d'Osiris s'est arrêté au pied d'un lotus qui, excité par le désir de conserver à Isis les dépouilles aimées, grandit, absorbe en lui le coffre et le garantit ainsi de tout dommage.

Plus tard, quand des jours meilleurs sont venus, que le corps de l'époux repose avec honneur au temple de Philé, que son fils Horus règne, vainqueur de Typhon, elle a une si inépuisable source de bonté dans le cœur qu'elle compatit au criminel malheureux et lui rend la liberté dont il usera mal comme toujours. La tradition ajoute qu'Horus, obligé, par la faiblesse de sa mère, de combattre encore Typhon, arracha dans un mouvement de colère le diadème qu'elle avait au front; c'est alors que, pour le remplacer, il lui poussa des cornes de vache,

diadème augustement vulgaire de celle qui présidait aux moissons et à la clémence.

Osiris et Isis ont été des divinités pour les Égyptiens. N'y faut-il voir que des symboles? La lutte entre Osiris et Typhon est-elle simplement une image de celle qui a lieu entre le bien et le mal? ou bien un héros a-t-il existé, dont le nom a été associé, par la reconnaissance de l'Égypte, à l'idée d'un principe divin? Fiction ou non, cette histoire éveille l'idée du plus noble genre d'héroïsme ; peut-être manque-t-il à Osiris, dans sa lutte contre Typhon, un peu de la virilité nécessaire aux triomphes humains. Le pauvre fellah, le prolétaire égyptien, trouvera des consolations dans ce type de bonté installé au seuil de son culte, mais non l'énergique excitation qu'il faudrait pour réagir contre des tyrannies sacerdotales ou guerrières, d'autant plus difficiles à éviter qu'elles servirent d'abord au progrès.

Quand il y eut lieu de sortir des formes primitives de toute société, de s'affranchir du régime des castes, de se vivifier pour être capable de résister aux invasions étrangères, le peuple ne sut que continuer ce à quoi on l'avait dressé pendant des siècles : obéir, pleurer et mourir.

Près de l'immensité des déserts d'Arabie, au sud-est de l'Asie Mineure, dans un pays pauvre et montagneux, le petit peuple juif, souvent esclave de ses voisins puissants, eut ce qui manqua à d'opulentes nations, groupées dans des bassins fertiles, disposant de grandes armées, couvrant le sol de leurs monuments. C'était un peuple ignorant mais exalté, disposé aux vices mais sévère à s'en punir, s'égarant souvent au plus bas des passions mauvaises, revenant toujours à des aspi-

rations sublimes, aimant ses traditions d'un amour âcre que les siècles et la dispersion n'ont pu détruire. Là, à l'ombre de l'idée d'un Dieu unique qui devait vaincre les rêves polythéistes du monde ancien, au milieu des captivités imposées par les grands empires voisins, des délivrances, fruits de la force morale persistant dans la servitude, l'héroïsme eut ses manifestations éclatantes.

En ne considérant chez lui que l'homme, en dehors du surnaturel biblique, quelle grandeur dans Moïse, le libérateur et le législateur des Juifs ! Ce n'est plus une ombre comme Osiris ou Râma. De son temps, l'Égypte a sa dynastie authentique, et lui-même ne perd à l'éloignement aucun relief de ses traits. Il naquit, pour ainsi dire, condamné à mort, les rois égyptiens voulant procéder à l'extinction de la race juive par la destruction de leurs enfants mâles. Cette extrême misère étant devenue la source pour lui d'une extrême prospérité, par suite du secours qu'apporta à son enfance abandonnée la fille même du roi, il n'oublia pas ses compatriotes opprimés et malheureux. Voyant un jour un Égyptien frapper l'un d'entre eux, il le tua, et, malgré les persécutions qui remplacèrent dès lors les faveurs de la cour, il n'eut plus d'autre soin que de préparer leur délivrance ; puis, après leur avoir fait vaincre les Égyptiens et passer la mer Rouge pour les mettre sous la protection du désert, il se retira sur le mont Sinaï, seul avec sa pensée et avec Dieu, et en redescendit armé de toute une législation. Le détail de ce code est spécial à une multitude grossière, et il montre bien quels vices Moïse avait le courage de combattre ; mais la base en est éter-

nelle, et les dix commandements courts, simples, sublimes, qui lui servent de début, ont gardé assez d'ampleur pour formuler encore la morale humaine.

Après toute une vie consacrée à régénérer les siens, il mourut, alors qu'il leur faisait atteindre un coin de terre moins aride où fixer leur course nomade.

Un poëte[1] nous le représente, contemplant cette terre promise dont il sait que les délices ne sont pas pour lui; il n'a point de regret, il est résigné à finir dans l'amertume, comme il a vécu; il demande seulement à Dieu d'être délivré promptement d'une grandeur que font trop payer les souffrances de la pensée ; il ne peut plus porter le poids de sa mission accomplie :

J'ai marché devant tous, triste et seul, dans ma gloire.

Il aspire après le repos, non dans la vie, ce n'est pas assez pour ses fatigues, mais dans la mort.

La Bible, dans sa concision sévère, se contente d'établir le fait et laisse l'esprit libre dans ses inductions. Dieu dit à Moïse, sur la montagne, en lui montrant tout le pays situé au bas :

« Je le donnerai à ta postérité, je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras point.

« C'est pourquoi Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, au pays de Moab, selon le commandement de l'Éternel...

« Et Moïse était âgé de cent vingt ans quand il mourut; sa vue n'était point diminuée et sa vigueur n'était point passée[2]. »

[1] Alfred de Vigny.
[2] Exode.



Moïse brisant les Tables de la loi.

Ainsi, au moment de descendre dans sa tombe, celui qui imprima Dieu au cœur du peuple juif apparaît encore avec la mâle beauté du lion.

Séparé des autres races asiatiques par des steppes immenses et de hautes montagnes, différent par la langue, la couleur de la peau, les traits du visage, le peuple chinois s'est multiplié, innombrable, sur un vaste territoire, et a eu son développement à part qui ne se relie et ne ressemble à rien de ce qui s'est fait à l'Occident. Autant que nul autre peuple, il peut se vanter de son ancienneté; car les poëmes hindous sont noyés dans les fictions, les inscriptions égyptiennes ne suffisent pas à constituer une histoire, tandis que la Chine prétend avoir des annales précises et détaillées remontant à 2,500 ans avant J.-C.; et, dans ces annales, l'esprit positif des lettrés a écarté dès le début l'élément fabuleux. Il est bien raconté que Fo-Hi, le premier roi de la Chine, trouva son code de lois tracé sur le dos d'un dragon qui sortait du fond d'un lac; mais cette innocente supercherie d'un sage voulant imposer un frein aux vices d'hommes grossiers se laisse trop facilement deviner pour être considérée comme du merveilleux. Il semble qu'à Fo-Hi une suite de monarques aient succédé dont la seule préoccupation fut de créer une société heureuse par la satisfaction des besoins du corps et de l'esprit. L'un inventa la musique; l'autre, enseignant l'usage de la charrue, garda dans l'histoire le nom de Chin-Noung, « laboureur divin. » Mais la lutte qu'ils durent soutenir contre les ténèbres et la barbarie n'est pas mise en relief; d'après l'histoire chinoise, ils apparaissent comme des sages, avec leurs sujets pour disciples; on ne les voit

pas ayant à souffrir ou à combattre pour leur idée. Pourtant aux bons monarques succèdent des maîtres dépravés, et la dépravation appelle le châtiment; dans le chef de la révolution, monarque à son tour, un caractère héroïque apparaît. Tching-Thang n'est pas un ambitieux; il a agi pour terrasser le mal; mais, une fois sur le trône, il a des doutes sur ses droits à l'occuper, et il faut qu'un de ses ministres, pour rassurer sa conscience, fasse briller devant lui la perspective d'une influence bienfaisante à exercer. Plus tard, dans une famine, il craint que ses fautes n'aient attiré les calamités sur son peuple, et il prend la résolution de faire pénitence pour le salut de tous. « Je prierai, j'offrirai des sacrifices pour apaiser le ciel en faveur de mon peuple. Je serai en même temps sacrificateur et victime. Je suis le seul coupable, je dois être le seul immolé. » S'humiliant alors, se coupant la barbe et les cheveux, il va se prosterner, seul, loin de la pompe et des voluptés, sur la montagne sacrée du Sang-Lin. Aussitôt une pluie abondante tombe, et la terre recouvre sa fertilité première.

La dynastie fondée par Tching-Thang eut aussi sa décadence; le dernier de ses dix-sept membres fut en proie à cette frénésie sanguinaire qui s'empare des insensés sur le trône. Tandis que la plupart de ses partisans excitaient ses passions, un ministre, du nom de Pikan, s'indigna, osa lui faire des remontrances sévères et mourut à l'instant, victime de son zèle pour le bien public.

Ce fait, qui remonte à douze siècles avant notre ère, mérite d'être remarqué, parce qu'il est le premier de

ce genre signalé par les historiens et qu'il s'est reproduit en Chine à toutes les époques d'oppression. Ce pays, qui sans cesse a cherché un refuge dans le principe d'autorité, n'a, en même temps, presque jamais manqué de sages ardents à blâmer les abus des tyrans. C'est un palliatif précieux. Quant à l'idée de supprimer la cause, le despotisme même, la Chine ne semble pas l'avoir eue.

III

UNE TRILOGIE GRECQUE

HERCULE — PROMÉTHÉE — ORPHÉE

L'Inde est tellement éblouissante, l'Égypte si colossale, la Judée si pleine de l'idée de Dieu, que la Grèce, sous plus d'un aspect, paraît petite quand on sort de ces immensités. Mais ce qui met la Grèce en évidence, ce qui oblige à faire d'elle une étude à part, c'est que sa forme est essentiellement harmonieuse, c'est qu'histoire, mythologie, art, tout, chez elle, apparaît simple, correct et beau. L'architecture grecque, comme profusion, comme variété, comme étonnement, est au-dessous de l'architecture hindoue. Les ruines d'Ellora dépassent le rêve des imaginations helléniques. Mais, sur le coteau de l'Acropole, quelques grandes lignes pures forment le Parthénon ; une frise fait le tour du temple ; cela se détache clair sur l'azur, et, sans vertige, sans effroi, sans fatigue, on embrasse le sublime. Tandis que l'Asie est impénétrable à force d'être profonde, insaisissable à force d'être multiple, la Grèce, dans sa

ceinture d'îles, laisse un seul regard embrasser ses contours arrêtés et fins. Sa beauté est nette avant tout; son horizon n'est pas l'univers; mais, en se plaçant dans certaines limites, on y contemple la perfection.

Là, comme ailleurs, avant l'historique, est venu le merveilleux. Une foule de héros apparaissent, combattant des monstres, des fléaux sans nom, allant à la conquête de prodiges sur des chevaux ailés, sur des navires parlants.

L'Athénien Thésée, après avoir donné, dès son enfance, des signes d'audace guerrière, parcourt tout armé les routes grecques et inflige à plusieurs brigands les supplices atroces qu'eux-mêmes ont inventés : à Sinnis l'écartellement entre deux pins, à Procruste l'allongement des membres sur un lit de torture, à Sciron le dépècement par une tortue. Puis, ainsi préparé, il met à mort le Minotaure, monstre crétois à corps d'homme et à tête de taureau, auquel ses compatriotes étaient obligés de payer, chaque année, un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes vierges. Confiant dans la noblesse de sa cause, il monte sur le navire aux voiles noires qui porte les victimes, et il est récompensé de son dévouement en trouvant la gloire là où tous ceux qui étaient venus avec le simple regret de la vie n'avaient trouvé que la mort.

De son côté, Persée détruit Méduse, le monstre terrible et charmant dont la tête de femme, en même temps qu'elle séduisait par la finesse des lèvres, par la courbe délicate des lignes, épouvantait par sa chevelure de serpents et pétrifiait d'un seul regard. Cet exploit achevé avec l'aide des dieux, la tête de Méduse, plus terrible

qu'aucune arme, clouée sur son bouclier, il s'éloigne et délivre Andromède, une de ces douces créatures qu'on voyait alors, blanches apparitions, offertes nues, sur des rochers, à la dent de quelque monstre marin.

Les Argonaütes, dans leur expédition, font mieux; ils affranchissent la mer de sa terreur et de son mystère; ils osent affronter les écueils, êtres malfaisants qui font sombrer les barques; ils domptent la masse immense des vagues peuplées d'hydres, et hydres elles-mêmes.

Le but réel fut sans doute l'exploration du Pont-Euxin, la destruction de pirates hostiles au commerce. La légende donne avant tout à l'expédition une cause religieuse; ramener les cendres d'un Grec qu'une injuste persécution a fait mourir sur la terre étrangère, conquérir un amulette, un trésor au pouvoir miraculeux, la Toison d'or. Pindare, dans la quatrième pythique, a bien dessiné le caractère du jeune guerrier Jason, à qui cette expédition fut confiée.

Pélias avait usurpé à son frère la royauté d'Iolcos; mais l'oracle lui avait annoncé de redouter celui qui viendrait à lui, chaussé d'un seul pied. Or voici qu'un jour le fils du roi détrôné, Jason, élevé secrètement dans les montagnes par le centaure Chiron, se présente à lui ayant perdu une de ses sandales au passage d'une rivière.

« Au temps prescrit, parut en effet ce mortel inconnu, sous les dehors d'un guerrier formidable armé de ses deux lances. Un double vêtement le couvrait; l'habit ordinaire aux Magnésiens s'ajustait parfaitement à ses membres fortement dessinés, et, en dessus, une peau

de léopard le défendait contre la froideur des pluies. Ses cheveux ondoyants, que jamais le fer n'avait touchés, retombaient sur ses larges épaules. »

Pélias, inquiet et se souvenant de l'oracle, interroge le jeune homme, qui lui répond fièrement :

« Instruit à l'école de Chiron, nourri par les chastes filles du centaure, j'arrive de l'antre qu'habitent avec lui Philyre et Chariclo ; j'ai, parmi elles, atteint ma vingtième année, sans que mes actions ni mes paroles m'aient attiré le plus léger reproche. Aujourd'hui, rentrant dans mes foyers, je viens réclamer la principauté de mon père, que l'injuste Pélias a usurpée par violence. »

Plus noblement encore, comme il convient aux héros qui cherchent la puissance pour l'espoir des grandes actions et non des grandes richesses, il s'écrie :

« Je t'abandonne et les agneaux et les blonds troupeaux de bœufs. Garde ces vastes champs que tu ravis à mes ancêtres pour agrandir ta fortune. Que m'importent ces richesses accumulées dans ta maison ! Rends-moi seulement le sceptre royal et le trône d'où le fils de Cretheus dicta des lois à des peuples belliqueux. »

Pélias ne songe pas à refuser, il craindrait une révolte du peuple ; mais il compte, pour perdre le jeune homme, sur la bravoure même qu'annonce sa démarche aventureuse. Il consent à lui rendre le sceptre à condition qu'il ira chercher les mânes de Phryxus et la Toison d'or. Jason, qui aspire avant tout à la gloire, rougirait d'hésiter. Une mort terrible est l'enjeu de la partie, mais il ne craint pas la mort, et il n'est pas seul animé

de ces vaillantes idées ; à peine a-t-on entendu parler de la construction du navire *Argo*, sur lequel il doit s'embarquer, que tout ce qu'il y a d'illustre en Grèce s'offre à l'accompager.

« Chacun craignit d'être seul à finir sans gloire d'inutiles jours, près d'une mère, dans ses paisibles foyers. Dès lors, ils ne connurent plus d'autre remède à la mort que les héroïques vertus par lesquelles ils arriveraient ensemble à l'immortalité. »

Le départ est grand comme ces sentiments, beau comme la Grèce :

« Du haut de la proue, le chef, tenant en main une coupe d'or, invoque et le père des immortels, Zeus, armé de ses foudres vengeresses, et les flots rapides, et les vents impétueux, et les jours favorables, et les nuits où l'on traverse les plaines liquides, et le destin qui préside à l'heureux retour. »

Malgré l'ampleur qu'a prêtée à ce départ le poëte thébain, les exploits de l'expédition demeurent à l'état de fantasmagorie. Une intention y était, le résultat ne se dégage pas de la confusion des souvenirs.

Au-dessus des Argonautes, au-dessus de Thésée, au-dessus de tous, se dresse le type d'Héraclès, populaire encore parmi nous sous son nom latin d'Hercule.

C'est l'être bienfaisant à coups de massue, salutaire à coups de flèches, utile à tour de bras. Bien que, par la plupart de ses aspects, il soit Grec, il est entré dans les traditions de presque tous les peuples anciens.

Mais l'antiquité, en faisant d'Hercule un chevalier errant du bien, n'a pas cherché à l'idéaliser, à créer un géant pastoral. Elle est restée plus sincère, et, à tra-

vers les fables, Hercule garde un caractère de réalité puissante. Aussi, ayant la force indomptable, est-il violent, et voit-on plusieurs fois les excès de cette force se traduire par un meurtre inutile, par une action qui serait odieuse si la fatalité qu'ont toujours ses mains de briser, ne l'atténuait. Eurysthée n'est qu'un homme pusillanime dont Hercule pourrait pulvériser les caprices ; mais le destin a parlé ; il obéit, il obéit avec joie, par simple amour du bien et de la gloire, car il n'a aucune ambition. De même qu'il pourrait s'affranchir de tout devoir, il pourrait avec sa force conquérir toute richesse, toute royauté ; il se contente des humbles récompenses qu'on lui offre, exige qu'on les lui donne loyalement, ne prend rien de plus.

Quand il a tué les monstres du Péloponnèse, quand, s'attaquant à la peste après les lions, il a détourné les eaux de deux fleuves pour accomplir la besogne triviale et sublime qu'un poëte posthomérique ne craint pas de faire admirer par les nymphes éparses, le curage des étables colossalement immondes d'Augias, il se lance dans les pays inconnus, et l'exploration du monde ne semble pas trop vaste aux audaces de son cœur.

Après un itinéraire incertain, il arrive au Caucase où il délivre Prométhée le penseur, martyr des dieux pour avoir dérobé le feu céleste et mis son larcin au service des hommes malheureux.

Il accomplit même, près du bienfaiteur délivré, une cérémonie touchante ; lui, le héros des jours de violence, de la terre pleine de monstres, il a commis bien des meurtres souvent nécessaires, parfois injustes. Il faut

une purification pour l'absoudre du sang, même odieux, versé par lui. C'est Prométhée, l'intelligence, qu'il choisit pour procéder à la cérémonie lustrale et poser sur sa tête le symbole de paix, la couronne d'olivier. Mais Hercule n'est pas né pour le repos ; il a trop l'habitude des justices sanglantes ; il s'en va, accomplissant sans cesse de nouveaux exploits, mais tuant rigidement quiconque lui refuse la récompense promise à son courage.

Les dieux finissent peut-être par redouter celui qui, tel jour, a porté le ciel sur ses épaules, tel autre, a dompté le monstre gardien des enfers et rendu une ombre à la vie. Ils songent à mettre une fin au dur labeur du héros ; il s'est fait trop admirer, il a trop fixé les regards en ce monde, pour avoir la fin obscure de la foule ; il sera admis dans l'Olympe azuré. Mais, s'il a fait beaucoup de bien, s'il est glorieux et béni, il n'en a pas moins ses taches de meurtre, de violence à effacer, et d'ailleurs l'immortalité doit se conquérir. Il faut que le martyre le mène à l'apothéose. Une femme sera l'instrument aveugle de la volonté des dieux. Dans un accès de jalousie, Déjanire donne au héros une tunique qu'un ennemi d'Hercule lui avait dite imprégnée d'un philtre amoureux, et qui l'était de poison. A peine l'a-t-il revêtue que le poison pénètre dans les chairs ; il veut l'arracher de son corps ; l'adhérence est si forte que les lambeaux de peau suivent les lambeaux d'étoffe. Alors, dans un premier mouvement de souffrance désespérée, il jette dans la mer le malheureux messager, cause involontaire de son malheur. Mais le courage dompte rapidement les tortures de la chair, il comprend que l'instant de mourir est venu, et

il veut mourir noblement. Au sommet de l'Œta, il fait allumer un bûcher, il se couche sur les sapins embrasés et il se laisse consumer par les flammes d'or. Tout à coup, un nuage l'enveloppe ; il est transporté dans l'Olympe et admis au nombre des immortels.

Ainsi se termine la légende d'Hercule, l'homme brutal, odieux parfois par sa violence, mais valeureux et athlétique, employant son courage et sa force à délivrer l'humanité de ses ennemis. Tel qu'il est, l'antiquité l'a aimé ; le philosophe saluait en lui le symbole de la force régie par le devoir ; le peuple acclamait le rude nettoyeur d'écuries aux miasmes mortels ; il le chérissait aussi pour la foule de ses légendes pittoresques, pour son côté drôlatique et batailleur, pour les bœufs qu'il mettait à la broche et mangeait tout entiers, pour les outres de vin qu'il vidait d'un seul coup ; quant aux prêtres, ils se plaisaient au mélange qui s'était fait en lui de légendes héroïques et de mythes religieux. Il y a, en effet, dans sa vie des souvenirs qui semblent empruntés à une divinité aérienne des Vêdas [1], des aventures maritimes qui se rattachent au culte tyrien ; ses principales actions ont été choisies de manière à former douze travaux, comme le Zodiaque a douze signes. D'autre part, et planant sur le reste, on y trouve une brillante expression de la première œuvre accomplie par les hommes groupés en société : œuvre de lutte physique, œuvre nécessaire ; sans elle, l'esprit n'arrivait pas à s'affranchir.

Il y avait eu, avant Hercule, des êtres qui avaient

[1] Maury, *Religions de la Grèce ancienne.*

essayé, par la force de la pensée, de faire progresser leurs semblables. Au lieu d'être déifiés, ils avaient cruellement été punis ; on supposait que les dieux voyaient d'un œil jaloux ces inventeurs qui empiétaient sur leur pouvoir en créant à côté d'eux. Casser des arbres, rouler des rochers, on admirait ces exploits ; allumer du feu, forger le fer, vêtir, nourrir, guérir à l'aide de préparations mystérieuses, cela faisait peur. On eût volontiers accepté le bienfait, mais il semblait que la foudre fût prête à frapper les téméraires. Et parfois les hommes se disaient à voix basse qu'Esculape, ayant voulu ressusciter les morts par des breuvages, avait péri foudroyé. Parfois, surexcités par la terrible violence de la crainte, ils devançaient les dieux, comme bourreaux ; ils tuaient Triptolème qui leur enseignait l'agriculture. Le plus célèbre de ces génies malheureux fut Prométhée. Il appartenait à cette race de Titans qui fut supposée avoir mis en danger les dieux par leur révolte ; mais, plus sage que ses frères, il ne prit point part à ces combats de l'orgueil. Il prévoyait sans doute l'issue de la guerre, si menaçantes que fussent les cohortes des Titans. Et d'ailleurs que lui faisaient ces fureurs d'ambitieux contre ambitieux, les uns voulant garder le trône céleste, les autres voulant le recouvrer ? Son cœur était autre part. Loin de ces puissants, de ces superbes, dieux ou Titans, il regardait avec pitié s'agiter des créatures faibles, tremblantes, dénuées de vêtements et d'ustensiles, opprimées à l'envi par la terre et le ciel où rien ne songeait à leur venir en aide : les hommes. Ni Titans ni dieux ne se souciaient de ces misérables ; quand Zeus, le roi de l'Olympe, fut

vainqueur, il voulut, dans l'ivresse de la victoire, détruire, avec ses ennemis, les mortels innocents. Ce fut Prométhée qui les sauva, et qui non-seulement les sauva, mais les fit sortir de l'abaissement, de l'animalité où ils vivaient. Il déroba pour eux le feu du ciel et leur enseigna à ébaucher les premiers arts avec cette sorte d'âme éblouissante de la matière. Zeus s'irrita ; il ne voulait pas que les hommes fussent prospères ; maître jaloux, il désirait des esclaves incapables de s'élever. Il n'osa ou ne put enlever aux hommes le feu à la conservation duquel tous veillaient, mais il punit Prométhée en le faisant enchaîner sur une montagne, non loin du Caucase, entre l'Europe et l'Asie, pour que le monde entier vît le châtiment, et en attachant à son côté un vautour qui, nuit et jour, rongerait son foie toujours renaissant.

Le plus grand des poëtes grecs par l'âme, par l'essor, Eschyle, génie hostile aux tyrannies, qui aimait avant tout la dignité et la justice, a reproduit cette légende dans trois drames : *Prométhée porteur du feu*, *Prométhée enchaîné* et *Prométhée délivré*, ensemble dont une seule seule partie s'est conservée, le *Prométhée enchaîné*. L'œuvre ainsi mutilée par le temps n'en reste pas moins à cette hauteur où les inspirations, n'appartenant plus ni à une forme d'art ni à une patrie ni à une fibre spéciale du cœur, se confondent avec l'âme universelle du genre humain.

Tel qu'il nous est transmis par le poëte qui l'a pris aux mythes religieux, Prométhée est tout héroïsme. Il a fait le bien par pitié, par sympathie de cœur, il en est victime et ne regrette pas son œuvre, soutenu qu'il

est, dans son supplice, par sa conscience. C'est avec le juste orgueil de sa douleur qu'il dit en parlant de son bourreau :

« J'eus pitié des mortels ; lui, il ne m'a pas jugé digne de pitié. »

En effet, le roi des dieux ne pardonne pas à cet émancipateur ; mais, dans sa toute-puissance, il est isolé, nul ne sympathise avec lui ; c'est Prométhée qu'on aime. Au début du drame, les Océanides, nymphes de la mer, vagues aux formes de jeunes filles, viennent rafraîchir de leurs chants le grand torturé. Renversé sur son rocher, il ne peut voir, mais il entend venir les visiteuses compatissantes « semblables à des oiseaux dont les ailes font vibrer doucement l'air sous leurs battements légers. »

C'est en vain cependant que la blanche troupe essaye de le consoler, Prométhée souffre d'une douleur qui leur est inaccessible. Une seule idée le soutient, c'est qu'un jour son ennemi triomphant sera détrôné. Le roi des dieux pénètre cette idée de sa victime ; il a peur, il lui envoie, par le messager des dieux, l'ordre de s'expliquer, de dévoiler l'avenir. L'espoir d'être délivré ne contre-balance pas la fierté dans le cœur de Prométhée. « Jamais, effrayé par l'arrêt de Jupiter, je ne deviendrai faible d'esprit comme une femme ; jamais je n'irai, comme une femme, lever des bras suppliants vers celui que j'abhorre de toute ma haine et le conjurer de briser mes fers ; loin de moi cette lâche pensée ! » Dès lors, le dieu impuissant n'a qu'à se venger par quelque supplice nouveau pendant qu'il règne encore. On veut retirer à Prométhée, par la menace, jusqu'à ses consolateurs. Le



Prométhée enchainé

chœur, plus digne que le dieu, répond à son messager : « Dis-moi d'autres paroles, donne-moi d'autres conseils, et je pourrai t'écouter. Ce que tu me dis est odieux. Comment peux-tu m'ordonner cette lâcheté ! Avec lui, s'il souffre, je veux souffrir. J'ai vécu dans la haine des traîtres ; la trahison est la plus repoussante des maladies. » Le tonnerre éclate, le vent siffle, la mer se soulève ; mais Prométhée foudroyé demeure invaincu, appelant de ses injustes tourments à l'Éther qui baigne les mondes, se réfugiant contre le dieu d'un jour dans la nature éternelle.

Est-ce un mystère religieux, une lutte imaginaire qui n'a qu'un intérêt artistique ? Ce drame doit être ce qu'il y a de plus réel. Il a dû exister, en Grèce comme ailleurs, un homme, un Prométhée, puisque le souvenir nous en reste sous ce nom, qui a guidé ses frères, leur a enseigné à faire leurs premiers pas d'enfant vers le progrès ; et cet homme a dû souffrir, être torturé, enchaîné par le préjugé fait dieu. Des chefs tyranniques et féroces ont dû l'accabler avec la terreur, avec les ténèbres. Puis un autre héros est venu, représentant la force matérielle, mais bon, aimant ce qui est juste et grand, écrasant sous sa massue le préjugé, opposant aux puissances mauvaises la puissance de salut. Le martyr l'a eu pour libérateur ; le monde peut marcher.

Le monde peut marcher, et pourtant il manquerait quelque chose à la Grèce, si elle n'avait que ces deux guides, force et science ; il lui en faut un autre, ayant une action moins palpable, n'en remuant pas moins les sociétés dans leurs profondeurs : l'harmonie. C'est l'har-

monie qui a fait de la Grèce un nom éveillant l'idée de charme, de gloire, de beauté. Sans cela elle eût pu être puissante, elle n'eût pas été divine. Ce qui l'a portée si haut, c'est qu'elle a, dans son ardeur guerrière, dans son inspiration intellectuelle, dans ses usages religieux, dans son amour de la liberté, rappelé pour ainsi dire le rhythme de la poésie et de la musique. A une telle nation, parmi les héros primitifs, il fallait un poëte ; ce poëte fut Orphée.

Orphée par la force ne tue pas les monstres, par l'intelligence ne mène pas l'industrie à la conquête de la matière ; il se contente de jouer de la lyre, et les tigres, les lions, les ours viennent lui lécher les mains, et les arbres et les rochers s'émeuvent. Il n'y a là ni massue qui assomme, ni feu qui met en fusion les métaux ; il soumet la nature d'une façon nouvelle, il la séduit. C'est un doux et tendre génie. Lui aussi veut le bien des hommes, et à sa façon il y travaille. De contrée en contrée, sans crainte des bêtes fauves ni des barbares peuplades, il enseigne les mystères sublimes du monde, appelant à la contemplation des astres, à l'adoration d'un créateur invisible l'homme trop souvent courbé vers les appétits ou esclave des épouvantes ; et l'homme écoute les pensées sublimes en langage sonore, et, ayant déjà appris à chercher l'utile, voilà qu'il commence à chercher le beau.

La fin de la vie d'Orphée est remplie par les plaintes que lui arrache la mort de sa bien-aimée Eurydice, pour laquelle il descend vainement jusque dans les enfers. Utile aux hommes dans sa douleur, comme il l'était dans les triomphes de sa jeunesse, il leur met au cœur

les belles émotions de pitié et de tendresse, il tire de leurs yeux les larmes d'où naîtra la sympathie entre les hommes. Mais la bestialité est encore là, montrant les dents ; Orphée qui doit en triompher, léguer aux siècles l'écho de sa lyre comme une source de purification, sera la victime de ce passé qu'il chasse : brutalités, haines, délires, bas instincts, cris rauques. Les femmes de Thrace, ivres, lasses de l'entendre toujours pleurer Eurydice, veulent le forcer à prendre part aux orgies des bacchanales. Il refuse, elles menacent de le tuer ; il brave leurs menaces comme il méprise leurs orgies ; elles se jettent sur lui et le mettent en morceaux, mais sans obtenir de lui un signe de lâche consentement ; grand exemple qui tient sa place près des labeurs d'Hercule, près de l'audace de Prométhée. La Grèce va rayonner sous l'influence de cette triple flamme — force, science, harmonie — représentée par le triple dévouement d'Hercule, de Prométhée, d'Orphée.

IV

LA GRÈCE GRANDIT

Des fables la Grèce ne passe pas sans transition à l'histoire positive et contrôlée ; il y a une époque où les héros entrent puissamment déjà dans la réalité sans qu'ils se dépouillent entièrement des proportions surnaturelles. C'est même alors qu'apparaissent les noms les plus populaires du monde grec. Les personnages n'ont plus cet éloignement qui fait qu'on doute d'eux, qu'on est tenté de les prendre pour des symboles ou des mythes plutôt que pour des êtres ; ils ne portent pas encore en eux cette absence d'illusion qui les assimile aux vivants.

Achille est un de ces types. Nul, plus que ce guerrier, n'a été le héros national ; ses victoires, ses qualités, ses vices mêmes ont été chantés par les plus grands poëtes, enviés par les plus grands conquérants. Homère l'a pris pour base de son *Iliade*, et l'a transmis à l'avenir, éternisé dans le plus harmonieux langage qui fut jamais. Alexandre, dans le récit du poëte

contemplait le guerrier, et c'est, l'*Iliade* à son chevet, qu'il rêvait la conquête de l'Asie ; à la bataille de Salamine, dans le moment solennel où la Grèce jouait contre l'Orient sa vie sur un seul enjeu, on ne crut pouvoir combattre sans avoir à bord des vaisseaux les statues des ancêtres sacrés de la race d'Achille, les Éacides.

Qu'avait donc Achille de si majestueux? Il faut bien le dire, les idées se sont transformées, le voile du prestige est tombé; Achille est encore de nom, mais n'est plus de fait un héros. Il eut certainement une âme en dehors du vulgaire, le mépris de la mort, le désir de la renommée. Mais à quelle sorte de renommée fit-il le sacrifice de sa vie? A celle que donnent les stériles œuvres du soldat.

Il y a bien dans la guerre de Troie, théâtre de ses hauts faits, un côté héroïque. Un de leurs chefs ayant été trompé dans sa bonne foi, outragé dans son honneur conjugal, tous les Grecs s'unissent pour le venger, sans que ni les revers, ni les maladies, ni les longues années s'écoulant loin du foyer, fassent fléchir les justiciers. Mais Achille et les autres héros, comme dit le poëte antique, sans vouloir indiquer par là autre chose que des guerriers, parlent à peine du sentiment qui devrait dominer en eux, et affichent la préoccupation d'une gloire dont le nombre des homicides est la mesure. Dans Achille surtout, dont les passions font l'unité de l'*Iliade* d'Homère, les marques de la passion personnelle sont presque seules à se succéder.

Selon l'idée moderne, l'homme qui attirerait davantage l'intérêt, ce serait Hector, le défenseur de la cité, celui

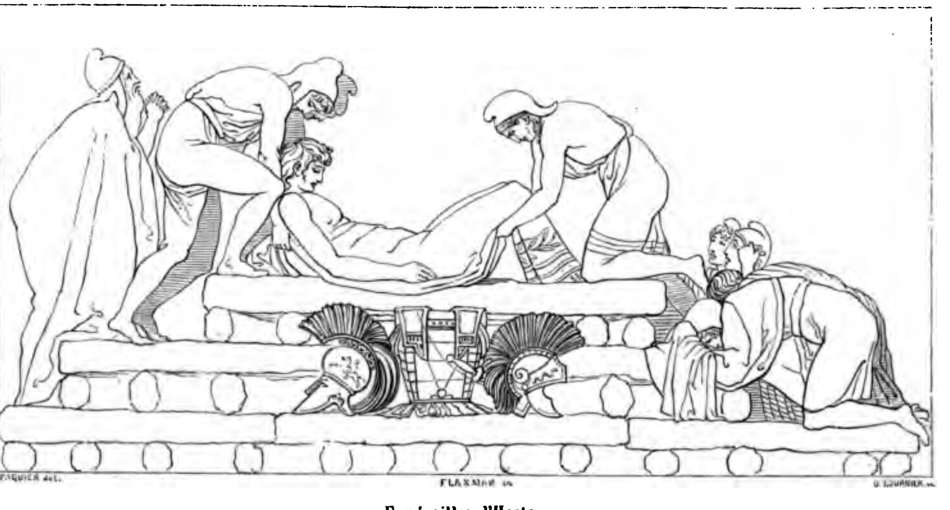
qui, le premier de son parti dans les combats, n'en demande pas moins sans cesse, dans les conseils, qu'on répare, en rendant Hélène, l'injustice commise envers les Grecs; équité, bravoure, amour de la patrie, tels sont ses caractères principaux ; il faut y joindre la noblesse des affections domestiques, sa tendresse pour Andromaque, son épouse, et pour son fils, le petit Astyanax. Homère a modelé un délicieux groupe du père, de la mère et de l'enfant :

« Ayant ainsi parlé, l'illustre Hektôr tendit les mains vers son fils, mais l'enfant se rejeta en arrière dans le sein de la nourrice à la belle ceinture, épouvanté à l'aspect de son père bien-aimé, et de l'airain et de la queue de cheval qui s'agitait terriblement sur le cône du casque. Et le père bien-aimé sourit, et la mère vénérable aussi. Et l'illustre Hektôr ôta son casque et le déposa resplendissant sur la terre, et il baisa son fils bien-aimé, et, le berçant dans ses bras, il supplia Zeus et les autres dieux[1]... »

Certes voilà des paroles qui établissent bien cette ampleur d'âme que réclame à si juste raison Pascal : « Je n'admire point l'excès d'une vertu comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée comme en Épaminondas qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux[2]. »

Ce sont sans doute ces oppositions de caractère qui

[1] *Iliade*, VI, traduction Leconte de Lisle.
[2] *Pensées*, VI.



Funérailles d'Hector.

nous attirent de même vers Achille, lorsque après avoir dit, dans sa colère contre le cadavre de celui qui a tué son ami Patrocle : « Le corps d'Hector ne sera pas rendu à Priam pour être brûlé sur un bûcher, mais il deviendra la proie des chiens et des vautours ! » il cède aux supplications du vieux Priam venant lui redemander la dépouille inanimée de son fils.

La note héroïque se laisse entrevoir encore dans cette croyance, souvent mise aux lèvres d'Achille, que, d'après les prédictions, il ne doit pas revoir Pélée son vieux père, ni les coteaux de sa patrie. Ce regret de la vie, joint à la bravoure, cette fermeté à suivre la route de la gloire, en y voyant pour avenir prochain de passer à l'état d'ombre dans le pâle empire souterrain, se rapproche de l'idée du devoir et fait pressentir que, le jour où cette idée se sera agrandie, précisée dans les cœurs, le peuple qui a honoré Achille se sacrifiera pour elle.

Aussi ne faut-il pas deux siècles pour qu'un dévouement sublime vienne illuminer les rivalités sanglantes qui président à la fondation des cités grecques. Pour nous, les luttes de ce temps semblent des guerres civiles puisqu'elles se font entre des peuplades de même langue ; elles n'avaient pas cet aspect pour le patriotisme grec, qui fut avant tout le patriotisme de la cité. L'idée nationale, entrevue dans la guerre de Troie, se retrouvera quand la patrie commune sera en danger ; elle se retrouvera dans l'émulation artistique, dans les travaux de la pensée, mais nul grand homme, en recherchant les applaudissements de la Grèce, n'oubliera qu'il est de telle ou telle cité.

Ce fut la ville d'Athènes qui, la première, donna la

preuve héroïque qu'elle existait, qu'elle était aimée. Au milieu des fluctuations qui faisaient passer les territoires d'une domination à une autre, elle se montra prête à mourir plutôt que de cesser d'être ce qu'elle était. Les Grecs Doriens avaient conquis les villes du Péloponnèse; ils voulurent attaquer les Grecs Ioniens dans Athènes, leur boulevard. A qui sera la victoire? L'oracle avait annoncé que le peuple dont le roi périrait serait vainqueur. Codrus, roi d'Athènes, va droit au camp dorien sous le vêtement d'un simple soldat, frappe une sentinelle et se fait tuer. Les Doriens reculent devant une armée animée de l'esprit d'un tel chef; Athènes vivra. Après la mort de Codrus, elle déclare, dans sa gratitude, que personne n'est digne de régner à la place d'un tel roi, et elle abolit la monarchie; elle satisfait ainsi cette soif d'indépendance qui l'agitera tout le temps de son existence politique, et elle éternise sa reconnaissance envers son sauveur.

Athènes, dans son magnifique développement, fut la cité la plus complète de la Grèce par la variété de ses grands hommes; Sparte, où le législateur Lycurgue avait défendu le commerce, les arts, les lettres, où l'éducation consistait dans l'exercice du corps, où l'on tuait les enfants difformes, où l'idéal était de mépriser les richesses, les plaisirs, la douleur et la mort, devait produire des soldats, sans cesse des soldats. Athènes, livrée à elle-même, sans les entraves d'une législation qui jetait les hommes dans un seul moule, produisit d'aussi hardis guerriers que Sparte et une foule d'autres illustrations. Son amour de la gloire se fortifiait de toutes les formes du beau que sa libre imagina-

tion devinait ; et quand Sparte, la cité sans poésie, ayant le dédain de tout ce qui n'était pas le maniement du glaive, défaillit dans son duel à outrance avec la Messénie, sa voisine, ce fut d'Athènes que lui vint le salut sous la forme du poëte Tyrtée. Athènes elle-même ne s'était pas doutée de la valeur du présent qu'elle faisait à Sparte. Cette cité, d'après un oracle, avait demandé un chef, et par dérision on lui avait envoyé un maître d'école tortu, boiteux et borgne. Il dut faire un effet singulier, quand il parut au milieu des Spartiates, tous valides et bien faits ; les huées contre l'homme et les imprécations contre Athènes ne manquèrent peut-être pas. Cependant l'être infirme avait une âme qui avait été bercée par tous les grands sentiments de sa patrie, et cette âme, il la faisait passer dans les accords d'une lyre, dans les vers que cette lyre accompagnait. Il n'était pas homme d'action, il eût mal visé pour lancer le javelot ; il n'en restait pas moins au premier rang ; il ne donnait pas la mort, il la bravait. En face de l'ennemi, il chantait dans ses odes la joie de mourir pour la patrie avec de belles blessures reçues par devant, l'ivresse du triomphe, l'espérance de laisser un souvenir éternel dans la mémoire des hommes ; et les accords de la lyre marquaient en même temps la cadence des troupes s'élançant au combat. Enflammés par cette ardente poésie, les Spartiates vainquirent, et Tyrtée, le grand cœur dans un corps grotesque, fut nommé par acclamation citoyen de Sparte.

Cette guerre de Messénie était une de ces luttes impitoyables où la vie d'une des deux nations tient à la ruine de l'autre. A ces réunions d'hommes libres, voués

à la guerre, il fallait des esclaves; les Spartiates vaincus eussent sans doute été foulés aux pieds aussi impitoyablement que, vainqueurs, ils écrasèrent leurs rivaux. Mais, comme les Messéniens furent les malheureux, les opprimés, et que, par l'énergie de leur résistance, ils ne l'avaient pas mérité, ils offrent l'intérêt qui s'attache à ce qui est plus grand que son destin. Ils eurent avec Sparte deux grandes guerres dont l'une dura vingt ans et l'autre seize. L'âme de la première fut Aristodémos, qui alla jusqu'à immoler sa propre fille, sur la foi d'un oracle, pour assurer la victoire aux siens.

Mais les guerriers qui, la veille encore, venaient de vaincre, furent tout à coup saisis d'idées superstitieuses, et crurent à des signes de l'abandon des dieux. Aristodémos, à la suite d'un rêve où sa fille vêtue de noir lui montrait sa poitrine entr'ouverte et l'invitait à le rejoindre chez les morts, se tua sur son tombeau. Les Messéniens se soumirent à Sparte, qu'ils durent reconnaître pour maîtresse de leur territoire et de leurs biens.

Trente-neuf ans plus tard, un jeune guerrier de la race royale de Messénie, Aristomène, souleva le peuple vaincu, tomba aux mains des Spartiates, fut précipité dans un gouffre, s'en échappa tout sanglant par un souterrain inconnu où un renard, venu pour ronger son cadavre, lui servit de guide, et revint se mettre à la tête de ses guerriers. Les audaces valeureuses, l'énergie supérieure aux désastres et aux trahisons, n'empêchèrent pas les Messéniens de succomber.

Ceux qui restèrent sur le sol natal furent réduits en esclavage. Les plus valides et les plus courageux s'exi-

lèrent sous le commandement des fils d'Aristomène, et une ville de Sicile, nommée d'après leurs souvenirs, rappelle encore la nationalité brisée par Sparte, il y a deux mille cinq cents ans : Messine.

Aristomène, après avoir épuisé le reste de sa vie à chercher des ennemis à Sparte, mourut à la cour du roi de Rhodes, qui avait épousé sa fille, comme ayant dans les veines le sang du plus brave des Grecs.

Ces farouches vertus étonnent mais finiraient par lasser. Heureusement la féconde Athènes, après les héros guerriers, offre dans Solon le héros pacifique, le législateur. Ce Solon descendait de Codrus ; l'homme qui, par des institutions bien équilibrées, par la recherche de la justice et la modération, allait ensei-seigner à sa patrie le secret de la vie, se rattachait à celui dont cette patrie avait appris à mourir. Solon n'imita point Lycurgue, il se tint en dehors des idées absolues, eut moins d'originalité et plus de sagesse. Il s'appliqua à perfectionner l'homme, en lui laissant sa nature, au lieu de créer des monstruosités parfois sublimes. Dans Lycurgue, sous une apparence égalitaire, on respire le despotisme des lois, la cruauté des mœurs; Solon a la bonté et la tolérance. Mais ce serait un législateur habile, ce ne serait pas un héros, s'il n'avait pas toute sa vie refusé la tyrannie pour lui, quand l'occasion s'en offrait, et combattu la tyrannie des autres; s'il ne s'était pas dévoué sans cesse pour le bien; s'il n'avait pas enfin, dans le danger comme dans la prospérité, montré cette égalité d'âme qui lui valut le nom de sage.

Né dans l'île de Salamine, île athénienne dont les Mé-

gariens s'étaient emparés, il souffrait de voir le lieu de sa naissance sous une domination ennemie. Mais les Athéniens avaient déjà perdu tant d'argent et d'hommes à lutter vainement contre les Mégariens, qu'ils avaient défendu sous peine de mort qu'on fît de nouveau allusion à la conquête de Salamine. Solon, pour réveiller ses concitoyens sans enfreindre la loi, feignit d'avoir perdu la raison; par les rues il allait, tenant des discours étranges, faisant confirmer cette apparence de folie par le témoignage de ses ennemis et de ses serviteurs. Un jour que tout le peuple l'avait suivi sur la place publique, il monta sur la pierre aux harangues et se mit à réciter une élégie qu'il avait composée sur Salamine. Cette élégie enthousiasma tellement le peuple que la guerre fut résolue et Solon nommé général. Un ingénieux stratagème dont il s'avisa donna l'île aux Athéniens sans coup férir.

Ayant ainsi rehaussé le prestige militaire et augmenté la force de sa patrie par la prise d'une position stratégique dominant la ville et le golfe, Solon fut élu archonte et songea à développer la prospérité intérieure. Il n'y avait encore à Athènes qu'un code de lois, inspiré par un farouche amour de vertu, et s'éloignant du but en le dépassant, le code de Dracon, où le moindre délit était puni de mort comme le plus grand crime. Ce code était devenu inapplicable avec les progrès de la civilisation athénienne, éminemment douce et souple. D'un autre côté, il fallait empêcher l'impunité de s'établir; Solon se consacra à cette tâche, où les prétentions des diverses classes du peuple rendaient l'impartialité si difficile. C'est alors que cet homme probe et modéré

prit, sans fracas, sans appareil pompeux, les proportions du vrai héros. Tous les partis avaient applaudi à sa nomination ; les riches l'aimaient parce qu'il était riche, les pauvres, parce qu'ils le savaient vertueux ; les uns et les autres, dans l'espérance qu'il en résulterait pour eux quelque avantage, étaient prêts à lui offrir la tyrannie. Même ceux qui n'ayant aucun mobile d'intérêt, désespéraient de voir les passions céder à la seule force de la raison, acceptaient ce gouvernement d'un seul. Malgré les sollicitations de ses amis, malgré les exemples donnés par plus d'un contemporain illustre, Solon ne céda point. Ce ne fut pas chez lui simple mouvement de générosité, mais acte réfléchi résultant d'un principe.

. . . Si j'ai épargné
Ma patrie (car la violence impitoyable de la tyrannie
N'a pas souillé mes mains), si je n'ai point terni ni déshonoré
[ma gloire,
J'en suis sans regret.

Loin de rejeter, en même temps que les chances de la domination, le fardeau du devoir, il ne mit que plus d'énergie à introduire les réformes qu'il jugeait nécessaires.

Quand il eut publié les lois nouvelles où il cherchait politiquement à établir la balance des pouvoirs, civilement à assurer pour tous protection et justice, d'une façon au moins relative, Solon, malgré le soin qu'il avait pris de faire la part la plus large aux concessions, fut en butte à tant de critiques, à tant de questions sur l'interprétation des textes, qu'il crut sage de se soustraire à cet orage de paroles. Il demanda et

fut autorisé à s'exiler pendant dix ans ; il pensait que le peuple se plierait plus facilement à son système, quand sa présence n'exciterait plus l'envie et ne ferait plus croire à des changements possibles.

Solon, en revenant à Athènes, eut la douleur de la retrouver déchirée par les factions ; il s'efforça de ramener la paix, mais il s'aperçut bientôt qu'un de ceux qui lui témoignaient le plus de respect, qui affectaient le plus de sagesse et de modération dans les paroles, Pisistrate, aspirait à la tyrannie. Il s'adressa d'abord à l'ambitieux lui-même, essayant d'enlever de cette âme, où il y avait l'étoffe d'un grand homme, les convoitises qui, seules, le rendaient nuisible à la patrie. Mais Pisistrate, affectant d'avoir été blessé par ses ennemis et se montrant tout ensanglanté sur la place publique, se fit voter des gardes par le peuple, malgré l'énergique opposition de Solon; avec ces gardes, que la crédulité populaire destinait à sa sûreté, il s'empara de la forteresse de l'Acropole et gouverna la ville selon son bon plaisir.

Solon, âgé de près de quatre-vingts ans, vint sur la place publique pour tâcher de réveiller dans les cœurs l'amour de la liberté. « Il était plus facile naguère, s'écria-t-il, d'arrêter la tyrannie naissante ; maintenant qu'elle a grandi, il sera plus glorieux de la détruire. » Par malheur, après avoir été aveugle, le peuple, en voyant clair, était devenu craintif. Solon comprit que ses paroles se perdaient sans écho ; il crut avoir assez fait, et il attendit la mort qui ne tarda pas à venir, ayant dans ses derniers jours l'amertume de la désillusion sur les hommes et sur la liberté, consolé cependant en voyant

que ses lois civiles, maintenues par le nouveau maître d'Athènes, la rendaient encore heureuse quand ses lois politiques ne la faisaient plus libre.

Les voyages, l'examen approfondi des coutumes, des sciences, des philosophies étrangères, avaient été une des grandes sources d'enseignement auxquelles avait puisé Solon pour se rendre digne de conseiller ses concitoyens. C'est l'histoire d'une foule de grands hommes pendant la période de formation des villes grecques. Il est remarquable que, de presque toutes ces villes, des hommes soient partis au loin, sans autre intérêt que le bien de leurs concitoyens, dans le seul but de revenir avec les meilleures lois et les connaissances les plus complètes.

Ainsi Pythagore, en Égypte, ne recule ni devant les humiliations ni devant les dangers pour se faire admettre dans les écoles des prêtres. Ceux d'Héliopolis le renvoyèrent à Memphis, ceux de Memphis à Diospolis; ceux de Diospolis l'acceptèrent, en lui imposant un noviciat si dur qu'ils regardaient sa retraite comme certaine. Pythagore resta inébranlable, insensible aux souffrances; on dut le recevoir comme initié. Après tant de courage, il eut le tort de se laisser trop séduire par ce qu'il avait ainsi conquis; il ne sut pas s'affranchir du mysticisme égyptien et rapporta aux Grecs non-seulement la doctrine de la transmigration des âmes, mais une foule de croyances divinatoires et surnaturelles qui plus tard menèrent sa doctrine aux jongleries.

Au moins il eut une grande soif de science, un grand désir d'améliorer les hommes; c'est dans les colonies

grecques d'Italie qu'il enseigna de préférence sa doctrine, et la preuve de la noblesse de ses idées comme de son éloquence, c'est qu'à sa voix les peuples en guerre déposèrent volontairement les armes et que les tyrans abdiquèrent d'eux-mêmes. Mais cet enthousiasme eut ses revirements ; les tyrans se lassèrent de justice, la multitude se lassa de rigidité. Pythagore fut chassé de Crotone et périt repoussé de toutes les villes, massacré peut-être ; ses disciples furent bannis ou tués. Ceux qu'on rappela à Crotone, quand l'effet de l'intrigue y cessa, moururent, mais de la mort douce aux Grecs, dans un combat contre l'ennemi, en se dévouant pour la patrie.

Les villes de l'Italie regrettèrent si bien Pythagore, une fois le maître disparu et l'école dispersée, que plusieurs d'entre elles choisirent pour législateur précisément un pythagoricien, Charondas. Il se montra digne de son maître et de sa mission. Ayant publié une loi qui défendait sous peine de mort de paraître en armes dans l'assemblée du peuple et ayant, par inadvertance, enfreint lui-même cette loi, il la consacra en se perçant de son épée.

Ce n'est du reste pas le seul exemple de ce genre donné par les législateurs grecs. Un siècle et demi plus tôt, Zaleucus à Locres avait prescrit que le crime d'adultère serait puni par la perte des yeux.

Son fils s'en rendit coupable ; malgré la prière du peuple, qui voulait laisser dormir la loi en sa faveur, il refusa ; mais, sollicité en même temps par la pitié paternelle, des deux yeux que demandait la justice, il n'en fit perdre qu'un à son fils, il prit l'autre sur lui-même.

Si les belles âmes ne peuvent prévenir le mal, elles l'empêchent d'être irrévocablement accepté. L'esprit libéral de Solon planait sur Athènes. En vain Pisistrate, chassé plusieurs fois et chaque fois redevenu maître de la ville, légua la toute-puissance à ses fils Hipparque et Hippias. Moins adroits, moins heureux surtout, ils eurent pour obstacle cette réaction de liberté qui succède dans les peuples vivants aux prostrations populaires, et un drame vint leur enseigner les dangers du métier de tyran. Les jeunes Harmodios et Aristogiton résolurent de faire cesser la honte d'Athènes ; couronnés de bandelettes, chantant les hymnes sacrés, tenant des branches de myrte qui dissimulaient leurs glaives, ils se jetèrent sur les deux frères, dans une fête en l'honneur des dieux. Harmodios tua Hipparque et fut tué à son tour par ses gardes. Aristogiton, arrêté sans avoir pu tuer Hippias, fut mis à la torture. On croyait à une conspiration, on voulait lui faire déclarer ses complices ; il nomma successivement tous les amis du tyran, qui furent aussitôt mis à mort. On lui demandait encore des noms. « Hippias est le seul qui mérite encore la mort, » s'écria-t-il. Et il subit bravement le supplice.

La courtisane Lééna, amie de ces jeunes gens, fut également torturée et obtint des Grecs l'immortalité pour le silence qu'elle garda. A un moment où elle sentait la douleur lui ôter la conscience de son action, elle se coupa la langue avec les dents.

Les meurtriers n'atteignirent pas leur but. Athènes resta encore quatre ans esclave. Après quoi, le sentiment public, devenu plus fort contre Hippias, chassa celui sur qui le poignard avait échoué. Solon aurait-il

approuvé la tentative d'Harmodios et d'Aristogiton? On peut croire que non. Il voulait que l'affranchissement fût le résultat du courage, de l'accord des citoyens et non d'une témérité isolée; l'assassinat, même contre ce coupable, eût répugné à l'âme loyale de Solon; dans un jour néfaste, il avait pris les armes, appelé le peuple à la révolte, bravé la colère de Pisistrate qui pouvait le tuer; cet effort ayant échoué, il avait déposé ses armes sur le seuil de sa porte et s'était mis à l'écart. S'il n'eût pas été d'un si grand âge, il eût peut-être tenté quelque nouveau coup de main, organisé une insurrection comme Trasybule le fit plus tard; l'action d'Harmodios et d'Aristogiton, il n'y eût pas songé. Ce qui plaide en leur faveur, c'est leur jeunesse, c'est leur beauté, c'est le sacrifice qu'ils font si complétement de la vie, quand la vie est si riante pour eux, c'est leur foi dans la liberté, leur conviction que le culte des dieux appelle le meurtre d'un maître s'imposant par la force, la mélodie sacrée qui tombe, calme et douce, de leurs lèvres, au moment où ils vont tuer et mourir.

Aussi leur héroïsme, que réprouve la sagesse, n'en a-t-il pas moins enthousiasmé la Grèce. Des fêtes civiques furent instituées par Athènes en leur honneur. Ces criminels de la liberté et de l'idéal eurent leur statue sur la place publique.

V

LES GUERRES MÉDIQUES

En face des populations grecques, si bien groupées dans leur petit territoire montagneux, dans leurs golfes et dans leurs îles, en face de ces populations ardentes, agitées, qui abandonnaient parfois leur liberté aux mains d'un ambitieux habile, mais n'en perdaient jamais le culte, était l'immense agglomération des peuples d'Asie. Il ne s'agissait plus de la petite nation troyenne ; des plateaux au sud de la mer Caspienne, une masse humaine, à la voix de chefs militaires, s'était élancée, avait conquis tous les vieux pays monarchiques, la Lydie, l'Assyrie, l'Égypte. Les républiques marchandes, aux mœurs corrompues, de Tyr et de Sidon avaient non-seulement plié sous les conquérants, mais les aidaient, trouvant leur profit dans un asservissement qui leur créait des débouchés ; l'Égypte essaya bien de se révolter, mais les guerriers ou les prêtres prenaient seuls part au mouvement ; le peuple, comme partout en Asie, restait indifférent, ne faisant que

changer de tyrannie. C'est ce qui explique les faciles conquêtes de Cyrus ; seules, des républiques de race grecque, sur les rivages d'Asie Mineure, tentaient de s'opposer à un joug flétrissant. Mais, disséminées sur une longue ligne sans avoir de centre, de cœur nulle part, elles pouvaient s'assurer par leur bravoure certains priviléges, elles ne pouvaient pas se soustraire entièrement à l'autorité étrangère. Les conquérants perses, tant qu'ils n'avaient pas rencontré des déserts comme en Scythie, en Lydie, en Éthiopie, des chaînes de montagnes comme au Thibet et au nord de l'Inde, tant qu'il n'y avait eu qu'à fouler des hommes, les avaient foulés. Or, nation civilisée, connue de l'Orient, facile à atteindre, la Grèce était la seule qui se dressât libre avec sa poignée d'hommes, comme un démenti à leur puissance. Il n'y avait plus en Asie ni loi morale, ni patrie, ni intelligence ; tout sentiment individuel disparaissait sous une hiérarchie de valets adorant un maître. Ce maître devait trouver mauvais que, par delà les prosternés sans nombre, quelqu'un au fond se tînt debout. Ces Grecs, ces imprudents, ne restaient même pas chez eux, craintifs ; ils le bravaient, lui colosse, jusqu'à prêter secours contre ses armées aux colonies grecques d'Asie Mineure. C'étaient les Athéniens qui avaient eu pour des frères cette sympathie honorable, indice d'un cœur plus large que les affections de cité. Les Athéniens ayant échoué et tout le littoral étant rentré sous le joug, le maître crut le moment venu d'attaquer Athènes ; on avait joué sur le théâtre un drame, *la Prise de Milet*, où l'on représentait le malheur de la principale ville grecque d'Asie, et

tout le peuple avait éclaté en sanglots. Il fallait châtier ces sanglots. C'est de ce choc de la tyrannie contre la liberté que sont nées les *guerres médiques*.

L'humanité n'a manqué ni de beaux dévouments ni de grands exemples ; mais, nulle part, il ne s'est trouvé l'ensemble d'actions héroïques qui illustra les Grecs pendant ces guerres ; c'est une période unique dans l'histoire du monde, même dans l'histoire des Grecs. Ils pourront être plus puissants, plus instruits, plus raffinés ; ils auront moins de noblesse.

Tout respire l'héroïsme : le poëte est Eschyle, la vertu civile est sœur de la vertu belliqueuse. Vouloir limiter le génie à certaines époques de l'histoire est une classification artificielle et injuste ; la Grèce des guerres médiques n'est pas toute la Grèce. Mais son plus grand souffle national est là. En lisant cette histoire, on sent entrer en soi la sérénité ; il s'en dégage la confiance dans les causes justes ; ceux qui doutaient de la puissance de l'esprit contre la matière chassent leur doute ; la gloire, si souvent un mensonge, rayonne de vérité ; la volonté apparaît dominant la force, le beau dominant le monstrueux, l'enthousiasme dominant le nombre.

Tous les quatre ans, des hérauts couronnés de fleurs traversaient la Grèce, imposant une trêve aux peuples en guerre, invitant tout le monde à laisser là ses affaires, ses travaux, ses plaisirs, pour venir en Élide prendre part aux fêtes célébrées en l'honneur de Jupiter Olympien. Les jeux duraient cinq jours, et la Grèce, d'après une loi toujours respectée, renouait alors son lien fraternel trop souvent brisé. C'était à la fois la fête de l'intelligence et la fête du corps ; les Grecs, d'un

esprit si large, honoraient la vigueur des membres et la beauté des formes qui assuraient à l'âme le libre exercice de ses facultés ; il n'est pas vrai qu'ils fussent des amateurs de lutte et de pugilat, au point de ne pas voir la différence entre l'athlète et le poëte qui se succédaient à rechercher les suffrages. Ce qui témoigne de l'harmonie de leurs facultés, c'est justement qu'ils aient pris de l'intérêt aux exploits corporels, et qu'ils aient compris les beautés d'Hérodote ou de Pindare. Ils eussent rougi de n'avoir d'autres plaisirs que les jeux du cirque, comme les peuples dégénérés de Byzance ou de Rome, mais il n'eussent pas souffert, comme les modernes, la déformation du corps. En évitant la scission entre les plaisirs du corps et ceux de l'âme, ils relevaient les premiers que l'élite de la nation ne dédaignait pas, ils conservaient aux autres l'attention de la foule, la popularité. Il n'y a pas de liberté sans ces deux choses : éducation du corps, éducation de l'âme, développement double où la force de l'un protége l'essor de l'autre.

Dès qu'on était Grec, condition indispensable, on était admis à concourir également aux jeux, sans distinction de rang ni de fortune. Seulement, après l'énumération des noms des rivaux, le héraut disait : « Quelqu'un peut-il reprocher à ces hommes d'avoir été esclaves ou d'avoir commis une action déshonorante ? »

La première condition était d'être libre et d'être honnête.

Les prix étaient des couronnes d'olivier ou de laurier, couronnes modestes auxquelles on attachait une telle valeur qu'un père mourut de joie en voyant son fils

rapporter une. Aussi partout des récompenses attendaient-elles le vainqueur d'Olympie ; celle de Sparte était la plus belle : la place d'honneur, le poste périlleux dans le combat.

En Asie, pas de jeux Olympiques, pas de couronnes d'olivier estimées plus haut que l'or, pas d'hommes libres, égaux devant la poursuite de la gloire ; des gouverneurs gorgés d'or, les satrapes, au nom devenu synonyme de lâcheté et d'énervement, ne cherchaient que le moyen de pressurer leurs malheureuses provinces.

Dans l'armée, la multitude marchait par la crainte, était indifférente, sinon sourdement hostile. Mais les troupes d'élite, supérieures, à elles seules, aux forces que leur opposa la Grèce, étaient excellentes, à ne considérer que l'esprit militaire ; les conquérants, les Mèdes et les Perses, y affluaient. A défaut du sentiment de la liberté, ils avaient la recherche des armes éclatantes, le désir d'étaler leur vigueur et d'inspirer l'effroi. Le maître de l'Asie ne manquait donc pas de bons soldats, il manquait d'hommes. La Grèce en avait.

Trop aveuglé par l'enivrement du pouvoir pour saisir cette différence et, l'eût-il saisie, pour ne pas croire une armée supérieure à une nation, Darius envoya des ambassadeurs demander par toute la Grèce la terre et l'eau ; Athènes n'hésita pas à refuser, et ce refus était d'autant plus beau, que toutes les îles, craignant les flottes ennemies, accédaient à la demande des ambassadeurs perses, qu'en Grèce même, plus d'un peuple, les Thébains entre autres, était prêt à trahir. Le grand roi, excité par Hippias, l'ancien tyran d'Athènes, qui

la couvait d'un regard oblique, envoya une première armée qui n'arriva point, puis une seconde qui débarqua dans la plaine de Marathon, en Attique. Hippias n'avait que trop bien guidé les généraux ennemis. Les Athéniens, sans cavalerie, avaient le désavantage dans cette vaste plaine où la célèbre cavalerie des Perses pouvait se déployer nombreuse. Les envahisseurs étaient cent dix mille. Les Athéniens firent demander des secours à Sparte ; mais, s'aidant eux-mêmes d'abord, ils se réunirent au nombre de dix mille auxquels se joignirent mille Platéens. Cela faisait, si on livrait bataille avant l'arrivée des renforts, un contre dix. Le général Miltiade, qui venait d'essayer en vain l'affranchissement de l'Ionie, n'en conseilla pas moins aux Athéniens d'attaquer, et les Athéniens l'écoutèrent. Ils se jetèrent à la course sur l'armée ennemie, sans s'inquiéter ni du nombre, ni des cris sauvages, ni de l'accoutrement théâtral de cette armée, et ils furent vainqueurs.

Marathon est à neuf lieues d'Athènes. Les femmes, les enfants, les vieillards attendaient dans l'angoisse le résultat de la bataille ; des hauteurs, ils interrogeaient l'horizon, où ils ignoraient si d'un moment à l'autre l'armée perse n'allait pas apparaître innombrable. Un coureur prouva que ce qui était jeu à Olympie pouvait avoir son application sublime. Pour être le premier à rassurer la ville, il partit d'un élan tel qu'en arrivant il expira, le mot de victoire sur les lèvres.

Après la lutte, les récompenses. Elles furent simples et nobles. A Miltiade, à Callimaque, leurs portraits parmi ceux des anciens héros, sur les murs du Pœcile ; aux citoyens morts pour la patrie, des colonnes avec

leurs noms sur le lieu même du combat. Il semble que le sort ait été jaloux de Miltiade. Ayant, à la tête d'une flotte athénienne, dirigé une expédition contre l'île grecque de Paros qui avait favorisé les Perses, il échoua et revint blessé. Les ingrats Athéniens le condamnèrent à une amende de cinquante talents ; pendant que le jugement se rendait sur la place publique, il gisait sur sa couche avec la gangrène dans sa blessure ; il mourut, et son fils Cimon paya les cinquante talents.

En recevant la nouvelle de la bataille de Marathon, Darius, au lieu d'y voir une leçon, s'irrita ; il ne pouvait admettre que la Grèce l'emportât sur lui. Dans tout son empire, il ordonna une immense levée de troupes ; il se croyait déjà sûr de sa vengeance quand la mort l'enleva à ses esclaves, à ses flatteurs, à ses trésors, ne laissant de lui qu'un peu de poussière et beaucoup de honte. Son fils Xerxès ne tarda pas à reprendre et à exagérer ses projets, avec l'emportement d'un insensé.

Heureusement les Grecs de Marathon n'étaient pas tous morts avec Miltiade ; parmi les dix généraux qui avaient commandé en ce jour les détachements athéniens, deux au moins, Thémistocle et Aristide, n'attendaient que Xerxès pour donner à la Grèce une gloire nouvelle. Élevés dans les mêmes écoles, Thémistocle et Aristide avaient commencé dès l'enfance, dit-on, à rivaliser et à se quereller. Plus tard, Aristide s'attacha à combattre l'influence d'une démocratie qui lui semblait trop mobile dans ses résolutions, trop prête à se laisser séduire par un orateur habile, à oublier l'équité pour une espérance de conquête ou pour une humiliation faite aux riches ; mais, dans son désir d'enlever à la foule une trop

grande part du pouvoir politique, il ne voulait à la tête de l'État que des gens éclairés, probes, préoccupés des intérêts de tous. Thémistocle, d'autre part, flatta les passions populaires, ne cachant pas que la camaraderie et l'intrigue lui semblaient de bons moyens pour arriver à un résultat utile; son ambition en eût fait un tyran à une autre époque; redressée par l'esprit public, elle le mena à l'héroïsme patriotique.

Dans le conseil qui précéda la bataille de Marathon, Aristide fut un des généraux qui adoptèrent l'idée de Miltiade; et ce fut lui qui, le premier, céda à ce chef sa part d'autorité, entraînant les autres à sacrifier une périlleuse rivalité à l'intérêt public.

Il combattit avec Thémistocle au centre de l'armée, le point le plus éprouvé par le choc des ennemis; ils furent tous deux égaux par le courage; mais c'est Aristide qu'on choisit, après la bataille, pour garder les richesses du camp ennemi. L'argent et l'or étaient semés à terre; Aristide revint pauvre.

« De toutes ses vertus, celle que le peuple ressentait le mieux, c'était sa justice, parce que l'usage de cette vertu est plus habituel et que les effets s'en répandent sur plus de monde. Il lui dut, lui homme pauvre et sorti des rangs du peuple, le plus royal, le plus divin des surnoms, celui de *Juste*, titre que pas un roi, pas un tyran n'a ambitionné. Ils ont mis leur vanité à s'entendre appeler du nom de *preneurs de villes*, de *foudres*, de *vainqueurs*, ou même d'*aigles* et d'*éperviers*, préférant, ce semble, la gloire qui s'acquiert par la force et la puissance à celle que donne la vertu [1]. »

[1] Plutarque.

Mais Thémistocle, jaloux d'Aristide, répétait sans cesse que son surnom de Juste, l'habitude qu'on avait de le prendre pour arbitre de toutes les causes, le rendait dangereux pour la liberté ; il prêtait des projets de tyrannie à sa vertu, il donnait sa loyauté pour un masque. Le peuple, dans un excès d'ombrage, jugea à propos d'exiler Aristide. Le jour du vote, un paysan qui ne savait pas écrire s'adressa, sans le connaître, à Aristide lui-même et le pria d'écrire précisément son nom. Le sage lui demanda si cet homme lui avait fait quelque mal. « Nullement, répondit il, je ne le connais pas, mais je suis las de l'entendre appeler le Juste. » Aristide écrivit le nom, sans dire un mot, et lui remit la coquille. Quand il sortit de la ville, il leva les mains au ciel et pria les dieux que jamais Athènes ne fût obligée par le malheur à se souvenir de lui.

Les dieux n'exaucèrent pas sa prière ; Xerxès, qui depuis un an déjà armait l'Asie, passa en Europe par l'Hellespont, et, à force d'entraîner tous les peuples sur son passage, il se présenta avec plus de deux millions de soldats devant le défilé des Thermopyles, gorge étroite par laquelle il faut passer pour entrer en Grèce au nord-est. 6,000 hommes d'avant-garde, venus de divers points de la Grèce, gardaient ce défilé sous le commandement du Spartiate Léonidas.

Deux jours, les efforts de l'immense armée furent impuissants, le nombre étant rendu inutile par l'étroitesse de la gorge. Mais, pendant la nuit, un traître indiqua aux Perses un sentier qui, en prenant par les hauteurs, tournait le passage ; Léonidas vit paraître derrière lui les éclaireurs ennemis, tandis que le gros de l'armée

attaquait par devant. Pour ne pas sacrifier les soldats alliés qui lui étaient confiés, il les invita à se retirer et s'apprêta à rester pour mourir; son escorte spartiate fit de même, au nombre de 300 hommes. Un oracle ayant annoncé qu'il fallait que Sparte ou qu'un de ses rois pérît, Léonidas voulait attirer sur lui la menace de l'oracle, et ses concitoyens jugeaient indigne de leur patrie d'abandonner le poste qu'ils étaient venus défendre; seuls parmi les alliés, les Thespiens voulurent partager leur sort. Les légendes abondent sur les derniers exploits de ces volontaires de la mort. Enfin la solitude et le silence se firent; des 300 Spartiates, 2 seulement restèrent vivants; l'un s'étrangla de honte et l'autre ne crut racheter la sienne qu'en mourant sur un autre champ de bataille, à Platée. Sur le tertre où tomba Léonidas, on mit en son honneur un lion sculpté. Deux lignes d'inscription rappelèrent la première lutte soutenue par les alliés :

ICI, CONTRE TROIS CENTS MYRIADES, ONT COMBATTU
QUATRE MILLE HOMMES DU PÉLOPONNÈSE

Une autre aussi simple fut consacrée aux Spartiates :

ÉTRANGER, VA DIRE A SPARTE QU'ICI
NOUS GISONS, AYANT OBÉI A SES LOIS

Xerxès avait perdu 20,000 hommes, dont deux de ses frères; mais il ne comptait pas les morts. Il fit mettre en croix le cadavre de ce Léonidas qu'il n'avait pu vaincre, et avança. Il avait accepté les chances telles que

le combat des Thermopyles les offrait ; dût-il périr cent Perses pour chaque habitant de la Grèce, il espérait encore triompher.

Le dévouement de Léonidas, qui était un exemple patriotique et non un acte de désespoir, rassura les Grecs. Xerxès, en approchant de l'Attique, n'apprit pas sans étonnement et sans colère qu'ils assistaient, dans le Péloponnèse, aux fêtes d'Olympie, comme en temps de paix. Cette célébration des jeux nationaux n'empêchait ni les anxiétés ni les préparatifs de guerre, mais l'âme dominait le péril.

Les Athéniens, dont l'invasion approchait, se hâtèrent de nommer Thémistocle général, avec un pouvoir sans contrôle ; ils décrétèrent, en même temps, le rappel de tous les bannis. Aristide était trop généreux pour ne point pardonner à la patrie en détresse ; il revint, et de toutes ses forces aida son ancien ennemi à préparer la défense.

C'était d'autant plus difficile que les habitants du Péloponnèse voulaient se retrancher derrière la barrière naturelle de l'isthme de Corinthe, laissant ainsi l'Attique livrée sans secours à des millions d'envahisseurs. Thémistocle, comprenant qu'avec cette division de forces, Athènes succomberait et, après elle, toute la Grèce, conseilla aux Athéniens d'abandonner la ville et de se concentrer à bord de leur flotte, leur force principale. Si l'on parvenait à paralyser la marine ennemie, il deviendrait plus facile de rejeter une multitude privée de point d'appui et de ravitaillement. Il fallut que la conviction de Thémistocle fût bien profonde, son éloquence bien pénétrante, pour vaincre l'opposition

du peuple, qui ne voulait pas quitter les statues, les tombeaux, les monuments d'Athènes.

Tous ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes durent passer dans le Péloponnèse, où la ville de Trézène leur donna une généreuse hospitalité ; puis on procéda à l'embarquement, de sorte qu'après le départ de la flotte, il ne resta dans Athènes que des vieillards, trop vieux pour fuir nulle part, et quelques citoyens persistant à mettre leur salut dans la citadelle.

Quand Xerxès entra, il les trouva retranchés et ne put les vaincre que par l'incendie ; ces rares habitants une fois massacrés, il écrivit en Perse, annonçant comme un triomphe sa prise de possession d'une ville abandonnée et se vantant d'avoir anéanti les Athéniens. Il allait les rencontrer à l'île de Salamine, où trois cent quatre-vingts navires représentaient la marine grecque confédérée ; c'était peu en face des douze cents vaisseaux des Perses : c'était assez.

Les prudentes mesures de Thémistocle, son habileté à se servir du vent favorable, de la forme du détroit, de la coupe des vaisseaux grecs, secondèrent si bien la bravoure de tous qu'on triompha. Xerxès, qui, sur la côte, s'était assis sur un siége d'argent, entouré de plusieurs secrétaires chargés de consigner les exploits de son armée, s'enfuit précipitamment, grotesquement. En Thessalie, il prit haleine et, combinant avec Mardonius un nouveau plan de campagne, où son désir de vengeance était allié à son désir d'éloignement personnel, il laissa ce général choisir dans l'armée les trois cent mille hommes les plus aguerris, les mieux armés, pour tenter de nouveau l'invasion de la Grèce.

Pendant son hivernage, Mardonius voulut préparer ses succès par l'intrigue ; il envoya à Athènes Alexandre, prince macédonien, avec mission de lui proposer une paix glorieuse, si elle voulait se détacher du reste des Grecs. Les Lacédémoniens, à cette nouvelle, s'alarmèrent, et des ambassadeurs vinrent de leur part rappeler aux Athéniens le parti national et leur offrir, en compensation des maux qu'ils avaient déjà soufferts, de faire nourrir leurs familles aux frais des Grecs alliés.

Les Athéniens répondirent à Alexandre par ce décret que rédigea Aristide : « Tant que le soleil ne quittera point sa route d'à-présent, nous ne traiterons pas avec Xerxès ; nous nous mettrons en campagne pour le repousser, confiants dans l'alliance des dieux et des héros, dont, sans nul respect, il a brûlé les statues et les temples. Pour toi, garde-toi bien de reparaître devant nous avec de semblables propositions, et, sous prétexte de nous rendre service, ne nous conseille plus d'actions contraires à l'équité. Car nous ne voulons pas que tu aies à souffrir des Athéniens la moindre disgrâce, toi notre hôte et notre ami. »

Aux Spartiates ils reprochèrent de les avoir crus capables d'une trahison. Quant à l'offre au sujet de leurs familles, ils les en remercièrent et la déclinèrent, ne voulant pas leur être à charge. Après des vicissitudes nouvelles, où les Athéniens eurent encore la plus grande part de souffrances, les victoires de Platée et de Mycale furent, par une glorieuse coïncidence, gagnées le même jour, l'une en Europe contre l'armée de terre, l'autre en Asie contre la flotte ; elles assurèrent

la liberté de la Grèce et préparèrent celle de l'Ionie.

Telles sont, à défaut des innombrables beautés de détail, les grandes lignes de cette lutte si dramatique, si pleine de variété et de contrastes, que l'histoire y dépasse le roman. Les Grecs n'ignorèrent pas la grandeur de cette époque ; elle resta toujours pour eux le type de la gloire, le modèle à suivre. Mais, de tous les poëtes qui l'ont chantée, le plus grand fut Eschyle, qui en fut aussi l'un des guerriers. Il appartenait à une héroïque famille ; son frère Cynégire, à Salamine, saisit la poupe d'un navire perse qui prenait le large, rempli de fuyards ; il eut le bras droit coupé ; il y mit la main gauche qui fut coupée également ; il la saisit alors avec les dents pour ne lâcher prise que lorsque sa tête tomba. Son autre frère Amyntas obtint à Salamine le prix de la valeur. Lui-même combattit à Marathon, à Salamine et à Platée. Après avoir célébré, dans *Prométhée*, le progrès luttant contre la nuit, il a acclamé, dans la tragédie des *Perses*, le triomphe de la liberté sur le despotisme.

Le poëte n'insulte pas l'ennemi vaincu ; il le montre aveuglé par les flatteurs, insensé, mais non lâche ; il vante la bravoure malheureuse des Perses. C'est surtout aux influences célestes, à la volonté de l'Olympe, qu'il attribue le triomphe de la Grèce. Selon lui, cette patrie, avec ses temples augustes, ses tombeaux héroïques, ses flots, ses vallons, ses collines peuplées de dieux, a quelque chose de sacré, d'inviolable. C'était, en effet, la croyance des Grecs. A Salamine, n'avaient-ils pas vu les fantômes armés des anciens héros tendre, de l'île d'Égine, les mains vers leurs galères ?

La Grèce depuis Eschyle a produit des poëtes, grands tour à tour par la passion, l'ironie, l'analyse du cœur, l'amour du beau et de la nature. Mais Eschyle a cela pour lui d'offrir une relation entre ses blessures à Marathon et la fierté de ses drames, entre sa conscience d'homme libre et la hauteur d'âme de ses personnages. Telle était alors l'exaltation de liberté et de courage chez les Grecs que, dans son épitaphe faite par lui-même, il oublia le poëte pour ne penser qu'au patriote :

« Ce monument couvre Eschyle, fils d'Euphorion. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave. Ils l'ont bien vu ! »

Parmi les hommes politiques qui alors dirigèrent la Grèce, si l'on cherche un nom qui, mieux qu'un autre, résume les beaux côtés du caractère national, explique et justifie son triomphe, on regrette de sacrifier Miltiade, Léonidas, Thémistocle, mais c'est Aristide qui semble mériter ce choix ; pour la patrie Miltiade avait su vaincre et Léonidas mourir; mais Aristide la servit, à chaque instant de son existence, par ses exemples d'abnégation et de civisme ; les belles qualités de Thémistocle pouvaient être paralysées par un habile adversaire; le sentiment de justice, le désintéressement d'Aristide ne pouvaient être dominés par rien. De la Grèce Thémistocle était l'esprit, Aristide la conscience; c'étaient des hommes comme le premier qui lui facilitaient la victoire, c'étaient des hommes comme le second qui la rendaient invincible.

Après avoir tenu dans ses mains les finances publi-

ques, après avoir disposé non-seulement de la fortune d'Athènes, mais de la Grèce entière qui le choisit librement pour administrer le budget commun de la guerre, il mourut honoré, mais pauvre à tel point qu'Athènes dut se charger de payer ses funérailles et de doter ses filles.

Quant à Thémistocle, après avoir fait, selon sa coutume, du bien et du mal, il fut justement banni d'Athènes, injustement accusé, dans son exil à Argos, par des ennemis acharnés, et contraint de s'enfuir hors de la Grèce. Il obtint des Perses qu'il avait vaincus une hospitalité généreuse, jusqu'au jour où, la guerre ayant éclaté de nouveau avec la Grèce, il fut appelé par le grand roi à commander ses troupes. Thémistocle avait assez de grandeur d'âme pour comprendre qu'il ne pouvait ni se soustraire à l'ordre de son hôte sans ingratitude, ni combattre sa patrie, même injuste, sans renier sa propre gloire : il se tua. Athènes s'était montrée, en dernier lieu, cruellement légère envers lui ; sa mort même prouvait son innocence, puisque c'était de vouloir livrer la Grèce au grand roi qu'on l'avait accusé. Mais, lorsqu'un homme s'est plu toute la vie dans les intrigues, doit-on s'étonner de voir une intrigue le frapper ?

Des hautes moralités que contient la vie d'Aristide il en est une particulièrement précieuse, parce qu'elle combat les théories despotiques. On a prétendu que l'influence des grands hommes et la liberté se contredisaient; nul plus qu'Aristide ne respecta les lois de son pays, l'opinion de tous les citoyens ; il se soumit, sans murmurer, à l'ostracisme, le jour où son influence

fit ombrage. Ce que devint Athènes, après sa mort, prouve de quel poids néanmoins pesait sa vertu sur la politique de la cité. Après lui, plus d'équitable répartition d'impôt, et les alliés pressurés se révolteront; plus de sage résistance aux brigues des ambitieux, et l'arbitraire va régner avec Périclès, l'homme qui développera l'orgueil du peuple, qui l'habituera à la spoliation des autres, qui lui distribuera gratuitement du blé, pour vaincre la vertu par l'intérêt et ne pas avoir à rendre compte de ses actes.

Périclès lui-même dut se faire illusion sur son œuvre. Sa domination, s'appuyant sur l'entraînement populaire, avait la couleur démocratique; idolâtre de gloire et faisant partager sa passion à toute la ville d'Athènes, il appliquait son pouvoir, non à étouffer, mais à développer l'enthousiasme. Par lui, Athènes était plus puissante, plus riche, plus belle; il donnait à Phidias le Parthénon à sculpter; il envoyait les armées à la victoire et, quand elles rentraient, il prononçait dans un langage magnifique l'éloge des guerriers morts pour la patrie. De plus, il mourut sans avoir jamais fait porter le deuil, pour raison politique, à aucun citoyen.

Le sentiment de dignité, de noblesse, si profondément empreint dans l'âme grecque, au temps des guerres médiques, n'avait donc pas disparu dans la décadence de la liberté. Quand vint la peste qui affligea l'ancien monde, le grand roi offrit des tonnes d'or au plus illustre médecin de l'époque, le Grec Hippocrate. Hippocrate refusa pour aller soigner les pestiférés d'Athènes; c'était encore l'instinct généreux, national, l'héroïsme du sa-

vant complétant l'héroïsme des hommes d'Eschyle et des dieux de Phidias. De même que les dépouilles de Marathon avaient fourni au sculpteur un bloc de marbre pour y tailler sa Némésis, le souvenir des patriotes victorieux inspira au médecin un dévouement immortel. Mais les conséquences fatales de l'immolation des libertés publiques apparurent presque aussitôt.

VI

DE THRASYBULE A PHILOPŒMEN

Maintenant Périclès est descendu dans la tombe ; il a légué son exemple aux ambitieux, sans leur léguer son génie magnanime. Ce qu'il a fait est généralement bon ; mais, comme c'est l'habileté et non la justice qui lui a servi de base, toutes les pentes sur lesquelles il a mis le peuple deviennent funestes. Le poids de la suprématie athénienne, si allégé par Aristide, a été alourdi par les impôts qu'ont rendus nécessaires les embellissements d'Athènes. La guerre commencée par lui contre les Grecs rebelles a continué pendant vingt-sept ans, et Athènes, après des alternatives de victoires et de défaites, est tombée si bas qu'elle semble un nom rayé de l'histoire. A la fausse démocratie inaugurée par Périclès, livrant l'État sans contre-poids aux favoris des multitudes, mais au moins pure de honte dans ses erreurs, vient de succéder, par réaction, une aristocratie qui, pour opprimer la patrie, s'appuie sur l'étranger.

Trente tyrans se sont constitués maîtres absolus d'Athènes, s'engageant à la tenir, pieds et poings liés, dans la dépendance de Sparte ; pas de massacre devant lequel ils reculent ; ils ont prévenu un soulèvement possible, en installant des troupes spartiates dans la citadelle ; tout patriote qui ne veût pas mourir doit fuir. Ils ne s'épargnent pas eux-mêmes ; un d'entre eux, Théramène, conseillant la modération, voulant bien donner, mais non égorger la patrie, est condamné par ses collègues à boire la ciguë.

Alors paraît Thrasybule. A sa gloire éternelle, il ne désespéra pas ; il crut que, quatre-vingts ans après Salamine, quelles que fussent les calamités pesant sur elle, Athènes ne pouvait mourir ; dans sa ruine, il l'affirma vivante ; ses ennemis tenaient l'épée sur la gorge de la cité, il n'y vit pour elle qu'une occasion d'étonner le monde encore une fois et de tirer plus de gloire de plus d'infortune.

Il s'était réfugié à Thèbes qui, par une honorable résistance à Sparte, avait refusé de fermer ses portes aux proscrits athéniens. Avec soixante-dix bannis comme lui, il entra audacieusement dans l'Attique et s'empara d'une forteresse à quelques-lieues d'Athènes. Bien qu'il n'eût pas organisé de conspiration, il vit quelques Athéniens de l'intérieur se joindre à lui. La foi qu'avait en elle-même cette petite troupe lui fit tenir en échec les Trente avec leurs gardes et la garnison spartiate. Les Trente, pour se venger, recommencèrent à massacrer dans Athènes. La troupe de Thrasybule s'accrut des fugitifs ; quand elle fut d'un millier d'hommes, il la mena prendre position dans le Pirée. Le combat fut

rude, mais le tyran Critias ayant été tué dans le combat, la masse de l'armée, qui combattait sans enthousiasme pour des maîtres détestés, battit en retraite.

Dès lors, pour la tyrannie frappée au cœur, la mort ne tarda pas à venir. La victoire assurée, Thrasybule proposa au peuple d'oublier les motifs de juste vengeance que pouvait avoir chacun en particulier, pour ne songer qu'à l'intérêt public, et il obtint un vote d'amnistie sans restriction d'après lequel le passé devait être rayé de toutes les mémoires. Cette humaine et sage mesure, dont l'adoption prouva la noblesse survivante de l'âme athénienne, au milieu des revers et des troubles, fut le salut de la patrie. A l'honneur de tous, on prêta sans arrière-pensée ce serment d'oubli et de pardon, et on le tint scrupuleusement.

Thrasybule consacra le reste de sa vie à rétablir la grandeur d'Athènes. Il eut encore, huit ans plus tard, l'occasion d'affirmer cette noblesse de conduite qui, en dépit du triomphe passager de l'habileté, est la suprême sagesse. Thèbes avait recueilli, pendant la tyrannie des Trente, un grand nombre de réfugiés athéniens ; elle leur avait prêté deux cents talents pour commencer la guerre.

Maintenant Thèbes était menacée à son tour par les Spartiates. Elle demanda du secours. Athènes n'avait pas encore relevé ses murailles, reconstitué sa marine. Thrasybule, qui avait donné des preuves non douteuses de son patriotisme et ne se dissimulait pas les dangers de la guerre, n'en regarda pas moins la dette de reconnaissance comme sacrée ; il

lut au peuple le traité d'alliance avec Thèbes, et une armée fut envoyée. La lutte eut des phases diverses, mais Athènes fut loin de perdre à cet accomplissement d'un devoir ; les Grecs, irrités par la brutalité militaire des Spartiates, se rallièrent à elle en grand nombre, et elle se sentit bientôt assez forte pour envoyer Thrasybule rétablir son ancienne influence sur les côtes du Pont-Euxin et de la mer Égée. Par malheur, après de rapides succès, il fut tué à Aspende dans une querelle entre les habitants et ses soldats. C'était finir tristement. Un si grand cœur méritait mieux; mais le vainqueur des Trente avait acquis assez de gloire, et, si sa mort manquait d'éclat, c'était du moins au service de son pays qu'il mourait.

Un drame semblable à celui d'Athènes apparaît, bientôt après, sur une autre scène ; une servitude est encore l'occasion d'un généreux affranchissement ; cette fois, c'est Thèbes qui fournit les héros. Sa citadelle, en pleine paix, a été perfidement occupée par un général lacédémonien reçu comme allié, et Sparte, en condamnant le général pour son manque de bonne foi, a maintenu les troupes dans la citadelle. A l'aide de cette garnison favorable aux abus, comme toute force armée qui n'est pas la nation même, une oligarchie a fait peser la tyrannie sur la cité. Le sang a coulé largement. Réfugiés à Athènes qui refuse leur expulsion en souvenir de l'aide fournie à Thrasybule, quatre cents citoyens n'attendent que l'impulsion d'un chef pour commencer la lutte.

Ce chef fut Pélopidas, d'autant plus digne d'être honoré pour son amour de la liberté, que ses richesses

en auraient fait un des premiers parmi les tyrans. Comme Thrasybule partit de Thèbes pour délivrer Athènes, il partit d'Athènes pour délivrer Thèbes. Il le fit avec la même audace, la même imprudence courageuse ; il n'est inférieur à Thrasybule qu'en un point, c'est qu'il vint le second, qu'il eut devant lui un exemple.

Parmi les citoyens restés à Thèbes qui aidèrent le libérateur dès qu'il eut pénétré dans la ville, il en est un, Épaminondas, qui, associé à lui par les liens les plus intimes du cœur, l'égala comme grandeur d'âme et l'éclipsa comme gloire. L'amitié d'Épaminondas et de Pélopidas est une de ces affections illustrant qui l'éprouve et consolant qui la contemple.

Mêlés tous deux aux affaires de l'État, jamais il n'y eut entre eux une ombre de jalousie. Leur but commun fut le bien de la patrie, et, par des œuvres diverses, ils ne firent que se compléter; Pélopidas riche, employant sa richesse à de sages libéralités ; Épaminondas pauvre, donnant l'exemple du désintéressement et du mépris des voluptés ; Pélopidas affectionnant avant tout les exercices du corps, ayant l'impétuosité, l'élan irrésistible ; Épaminondas cherchant plutôt son empire dans les choses de la pensée.

L'amitié des deux héros datait d'une bataille où, Pélopidas étant tombé frappé de sept blessures, Épaminondas s'était élancé pour protéger son corps contre une foule d'ennemis et avait réussi à le sauver, après avoir reçu lui-même un coup de lance dans la poitrine et un coup d'épée dans le bras. Ainsi scellée par le sang, leur amitié resta inaltérable jusqu'à la mort.

Épaminondas, pour Cicéron, était le type supérieur, l'idéal de l'humanité. Les portraits qu'ont laissés de lui les historiens en font en effet l'homme antique dans son complet développement. Il évita la spécialité, dont l'abus, en augmentant notre puissance sur un point, l'affaiblit sur tous les autres et donne à notre nature une difformité utile parfois, mais une difformité.

Il ne visa à être ni soldat, ni athlète, ni orateur; il visa à être un homme prêt, selon les circonstances, à montrer telle ou telle face de son génie; il faut ajouter que sa nature excluait le travail abstrait de l'art en dehors des préoccupations sociales, mais le poussait à s'employer d'une façon directe au bonheur, à l'amélioration de ses concitoyens. Il ne négligea pourtant pas les arts, selon cette sagesse hellénique qui jugeait l'harmonie et la grâce favorables aux plus sérieuses actions de la vie. « Du célèbre musicien Denys, il apprit, dit Cornelius Nepos, à jouer de la cithare et à chanter au son des cordes. Olympiodore lui enseigna la flûte, et Calliphron la danse. Il étudia la philosophie sous Lysis, de Tarente, pythagoricien, et s'attacha tellement à ce maître que, tout jeune encore, il préférait le commerce de ce vieillard triste et sévère à la société de ceux de son âge. » Le biographe romain croit devoir justifier aux yeux de ses lecteurs ce système d'éducation d'un héros. Il fait observer que ces talents, regardés à Rome comme des futilités dignes de mépris, étaient en Grèce des titres de gloire, observation toute à l'honneur du pays qui sut ne rien mépriser.

« Quant Épaminondas eut atteint l'âge de la puberté, il se livra aux exercices de la gymnastique, moins

pour augmenter la force du corps que pour acquérir l'agilité. L'une lui semblait la qualité d'un athlète, l'autre celle du guerrier. Il s'exerçait à la course, à la lutte, afin de s'habituer à saisir son adversaire et à le combattre sans se laisser renverser; il s'appliquait aussi beaucoup au maniement des armes.

« A cette vigueur du corps se joignaient les plus belles qualités de l'âme; il était modeste, prudent, grave, habile à profiter des circonstances, expérimenté dans la guerre, courageux, magnanime, si grand ami de la vérité qu'il ne mentait pas même en riant; tempérant, doux, admirablement patient. Il supportait non-seulement les injustices du peuple, mais celles de ses amis. Il était surtout d'une discrétion à toute épreuve, qualité aussi utile que le talent de la parole... Il supportait si aisément la pauvreté, qu'il ne recueillait d'autre prix de ses services que l'honneur de les avoir rendus à sa patrie. Il ne recourut jamais à ses amis pour ses besoins personnels, mais il s'en servit si souvent pour soulager les malheurs des autres qu'on aurait pu croire que leur fortune était la sienne. »

Épaminondas ne partageait pas les idées de ceux qui veulent la paix à tout prix. Orateur plein d'élégance et de concision, il préluda à ses victoires sur le champ de bataille en réfutant sur la place publique Ménéclide qui détournait les Thébains des exercices guerriers, comme contraires à la richesse et au bonheur. « Sous le nom de repos, vous n'auriez ainsi que la servitude, s'écria-t-il. La paix naît de la guerre; qui veut jouir longtemps de l'une doit être exercé à l'autre. » Ce grand homme avait raison. Si l'on a tiré d'un principe

juste des conséquences fausses, en créant des castes improductives qui ruinent et oppriment un pays, cela ne prouve rien contre le principe.

Il voulut aussi que la Béotie fût forte et unie pour être libre ; les Lacédémoniens cherchaient au contraire à enlever à Thèbes la direction des autres villes béotiennes. Épaminondas, connaissant la loyauté problématique de Sparte et prévoyant que, si on la laissait faire, elle tenterait, au premier jour, de ressaisir la proie qu'elle avait perdue, refusa d'accéder à de telles exigences. « Que les villes de la Laconie soient séparées de Sparte, et nous nous séparerons du reste des Béotiens. »

Sparte aussitôt dévoila ses intentions hostiles et envoya en Béotie un corps de onze mille hommes. Combattre pour combattre, mieux valait pour les Thébains le faire dans un moment où le patriotisme était exalté, où le succès donnait la confiance, où il n'y avait point, entre les citoyens, de dissensions, de lassitudes favorisant l'ennemi. En effet, Épaminondas ne craignit pas, avec une armée inférieure en nombre, d'attaquer, dans la plaine de Leuctres, ces Spartiates dont naguère un détachement terrifiait une ville. Son génie compléta son audace, en lui faisant inventer un nouvel ordre de bataille, une sorte de ligne oblique, s'enfonçant comme un coin dans les rangs ennemis. En vain les Spartiates désorganisés essayèrent de tourner cet angle terrible ; Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, les chargea et compléta la déroute. Ce bataillon de 300 hommes, composé de jeunes gens choisis de façon à ce qu'ils fussent liés entre eux par une communauté d'affection, fut invincible tant qu'il dura. Car, trente ans plus tard, le jour où, dans

une bataille décisive, l'armée thébaine fut vaincue, il mourut tout entier ; les trois cents tombèrent en un seul monceau, la poitrine traversée de coups de pique, et le vainqueur, Philippe de Macédoine, laissa élever, à l'endroit où ils furent enterrés, un lion, symbole de leur courage.

Épaminondas, dans la joie de son triomphe, montra sa simplicité habituelle : « Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père est vivant et jouira de cette gloire. »

Sparte affecta un calme théâtral. La nouvelle arriva au milieu d'une fête; on n'interrompit pas les réjouissances. Les parents de ceux qui étaient morts mirent des ornements; les parents des fuyards seuls se vêtirent de deuil. Malheureusement cette grandeur cachait des plaies. Sparte s'était fait haïr, non-seulement dans le Péloponnèse, mais sur son propre territoire; ses esclaves et ses paysans étaient autant d'ennemis. Épaminondas donna un point d'appui à toutes ces haines, en fondant la ville de Mégalopolis dans l'Arcadie délivrée, et en rétablissant la vieille nationalité messénienne, toujours vivace en dépit des luttes acharnées et de l'oppression sans relâche. Pélopidas, de son côté, était trop généreux pour pouvoir rester sourd à l'appel d'aucun opprimé ; il alla faire la guerre en Thessalie pour soutenir les droits des habitants contre la tyrannie féroce d'Alexandre de Phères. Il vainquit à Cynocéphales et mourut dans sa victoire, emporté par trop d'impétuosité à la poursuite d'Alexandre. A cette nouvelle, dans toute la Thessalie, les sanglots éclatèrent. On oublie trop souvent, dans le succès, le sang qu'il coûte ; cette

fois on eût dit que la victoire n'était rien, qu'on ne songeait qu'à la mort de Pélopidas. Son œuvre d'ailleurs ne souffrit pas de sa mort, la Thessalie fut délivrée.

Épaminondas survécut une année seulement à son ami, perdu comme lui par trop de fougue. Du champ de bataille de Mantinée, on dut le ramener au camp, vivant encore, mais blessé à mort. Il attendit anxieusement l'issue de la bataille. Dès qu'il apprit la victoire des Thébains sur les Spartiates, il arracha le fer de sa blessure, et il expira.

Pas une action, dans la vie d'Épaminondas, ne fut pénible à son cœur. Il n'eut à faire qu'un sacrifice facile à un homme vertueux, le sacrifice de soi-même. Pour Timoléon, à Corinthe, le devoir eut des exigences plus farouches ; habile général, dévoué à sa patrie, il avait un frère brillant, brave, mais moins désintéressé. Timoléon le regardait avec tristesse marcher vers la tyrannie ; il vint le supplier de renoncer à ses projets, lui remontra éloquemment quelle honte était la servitude pour le maître et les esclaves. quel crime c'était pour un citoyen libre d'attenter à la liberté. Son frère refusa de l'entendre. Timoléon démasqua ses projets, le vainquit et le fit mettre à mort comme rebelle aux lois, comme source de dangers et de discordes pour la patrie tant qu'il vivrait ; puis, repoussant les honneurs, en proie à l'affliction qu'il s'était imposée par vertu, courbant le front sous la malédiction d'une mère dont il avait déchiré le cœur, il s'exila pendant vingt ans. Plus tard les Corinthiens ne crurent pouvoir mieux l'honorer qu'en lui confiant la mission de délivrer Sy-

racuse tyrannisée par Denys le jeune et envahie par les Carthaginois. Timoléon réussit contre le maître qui occupait la forteresse et contre l'ennemi qui occupait le port. Tant qu'il vécut, Syracuse lui dut de vivre libre; même quand il fut devenu aveugle, le peuple l'envoyait prendre en char pour qu'il donnât, sur la place publique, un avis toujours respecté. Dès le lendemain de sa mort, après avoir pompeusement célébré ses funérailles, Syracuse retomba aux mains des ambitieux.

Avec Épaminondas et Timoléon, les héros disparaissent. La Grèce a encore bien des grands hommes à produire; ils n'ont plus cet ensemble de vertus et d'énergie qui fait les héros. Il est pourtant deux noms qu'on ne peut passer sous silence, malgré leurs taches : Démosthène et Phocion. Démosthène fut le plus grand orateur athénien, il vit la Grèce menacée par la Macédoine, sa puissante voisine, et consacra sa vie à tâcher de ramener la concorde entre les Grecs, de rassembler leurs forces éparses contre l'ennemi commun; il échoua. Après une vie passée dans les orages de la place publique, il fut contraint de s'empoisonner, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis. Mais cet orateur qui trouva de si sublimes paroles pour faire aimer la liberté, pour célébrer les guerriers morts en défendant la patrie, ne sut pas confirmer son éloquence enflammée par sa bravoure personnelle. Les *Perses* d'Eschyle puisent une beauté nouvelle dans la part que le poëte avait prise aux victoires des Grecs. Les paroles ardentes, les prévisions profondes, la ferveur patriotique de Démosthène sont gâtées par sa fuite, le jour où il se trouva sur un champ de bataille.

Phocion joua le rôle contraire ; il désespéra de sa patrie, la paralysa par sa résistance à tout projet de guerre avec la Macédoine, par son opinion que l'accord de la Grèce était impossible, que tout essai de lutte devait aboutir à une défaite. Peut-être avait-il raison; mais il semble qu'un descendant des hommes de Marathon devait jusqu'au bout pousser son pays dans la voie de la liberté, braver au moins le courant, au lieu de s'y abandonner. Ce n'était pas chez lui pusillanimité, mais système. Brave et habile général, il rendait de grands services, dans l'action, à cette patrie qu'il décourageait par ses théories moroses ; enfin, le caprice d'un tyran étranger l'ayant condamné au supplice, il illustra par une belle mort une vie pendant laquelle, en l'atteignant rarement, il ne chercha jamais que le bien.

Les luttes auxquelles Phocion et Démosthène se trouvèrent mêlés, doivent amener sur toutes les lèvres un nom, un nom cité comme illustre entre tous, un de ceux auxquels on pense tout d'abord en cherchant la liste des héros de l'humanité, de ceux qui, rare privilége, sont restés populaires, aimés par la légende.

Le fils de Philippe de Macédoine, Alexandre, conquérant de l'Asie, apparaît encore aujourd'hui acclamé, glorieux, avec une couronne d'or sur le front et l'univers à ses pieds. L'histoire s'incline devant lui, l'isole des grands hommes qui l'ont précédé, de ceux qui l'ont suivi, et le fait surgir comme un phare destiné à briller au milieu des siècles.

Mais il n'y a pas de prescription pour la justice de la postérité; les idées marchent ; le prestige des conquérants diminue. Une heure viendra où de ces colosses

il ne restera que des oripeaux en guenille. Actuellement ne pas compter Alexandre au nombre des héros est encore une audace ; c'est surtout un devoir. Devant le droit nouveau, devant le progrès résultant des souffrances et des efforts de l'humanité, les gloires oppressives sont un mensonge. C'est par la force de la tradition qu'elles survivent à toutes les vieilles idées qui leur avaient donné un corps. Elles restent par un effet d'illusion ; elles n'ont plus la logique pour elles. Mais, comme, longtemps encore, ces grands arbres morts pourraient obstruer la voie de l'avenir, arrêter à leurs pieds les timides par la crainte, les enthousiastes par l'éblouissement, on ne saurait trop, chacun selon ses forces, se hâter d'y porter la hache.

Qu'a fait Alexandre de réellement bien? Il a saccagé Thèbes, Tyr, Persépolis ; il a rendu irrévocable la servitude de la Grèce et abattu l'empire des Perses. Après avoir soumis des pays sans nombre, il est mort, laissant la Grèce et l'Orient en proie à une anarchie d'un genre ignoble. On a prétendu qu'il n'avait pu achever son œuvre ; on a attribué les conséquences désastreuses de ses guerres à sa fin prématurée. Eût-il vécu longtemps, qu'eût-il fait de plus ? Organisé une savante administration de provinces, ouvert des débouchés au commerce, construit des routes, fondé des villes, mais sans un principe moral au-dessus du bien matériel. Il eût toujours laissé, pour bouleverser le monde, dès le lendemain, une foule de généraux formés par lui, c'est-à-dire dressés à ne connaître d'autres lois que l'ambition et la force.

Il répandit en Orient l'influence grecque. N'y avait-

elle pas déjà pénétré d'une façon moins théâtrale et plus sûre, par la philosophie et les arts? D'ailleurs n'emprunta-t-il point à l'Orient plus de mal qu'il ne lui donna de bien? Il lui prit ce faste, ces orgies, ces adorations serviles qui devaient séduire un chef absolu. Il mêla les deux civilisations et, comme il avait supprimé l'élément vivifiant, la liberté, elles ne firent qu'échange de corruption.

Ce n'est pas qu'Alexandre n'ait eu de la grandeur d'âme. Beau comme l'Apollon de la statuaire, il avait ce mélange de qualités et de vices qui excite le plus l'engouement de la foule et surtout des soldats ; il allait de la violence à la générosité, du massacre au culte pieux d'un chef d'œuvre artistique. Dans ses orgies, il récitait les vers d'Homère, et, dans ses destructions, il épargnait la couronne d'un chef indien qui, vaincu, lui avait demandé fièrement à être traité en roi. Une légende orientale rapporte que, dans une contrée ténébreuse, coule une source d'immortalité, mais qu'Alexandre, ayant voulu avec son armée atteindre jusqu'à cette source, s'égara dans l'ombre. La légende orientale dit vrai : Alexandre aima la gloire; il ne sut pas se dégager de la nuit.

Plus qu'en lui, si l'on se tient en dehors de la différence énorme des influences exercées, il y eut un héros dans le philosophe qu'il tua sans le vaincre, à en croire le récit de Quinte Curce. Callisthène, neveu du grand Aristote, était regardé dans l'armée d'Alexandre comme « le protecteur de la liberté publique. » Ceux qui avaient à souffrir des caprices du maître s'abritaient derrière sa parole hardie et juste. Quand Alexandre

voulut se faire rendre les honneurs divins, Callisthène en détourna les Macédoniens, leur représentant qu'on pouvait laisser des barbares continuer leurs coutumes viles, mais que des Grecs n'avaient pas à fléchir le front devant un autre Grec; qu'ils devaient sacrifier à leur général leur vie et non leur honneur. Alexandre l'accusa de complicité dans une conspiration et le fit traîner quelque temps à la suite de l'armée, dans une cage de fer, puis il ordonna sa mort. Quelques hommes vertueux gémirent sur cette immolation du faible par le fort, de la raison par l'orgueil; la plupart des soldats applaudirent au châtiment de celui qui n'admettait pas l'absorption de la terre et du ciel dans leur chef.

Après Alexandre, la Grèce n'a plus de génies originaux; par ses écoles, le savoir acquis se perpétue et se propage; l'élégance de ses villes, la douceur de ses mœurs et de son langage charment le monde; la beauté ardente et fière est partie. C'est à peine si quelques hommes luttent contre cette décadence, essayent de rendre à la Grèce son énergie. Malgré l'inutilité de leurs efforts, ils ont bien mérité de l'histoire, ceux qui, n'étant plus secondés, comme les grands hommes des belles époques, par la noblesse, la vertu de tout un peuple, eurent, dans un désert d'égoïsme et de mollesse, le courage de lutter quand même. Ombres mélancoliques errant dans des ruines, ils furent grands par le cœur et ne laissèrent pas d'œuvre grande.

Ainsi Agis et Cléomène poursuivirent à Sparte la chimère de rendre à un pays corrompu les lois farouchement vertueuses de Lycurgue; ainsi Aratus et Philopœmen, mieux inspirés, sinon plus heureux, cher-

chèrent à organiser en Achaïe, et de là dans le reste de la Grèce, une force unitaire, capable de résistance aux attaques imminentes de l'étranger.

Agis fut massacré par ses compatriotes. La veuve d'Agis, forcée d'épouser Cléomène, fit passer, par ses épanchements enthousiastes, l'âme de l'ancien époux dans le nouveau, et le gagna à la même cause périlleuse ; même insuccès ; Cléomène exilé finit par se tuer à Alexandrie, un jour où il essayait en vain de réveiller la grande ville endormie dans la servitude. Aratus, comme Pélopidas et Thrasybule, délivra sa ville natale, puis ayant organisé la ligue achéenne, mourut d'une mort étrange qu'on attribua au poison.

Philopœmen, après avoir repris l'œuvre d'Aratus et lutté victorieusement toute sa vie en grand capitaine, périt également de mort violente, au moment où on devait le moins s'y attendre.

On dirait un jeu, une intention de la destinée. Ayant négligé de prendre un nombre suffisant de cavaliers pour attaquer un petit tyran messénien, il fut fait prisonnier et condamné à boire la ciguë.

« Le tyran, craignant tout délai qui ne pouvait qu'être salutaire à Philopœmen, voulait prévenir les mesures que prendraient les Achéens. Quand la nuit fut venue et que la multitude des Messéniens se fut retirée, il fit entrer dans la prison un officier public chargé de porter du poison à Philopœmen, avec ordre de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût achevé de le boire.

« Philopœmen était couché dans son manteau, non pas endormi, mais en proie à la douleur et à la tristesse. En voyant une lumière et debout, près de lui, l'homme qui



Philopœmen blessé.

tenait la coupe de poison, il se releva avec peine, à cause de sa faiblesse, et il se mit sur son séant. Il prit la coupe, et il demanda à l'exécuteur s'il savait quelque chose des cavaliers et particulièrement de Lycortas. L'homme lui répondit qu'ils avaient échappé pour la plupart. Alors Philopœmen fit un signe de tête et regardant cet homme avec douceur : « A la bonne heure ! dit-il ; « du moins nous n'avons pas été malheureux en tout. » Et sans ajouter un mot, sans faire entendre un souffle, il vida la coupe et se recoucha. »

La vengeance des Achéens fut terrible, mais inutile ; quand le sort d'une nation tient à un homme, on peut dire que cette nation est perdue. Philopœmen fut supplicié à soixante-dix ans ; eût-il péri à quatre-vingts, l'Achaïe n'en fût pas moins, après lui, rentrée dans le néant. Il ne se le dissimulait pas. Un jour qu'un orateur voulait appeler les Romains : « Malheureux ! s'écria-t-il, es-tu si pressé de voir le dernier jour de la Grèce ? »

C'était le mot d'un grand politique, mais d'un patriote désespéré. Il résume la grandeur et la mélancolie de toute une existence.

Après Philopœmen, Rome, la grande puissance nouvelle, ne joua pas longtemps avec la Grèce sans lui donner le coup de grâce. Les Achéens, formés par lui, furent les derniers à la défendre, la couvrirent d'une dernière gloire. Postés à Leucopétra, près de l'isthme de Corinthe, ils refusèrent toute négociation avec le consul romain et se firent tuer, en face de leurs femmes et de leurs enfants qui les regardaient des hauteurs. On a blâmé ce courage comme une folie. Il

est quelquefois beau, même sans espoir, de ne savoir pas se résigner.

Depuis longtemps, les colonies grecques d'Italie et de Sicile s'étaient perdues dans la grande absorption romaine ; mais la plus puissante, Syracuse, avait eu, avant de mourir, sa lueur avec Archimède. Attaquée par un consul illustre, elle fut défendue par ce savant, comme elle n'eût pu l'être par aucun général. Appliquant son génie mathématique aux fortifications et aux machines, enlevant aux assiégeants leurs navires avec des crocs de fer qu'il faisait sortir des murailles comme des mains gigantesques, incendiant leur flotte, en pleine mer, avec des miroirs ardents, Archimède ne put être vaincu. « Qu'on me donne un point d'appui, disait-il dans sa foi en lui-même, et je soulèverai le monde. » Mais la garnison se laissa surprendre. Il rêvait à la solution de quelque problème nouveau quand les soldats romains pénétrèrent dans la ville ; la méditation où il était plongé l'empêcha d'entendre le centurion qui lui ordonnait de le suivre devant le général, si bien que le Romain s'irritant lui trancha la tête avec son épée. Il dut ainsi à sa pensée de ne pas voir la ruine de sa patrie, après avoir tant combattu pour elle.

VII

UNE ÉCOLE PHILOSOPHIQUE

Dix ans après Salamine, naquit à Athènes un homme qui vit se dérouler devant lui toutes les péripéties de la guerre du Péloponnèse, fut épargné par la peste, la guerre, les tyrans, et mourut, au lendemain du sublime coup de main de Thrasybule, condamné à mort par les juges d'un peuple libre.

Cet homme fut un sage par sa vie, et un héros par sa mort. Et si, en suivant d'âge en âge les beaux caractères qui surgissaient dans les annales du peuple grec, on ne l'a pas nommé avec ceux de son époque, c'est qu'il a droit à une place à part ; c'est que, par son génie, il n'appartient pas à la Grèce, mais à l'humanité. Aristide, en faisant de la justice la première loi de l'État, Léonidas ou Philopœmen, en illustrant le dévouement patriotique, eurent une influence décisive sur les événements politiques de leur temps. Pour cet homme, rien de semblable. Quelques disciples enthousiasmés par ses enseignements marquent seuls sa trace dans Athènes,

pendant sa vie. Il ne changea rien dans les limites du territoire, dans la forme du gouvernement, dans le nombre des soldats et des colonies; son œuvre fut toute d'avenir, toute en dehors des choses du jour ; il prépara la morale future du monde. Aussi, tout en laissant sa gloire à la Grèce qui l'a produit, il est juste de l'isoler, de faire planer son nom dans une sphère plus haute que celle où se suivent les événements.

Jusqu'à présent, en Grèce, l'histoire n'a présenté que des héros recherchant, comme guerriers ou hommes d'État, des triomphes de l'ordre matériel : triomphes éphémères après tout, puisque les cités grecques ont bientôt disparu sous le joug de la Macédoine et que, Grèce et Macédoine, tout ce qui parlait la langue d'Homère, après avoir conquis l'Orient, a été à son tour conquis par l'Occident. Lui, ce fut par la seule pensée qu'il établit son influence, influence qui, différente dans son principe, le fut aussi dans sa marche ; presque insensible au début, alors que les autres arrivaient à leur apogée, elle devint universelle et s'éternisa, alors que les autres avaient disparu. Pour toute l'antiquité, il fut le grand élévateur des âmes; pour le monde moderne, il est le précurseur de Jésus-Christ, Socrate.

Le sort ne lui avait donné qu'un physique vulgaire et une condition médiocre. Xénophon lui fait dire qu'à rencontrer un bon acquéreur, il aurait pu trouver cinq mines (250 francs), de sa maison et de tout ce qu'elle renfermait. Se livrer exclusivement aux études philosophiques dans de telles conditions, c'était renoncer au bien-être.

Il est vrai qu'il avait beaucoup de disciples athéniens

et étrangers ; mais jamais il ne voulut accepter d'eux aucune récompense pour le temps qu'il leur consacrait. Il lui eût semblé pénible de marchander la lumière aux âmes et de bénéficier sur leur essor, pénible de changer en obligation de converser pour un salaire, ce qui était chez lui effusion spontanée et libre.

Il compensa la pauvreté en se faisant le plus sobre et le plus chaste des hommes, en supprimant de sa vie tous les besoins factices, toutes les mollesses. Il sut, en même temps, se garer de l'ordure cynique. Il se contenta d'un vieux vêtement, mais il en raccommoda les déchirures et il en brossa la poussière. Quand un de ses disciples, Antisthène, affecta le culte du haillon : « Je vois passer l'orgueil, s'écria le maître d'un ton de reproche, à travers les trous de ton manteau. »

Socrate ne s'isola point des obligations ordinaires de l'homme, comme a fait plus d'un sage qui donna ainsi à sa sagesse un caractère d'exception. Il se maria, et bien que sa femme Xanthippe fût une créature acariâtre et violente, il sut ne jamais se départir de la patience qu'il enseignait comme le plus sûr remède aux tribulations de la vie.

Appelé au service militaire, il sauva de la mort, à Potidée, son élève Alcibiade, et, quand on lui offrit le prix de la valeur, il eut la générosité de le refuser pour le faire donner à celui qu'il avait sauvé. A Délium, le jeune Xénophon étant tombé de cheval, il l'emporta blessé sur ses épaules, tout en rassurant par son sang-froid les Athéniens en déroute.

Il prit également sa part des devoirs du citoyen. Sans chercher à jouer un rôle, quand l'occasion se pré-

senta de remplir des fonctions, il sut le faire avec dignité. Chargé d'un mandat judiciaire et pressé par le peuple de condamner à mort des généraux qui n'étaient coupables qu'aux yeux du préjugé, il ne voulut pas mettre aux voix le décret proposé. « Le peuple s'irrita, les grands menacèrent ; mais il aima mieux rester fidèle au serment que de commettre une injustice pour complaire à la multitude et calmer son courroux[1]. »

Au temps où les Trente désolèrent la ville de leurs crimes, Socrate, qui, étranger aux passions démocratiques, avait accepté leur gouvernement et même était lié avec Critias, l'un d'entre eux, ne put cependant s'empêcher d'élever la voix contre l'injustice et d'oser railler ceux qui voulurent lui imposer silence. Ses paroles doucement indomptables, encore actuelles après deux mille ans, prouvent que des lois sur la pensée humaine tomberont toujours dans l'odieux ou le ridicule par la subtilité d'interprétation qu'elles exigent.

C'était son arme habituelle que cette ironie à laquelle s'attacha dès lors l'épithète *socratique*, et qui consistait, avant tout, dans l'art de conduire les contradicteurs à l'absurde pour leur faire démontrer à eux-mêmes leur sottise.

Il se fit ainsi des ennemis violents parmi les sophistes sans nombre dont il démasquait les convoitises de bruit et d'argent, dont il démolissait, avec le simple bon sens, l'échafaudage de discours sonores.

D'un autre côté, les partisans du passé, ceux qui se

[1] Xénophon.

souvenaient des hommes des guerres médiques et gémissaient de voir la Grèce décroître, s'effrayèrent du novateur qui, tout en respectant les anciens dieux, parlait d'un Être supérieur et mystérieux. Tel fut le grand poëte comique Aristophane qui, dans les *Nuées*, essaya de couvrir de ridicule la philosophie de Socrate et ne frappa qu'un être de fantaisie, affublé injustement par lui du nom d'un sage. Socrate avait le respect profond de la liberté, surtout de la plus nécessaire : celle de la pensée. Il assista à la pièce d'Aristophane et se contenta de sourire, en se félicitant d'avoir servi à l'amusement des autres.

Il ne faut pas s'exagérer les torts d'Aristophane. Sa faute principale fut de n'avoir pas compris la beauté de l'enseignement de Socrate. Mais Cléon, Euripide eurent à souffrir les mêmes sarcasmes, sans qu'il en soit rien résulté pour eux que la vexation de faire un peu rire à leurs dépens. Malheureusement il y avait des sacrificateurs, des devins, des hiérophantes qui, voyant une lumière apparaître dans le monde, craignant pour leur influence et, chose plus grave, pour leurs profits, ne se trouvaient pas satisfaits de combattre des idées par des idées, rêvaient l'intervention de la force contre le sacrilége, ne reconnaissaient qu'un moyen sûr d'imposer silence à l'ennemi de la religion : la mort.

Il y avait enfin des démocrates excessifs qui s'irritaient de l'opposition faite par Socrate à la théorie de l'égalité absolue, au système par trop niveleur du tirage au sort remplaçant l'élection pour l'appel aux fonctions publiques. « Au moment d'une tempête, s'écriait-il, voit-on les passagers jouer aux dés leur pilote? » Les flatteurs de

la multitude s'appuyaient sur ces paroles pour représenter Socrate comme voulant enlever au peuple sa part de pouvoir ; ils éclairaient d'un faux jour ses rapports avec les Trente. Se portant seul comme accusateur, mais poussé par bien des haines, un homme obscur, Mélitus, déposa une plainte contre Socrate, ennemi des dieux, corrupteur de la jeunesse. Il concluait à la peine capitale.

Dire que Socrate eût, pendant la tyrannie des Trente, montré cette ardeur de liberté qui illustra Thrasybule, ce serait sortir du vrai. Il n'était pas homme politique, prenait peu garde à la forme du gouvernement, ce qui ne l'avait pas empêché de se refuser au bâillon et, le jour où il avait reçu l'ordre d'aller chercher à Salamine un condamné à mort, de refuser sa participation à ce qu'il considérait comme un crime ; il est même à peu près certain qu'il eût expié ses audaces par le supplice, si les Trente fussent restés au pouvoir.

Ils trompèrent donc le peuple, ceux qui firent de Socrate un ennemi de la liberté et qui poussèrent, sinon la perfidie, au moins l'aveuglement jusqu'à présenter comme identiques la cause de la démocratie et celle des vieilles superstitions religieuses.

Mais, si Athènes libre offre un spectacle douloureux en méconnaissant Socrate, on vient de voir que l'oligarchie des Trente l'eût également supplicié. C'est le rôle des hommes qui dépassent trop leur temps d'être tenus en suspicion par tous. Au moins, si les yeux de l'humanité sont trop faibles pour pouvoir supporter le premier rayon d'une vérité nouvelle, les peuples s'éviteraient des taches éternelles en reconnaissant comme

un principe cette loi si simple : le droit pour chacun d'avoir l'idée qu'il croit juste, et d'exprimer cette idée.

Quand Socrate fut appelé devant le tribunal pour se défendre, il y vint accompagné de toute son école qui voulut protester contre l'iniquité de l'accusation. Il dédaigna de descendre à des justifications, à des concessions. Lui, l'ennemi de toute vanité, il se redressa sous l'outrage et, dans la conscience du bien qu'il avait fait, il prononça son éloge comme un reproche aux juges. Sa condamnation devait suivre cette audace.

Une fois la peine de mort prononcée, Socrate, entrant dans cette phase de sérénité qui ne fera plus que s'accroître, montre aux juges qui l'ont condamné qu'en ordonnant son supplice, ils ont fait une œuvre inutile :

« Pour n'avoir pas eu la patience d'attendre un peu de temps, Athéniens, vous allez fournir un prétexte à ceux qui voudront diffamer la république ; ils diront que vous avez fait mourir Socrate, cet homme sage ; car, pour aggraver votre honte, ils m'appelleront sage, quoique je ne le sois point. Mais si vous aviez attendu encore un peu de temps, la chose serait venue d'elle-même ; car voyez mon âge, je suis déjà bien avancé dans la vie et tout près de la mort[1]. » Il ajoute pour expliquer sa conduite devant le tribunal : « Le péril où j'étais, ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant encore je ne me repens pas de m'être ainsi défendu ; j'aime beaucoup mieux mourir après m'être défendu comme je l'ai fait, que de devoir la vie à une lâche apologie. Ni devant les tribu-

[1] Platon, traduit par Cousin.

naux, ni dans les combats, il n'est permis ni à moi ni à aucun autre d'employer toutes sortes de moyens pour éviter la mort[1]. »

S'adressant ensuite à ceux qui l'ont absous, il s'entretient avec eux sur les espérances d'une vie à venir, heureuse et immortelle. Il finit par ces paroles de pardon : « Je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. Je ne vous ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption ; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants, nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Nul ne le sait, excepté Dieu[2]. »

Socrate ne fut mis à mort que trente jours après sa condamnation ; il passa tout ce temps en prison, entouré de ses amis, s'entretenant de croyances sublimes. Enfin l'époque fatale arriva, et Criton vint de grand matin trouver Socrate encore endormi. Il avait gagné le gardien de la prison et supplia le maître de consentir à s'évader. Socrate refusa, au nom du respect des lois.

[1] Platon.
[2] Platon.

Dans la réponse qui lui est prêtée, un passage est particulièrement touchant. Serait-ce pour se conserver à ses enfants qu'il fuirait? Mais, en exil, ne serait-il point séparé d'eux? Ses amis en auraient soin sans doute? Mais s'il est mort, n'en auront-ils pas également soin?

Cette noble et tranquille confiance dans l'amitié suffirait à prouver combien l'âme était puissamment belle, qui ne doutait pas de celles où elle avait imprimé son reflet. Pourtant le drame s'avance, et Socrate, si haut placé, va, jusqu'à son dernier souffle, s'élever encore.

Le supplice était pour le soir. Quand il eut dit adieu à sa famille et qu'il se trouva seul avec ses disciples, il entama, dans une causerie sans emphase, sans trouble, le grand sujet que sa situation rendait plus saisissant : l'immortalité de l'âme. Proclamant ainsi, près de mourir, qu'il envisageait sans crainte la dissolution du corps, qu'il croyait à un principe indestructible appelé à des destinées heureuses, si la vertu les avait fait mériter, Socrate consacrait sa philosophie par ses actes, il projetait sur l'idéal, qu'il venait d'entr'ouvrir, une lueur impossible à éteindre. Et, en effet, au milieu des corruptions qui tant de fois sont venues dégrader l'homme, des doutes jetés sur les croyances par les contradictions nées des découvertes scientifiques, celui-là est resté debout dans sa dignité, dans son spiritualisme, qui, attendant son supplice, parla si ardemment à ses disciples de l'impuissance de la mort.

A l'heure où le soleil incline vers le couchant, le bourreau parut : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres ; dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il

faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais, pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux, le meilleur qui soit jamais venu dans cette prison, et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. Maintenant tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. » En même temps il se détourna, en fondant en larmes, et se retira. Socrate ayant loué, non sans émotion, la bonté de cœur de cet homme, exprima son désir de lui obéir de bonne grâce, sans tarder plus longtemps.

Criton trouvait que c'était trop se hâter, que le soleil dorait encore les montagnes, qu'il y avait des exemples de condamnés n'ayant bu le poison que bien des heures plus tard. Socrate repoussa cette temporisation des gens amoureux de la vie; et, sur un signe de Criton, un esclave alla broyer la ciguë.

Sur le point d'expirer, le corps déjà glacé et insensible, Socrate eut la force de dire encore quelques mots empreints d'une douce ironie; comparant à une guérison la mort, terme des maux humains, et, faisant allusion à la coutume des convalescents : « N'oubliez pas, s'écria-t-il, que je dois un coq à Esculape. »

Puis il fit silence; après un mouvement convulsif, il s'immobilisa. Criton n'eut plus qu'à lui fermer la bouche et les yeux.

Singulière était l'erreur de ceux qui s'imaginaient qu'une si belle mort pourrait arrêter l'essor de la philosophie nouvelle, en intimidant ses partisans. A peine



Mort de Socrate, par David.

Socrate n'était-il plus, que deux ardentes apologies parurent : l'une ayant pour auteur Platon, qui fut en quelque sorte le poëte des idées du maître ; l'autre signée par Xénophon. Pour la grandeur des conceptions, la puissance de l'essor, les aspirations idéales, Platon a dépassé tellement Xénophon, que celui-ci se perd dans cet éclat ; il a mis tant de magie dans son style, tant de ciel dans sa philosophie, que la gloire de Socrate lui-même en a pâli. On a prétendu que le miroir fidèle des doctrines du maître était plutôt la morale tempérée de Xénophon que l'idéalisme transcendant de Platon. Pourquoi ce choix ? Sans doute Platon a dû amplifier, mais il est probable aussi que Xénophon, à vues plus courtes, a diminué. Socrate fut proclamé assez grand par son école pour que le génie ait pu, comme le talent, être le reflet de ses idées.

Rien n'est une base plus solide pour le véritable héroïsme que la croyance à l'immortalité de l'âme, que la recherche du beau et du bien prise pour mobile de la vie. Aussi trouve-t-on les plus belles lueurs de la vertu héroïque, non-seulement dans Socrate, mais dans tout ce qui s'inspira de lui.

Xénophon fut le chef de cette fameuse retraite des Dix mille, où quelques troupes grecques, s'étant mises au service d'un frère du roi de Perse révolté, se trouvèrent seules, par suite de la mort de ce prince, abandonnées dans la haute Asie. Sommées de mettre bas les armes, elles allaient se rendre, quand Xénophon, alors un de leurs officiers subalternes, releva leur courage et prit le commandement.

Quoique les Grecs fussent harcelés sans cesse par des

ennemis nombreux, qu'ils n'eussent ni provisions ni bêtes de somme, qu'ils ne connussent ni les chemins ni les idiomes, Xénophon les ramena, avec des souffrances infinies, mais sans un seul échec, jusqu'à la colonie grecque de Chrysopolis, où ils purent s'embarquer. Par le point de départ, cette expédition a le tort de tenir trop à l'esprit d'aventure; mais, à partir du moment où Xénophon la commanda, elle prit vraiment, grâce à l'élève de Socrate, les proportions d'une grande chose · l'égalité d'âme dans les revers.

Platon n'eut rien dans sa vie qui indiquât le courage guerrier; il montra le courage civil, qui le vaut bien; trois fois il se rendit en Sicile dans un but de propagande philosophique dont la beauté est peut-être un peu trop rejetée dans l'ombre par la gloire de l'écrivain, et trois fois il courut de grands dangers pour sa hardiesse à vouloir réformer les tyrans de Syracuse. Dans son premier voyage, il s'acquit un disciple illustre, un admirateur sans réserve, le sage Dion; mais il irrita le tyran Denys l'Ancien, qui le fit vendre comme esclave. Si un autre philosophe ne l'eût acheté et délivré, le grand homme aurait pu mourir dans quelque mine, avant d'avoir légué, dans ses livres, le spiritualisme au monde.

Sur les instances de Dion, il n'en revint pas moins à Syracuse, quand à Denys l'Ancien eut succédé son fils Denys le Jeune. Outre que son amitié pour Dion l'attirait, Platon espérait exercer sur une nature encore indécise une influence salutaire et assurer le bonheur d'un peuple, en rendant humain et modéré celui qu'un caprice du sort mettait à sa tête.

Mais Denys le Jeune, fruit d'un arbre pourri, avait la tache originelle. Après s'être vu l'objet d'enthousiasmes, d'honneurs sans nombre, Platon fut privé de son ami Dion, qu'on chassa de Sicile, et gardé lui-même à vue dans la citadelle.

Il ne dut sa liberté qu'à une guerre qui détourna les idées de Denys. Après tant de catastrophes, Platon ne se tint pas pour battu. Appelé de nouveau avec la promesse que sa venue serait la fin de l'exil de Dion, il eut le courage de retourner affronter les fantaisies de cet homme gâté par la toute-puissance.

Denys manqua à sa parole, et répondit aux justes reproches du philosophe en le chassant du château et en le livrant aux mauvais traitements de ses gardes, mercenaires irrités contre l'homme qui conseillait de les licencier. Il ne fallut rien moins qu'une ambassade officielle de la puissante colonie grecque de Tarente pour que Platon fût délivré et pût retourner à Athènes, dont il ne sortit plus.

Denys, après son départ, s'abandonna à tous les penchants cruels ou vils qui ne l'avaient jusque-là possédé qu'à demi ; si bien que Dion crut de son devoir de quitter les doux loisirs de la Grèce pour tenter, les armes à la main, la délivrance de sa patrie. Avec trois navires et deux chaloupes, il osa affronter et vainquit celui qui disposait de quatre cents navires et de cent mille hommes, mais qui s'était rendu odieux à son peuple. Ce qui montra surtout la grandeur d'âme du libérateur, c'est la résignation avec laquelle il supporta, dans la victoire, l'injustice de ses concitoyens. Ayant avec lui des soldats dévoués, il se laissa chasser sans un mur-

mure, alors qu'il n'avait qu'à vouloir frapper pour se venger ; puis, quand les Syracusains, menacés de nouveau par Denys, le rappelèrent, il revint à la hâte, oublieux du passé, pour les délivrer encore, souffrir de leurs discordes et finir par être assassiné. Il fallut que son œuvre compromise fût reprise par un autre ami de la liberté, par le Corinthien Timoléon.

Si les efforts de Platon ne servirent qu'à mettre en danger sa vie, si le courage de Dion ne put empêcher Syracuse de se reforger des chaînes, l'accord de l'action et de l'idée dans les disciples de Socrate prouva que la conduite du maître, devant l'injustice et devant la mort, n'avait pas été un événement sans base, une vaillance personnelle de caractère, mais qu'il n'avait fait qu'agir dans la logique d'un principe, affirmer son enseignement, le jour où, comme dit Platon, il but la ciguë « avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. »

VIII

ZOROASTRE — BOUDDHA — CONFUCIUS — LES JUIFS

Que faisait le demi-milliard d'hommes de la vieille Asie, pendant que la Grèce, dans des cités moins grandes que le Havre, trouvait le beau sous toutes les formes? Vers l'époque de Solon, alors que la Grèce abondait en législateurs et en sages, l'Asie, elle aussi, avait tressailli au souffle d'idées nouvelles. On eût dit qu'une sorte de courant électrique parcourait l'univers, qu'une analogie entre les diverses sociétés faisait éprouver partout le besoin de se constituer pour l'avenir. Zoroastre en Perse, le Bouddha dans l'Inde, Confucius en Chine furent les hommes qui essayèrent de répondre à cette aspiration. Leur pureté d'intention, leur génie, leur force ne peuvent être mis en doute; leur action sur des masses d'hommes leur a donné des apparences colossales; ils ont eu aussi l'avantage de la durée, car il subsiste d'eux, encore aujourd'hui, des formes religieuses et des institutions, tandis qu'il ne reste des sages de la Grèce que des idées; mais cette stabilité même est une critique;

ils ont introduit l'homme dans un cercle fermé, au lieu de le mettre sur un chemin et de lui montrer l'horizon, en lui disant : Marche !

Le jour où ils ont paru, ils ont réalisé un progrès immense ; mais, le lendemain, une immobilité à ce nouveau point a remplacé l'immobilité précédente. Est ce leur faute ?

La Perse qui, au moment où elle voulut envahir la Grèce, apparaît corrompue, énervée par le despotisme, semble avoir été le berceau, sinon de l'humanité, au moins de la race blanche ; c'est de là que partirent les migrations allant occuper l'Inde, l'Asie Mineure, la Grèce et, par le Caucase, les vagues pays du Nord. On a retrouvé des hymnes primitifs qui sont le germe commun des religions persane, grecque et hindoue. Il est assez curieux que la petite nation, restée toute personnelle dans sa ceinture marine, et le peuple conquérant, entraînant à sa suite une multitude d'esclaves, se soient heurtés sans se douter qu'ils étaient frères. Quoi qu'il en soit, la Perse, avant de subir l'influence des peuples énervés qu'elle conquit, dut d'abord être vaillante et inspirée pour se maintenir libre entre les grands empires assyriens et la race jaune à laquelle elle barrait l'Occident. Le souvenir est resté d'un forgeron guerrier, Gustasp, dont le grossier tablier de cuir fut l'étendard glorieux de la délivrance [1].

De Zoroastre le prophète, tout est légendaire et merveilleux, mais sa doctrine, consignée dans le Zend-Avesta, est généreuse comme morale, élevée comme sym-

[1] Michelet.

bole. Elle a pour fond l'amour de Dieu figuré par le feu, la lumière, et la haine du mal figuré par la nuit. Aussi, dès son berceau, le prophète apparaît comme persécuté par les génies malfaisants, qui voient en lui leur vainqueur futur.

Quand Zoroastre parvint à l'adolescence, il était déjà célèbre par sa charité, ses conseils, ses jours et ses nuits passés en prières. Mais il crut nécessaire de compléter l'inspiration par la science, et il partit pour aller consulter les sages de la Chaldée. A son retour, il s'isola du côté de la mer Caspienne, sur les montagnes, et se livra à la contemplation de la vérité. Transporté dans la gloire du ciel et admis à converser avec Ormuzd, l'être suprême, il apprit de celui qui a été et qui sera toujours les lois qui ouvrent à l'âme humaine le chemin de la perfection : avoir le cœur droit, être charitable envers le juste d'abord, envers tous les hommes ensuite, ne pas tourner ses yeux vers la richesse, étendre enfin sa bonté à tout ce qui est dans le monde, même en dehors du genre humain, « au feu, à l'eau, aux animaux. »

« Apprenez aux peuples, lui dit encore la voix d'en haut, que ma lumière est cachée sous tout ce qui brille, que l'éclat du feu vient de celui de Dieu. » Et il lui mit le feu du ciel dans la main droite, le livre de la nouvelle doctrine, le Zend-Avesta (parole vivante) dans la main gauche. »

Zoroastre retourna dans son pays pour remplir la mission d'Ormuzd ; mais, selon qu'il était dit au livre sacré, Ormuzd, éternel principe du bien, avait pour antagoniste, Ahrimane, éternel principe du mal. Contre le prophète,

porteur de lumière, les mauvais génies s'acharnèrent plus que jamais; Zoroastre les mit en fuite en récitant des fragments du livre. A la cour du roi qu'il voulait convaincre, il étonna la science des savants, la sagesse des philosophes, l'habileté des ministres, et confondit la jalousie de tous par sa force de vérité. Il fut pourtant jeté en prison. De nouveaux miracles donnèrent la foi au monarque, et, selon le livre des Rois du poëte Firdousi, l'épurateur des âmes trouva un protecteur précisément dans Gustasp, patriote sorti du peuple ; la force honorable, née du travail, vint à l'aide de l'idée céleste. Après un triomphe aux proportions hyperboliques où il convertit plus de quatre-vingt mille brahmes venus de l'Inde pour discuter avec lui, la trace de Zoroastre se perd; on prend les armes pour et contre sa doctrine, et la prédication pacifique engendre la guerre, qui l'éclipse. Le prophète lui-même meurt, massacré par une horde barbare, ou, selon une tradition plus curieuse qui le fait victime de l'objet même de son culte, foudroyé en attirant le feu du ciel vers la terre. Après lui, un grand progrès religieux demeure. Sans doute l'adoration du feu existait déjà; Zoroastre éleva cette adoration jusqu'à l'idée d'un Dieu bon, dont le feu n'était que l'emblème, dont le type le plus pur du feu, le soleil, n'était que le reflet. Il s'attaqua aux ténèbres et au mal, il fit monter des temples une flamme vers le ciel, et donna ainsi à la Perse une beauté qui survécut à ses conquêtes.

Les rêveries et les traditions de l'Inde avaient placé à son aurore de nobles figures de héros, la poésie avait reproduit ces types dans des poëmes moralement bien supérieurs à l'Iliade. On pouvait espérer que, partant

d'une telle base, l'idéal s'élèverait de plus en plus, que sous la tutelle des princes vertueux et justes, les multitudes se vivifieraient. L'Inde s'est arrêtée. Quand l'empreinte théocratique est mise sur un peuple, il commence par avoir l'énergie sociale. La force de la croyance se révèle par des monuments; l'art, la morale, l'ordre arrivent rapidement à une apogée. Mais, si ce peuple ne peut ensuite, par la vigueur même de son premier développement, se débarrasser de ses langes, se retremper dans la liberté, il est perdu. L'Égypte n'a pas même essayé de se sauver, elle a accepté les formes une fois imposées, et, sous toutes les modifications apparentes, elle est restée semblable pour subir la servitude. Ce qui honore l'Inde, c'est d'avoir cherché à secouer le joug. L'organisation qui l'asservissait était savante : des castes immuables, les prêtres au premier rang, les guerriers au second, avec ce lien inscrit dans le code : « En s'unissant, la classe sacerdotale et la classe guerrière s'élèvent dans ce monde et dans l'autre. » L'Inde voulut fuir le poids qui l'étouffait, se soustraire à un régime désormais funeste. Le réformateur Bouddha proclama indirectement l'égalité des hommes, en prêchant une doctrine religieuse où, par la vertu, par la prière, le dernier esclave pouvait arriver au sacerdoce le plus élevé, où, audace encore plus grande pour l'Orient contempteur de la femme, celle-ci avait les mêmes priviléges que l'homme.

Fils d'un roi du Népâl, doué d'une beauté merveilleuse, entouré de splendeurs et de joies, il avait, dès l'enfance, donné les marques d'une âme méditative; plus d'une fois, son père avait dû l'envoyer cher-

cher dans une forêt où, sous l'ombre d'un arbre, il s'absorbait dans sa pensée jusqu'à oublier la fuite des heures. Mais il avait vingt-neuf ans, il était marié à une jeune épouse qu'il adorait, quand, avec son splendide cortége, ayant rencontré successivement un pauvre, un malade et un mort, il fut amené à réfléchir assez profondément sur le néant des choses de ce monde pour vouloir s'acquérir d'autres mérites que la richesse et la puissance. Seul, sous des habits de mendiant, il se mit à parcourir l'Inde, enseignant les uns, recevant la science des autres. Après avoir cherché ainsi les éléments de la vérité, il essaya de s'améliorer par l'ascétisme. Pendant six ans, il s'imposa les jeûnes, les macérations, combattant les passions qui, sous forme de démons, se ruaient plus furieuses sur lui dans la solitude. Puis il rejeta l'ascétisme comme il avait rejeté les voluptés, la souffrance comme il avait rejeté la joie, et chercha dans la contemplation pure le fond de la perfection. Ce ralentissement dans l'austérité ne fut pas du reste un retour à la vie vulgaire. Ayant besoin, pour rentrer dans le monde, de renouveler ses habits en lambeaux, il prit à un mort couché dans une fosse son linceul poussiéreux, le lava dans un étang et le façonna à sa taille.

Le Bouddha cherchait deux lumières : d'abord le moyen de s'élever lui-même à la région qui délivre de la mort et de la souffrance, à l'état suprême de sagesse, d'où lui vint son nom du Bouddha, l'Accompli ; puis, cet idéal trouvé, le moyen de délivrer de même tous les hommes des maux sans nombre de l'existence, en les entraînant dans la voie où eux aussi pourraient devenir des Bouddhas.

Fils de roi vêtu d'un linceul, il ne cessa jusqu'à sa mort — et il mourut à quatre-vingts ans — de parcourir l'Inde en prêchant, dans l'espoir d'arracher l'homme à la douleur. Ce ne fut pas un imposteur; en se donnant comme l'Accompli, il fut sincère. Pendant bien des années, depuis qu'il avait quitté le royaume paternel, il douta de lui, de sa mission. Il cherchait son idée depuis six ans, quand il s'assit sous un figuier en disant : « Que sur ce siége mon corps se dessèche, que ma peau, ma chair et mes os se dissolvent, si, avant d'avoir obtenu l'intelligence suprême, je soulève mon corps de ce gazon. »

Après un jour et une nuit passés dans la contemplation immobile, au lever de l'aurore, il se crut sûr de lui-même.

« Oui, s'écria-t-il alors, c'est ainsi que je mettrai fin à cette douleur du monde. » Et, frappant la terre avec sa main : « Que cette terre soit mon témoin ! Elle est la demeure de toutes les créatures, elle renferme tout ce qui est mobile et immobile, elle témoigne que je ne mens pas. »

Partie de l'idée de miséricorde, la prédication du Bouddha n'enseigna que la plus exquise bonté, la charité la plus large. Ses disciples rencontraient-ils un être d'une caste réputée maudite, ils allaient vers lui, le consolaient. « Je suis une impure, une Tchandala, disait une jeune fille à l'un d'entre eux qui lui demandait à boire, je ne dois pas m'approcher de toi. — Je ne te demande ni ta caste ni ta famille, répondait-il, mais de l'eau, si tu peux m'en donner. » Et, relevée de sa déchéance, la jeune fille s'embrasait pour l'apôtre d'un

amour terrestre qu'il changeait en extase divine. Le Bouddha enseignait la compassion envers toute la nature et défendait de tuer aucun animal. Une légende mogole met dans sa bouche un récit d'après lequel, dans une existence antérieure, il aurait sacrifié sa propre chair pour sauver une tigresse agonisant près de ses petits, les mamelles desséchées par la faim. Jean Reynaud, qui cite cette légende, dit avec raison : « Voilà le comble de l'abnégation ; mais qui ne conviendrait que c'est trop ? » Du moins, la conséquence d'une miséricorde si universelle, conséquence rigoureusement observée par le bouddhisme, était de ne faire du prosélytisme que par la persuasion. Les fidèles ne persécutèrent personne pour sa croyance, et, quand on les persécuta, se laissèrent frapper sans se défendre.

Après avoir constaté la noblesse des espérances de Bouddha, on est attristé de les voir mal aboutir ; sa morale est pure, mais énervante. Blessé de tout ce qui torture l'homme moralement et corporellement, il ne lui crut de refuge que dans un détachement des choses qui touche au néant ; il fit consister l'élévation progressive de l'homme à annihiler de plus en plus par la prostration des sens et de la pensée, le Nirvana ; il ne repoussa pas les anciens dieux pour en substituer un nouveau, mais il les enferma dans le cadre de ce qui est, au-dessous de ce qui n'est pas. Il ne dégagea pas un dieu du monde pour le faire présider à la vie ; son dieu, dans le sens où nous l'entendons, l'idéal suprême, c'est l'abîme où la vie se perd.

Aussi, ceux qui ont embrassé cette doctrine se sont-ils faits doux, purs, charitables, mais n'ont-ils eu ni éner-

gie pour s'opposer à une injustice, ni volonté pour réaliser un progrès. Le système monacal, avec le célibat et la mendicité, a joué son rôle dans le christianisme, sans l'absorber : tout le bouddhisme y a tenu.

Le Bouddha ne s'était pas donné pour Dieu, mais, en n'enseignant d'autre fin suprême que l'anéantissement et en déclarant possible d'atteindre ainsi à la perfection, il avait poussé les hommes, avides d'un culte quelconque, à adorer tous les Bouddhas et d'abord lui-même, le Bouddha type; c'était permettre à l'athéisme et à la superstition de s'abriter également dans sa doctrine indéfinie.

Khoung-Fou-Tseu (Confucius), qui, vers le même temps, établissait pour des siècles la morale de la Chine, donne au monde l'exemple d'un philosophe sans mise en scène, sans délire extatique, avec la raison pour unique secours, parvenant à fonder, non-seulement une école, mais une société. Le bouddhisme s'est fait en Chine de nombreux adhérents, mais les préceptes de Confucius sont restés la règle nationale; les invasions tartares, en asservissant les hommes, ont cédé aux idées, et les vainqueurs se sont inclinés, avec les vaincus, devant la sagesse du philosophe. Sa vie n'a pas la beauté dramatique que donne une belle infortune; les princes chinois, qui ne furent pas tous favorables à un enseignement en opposition avec leurs vices, eurent assez le respect du bien qu'ils ne suivaient pas pour s'abstenir de persécutions. Point de rehaussement extérieur. Sa grandeur est toute en lui-même, dans son effort à propager le bien ; et les Chinois ont bien exprimé le caractère de son existence

quand ils l'ont appelé le plus grand instituteur du genre humain qu'aient produit les siècles.

S'il n'a point l'effusion de cœur de Bouddha devant la souffrance des créatures, il lui est bien supérieur par les côtés pratiques de sa morale ; il a le mérite, grand aux yeux de l'esprit moderne, de placer avant toute chose, de prendre pour base la raison qu'il présente comme le don principal fait à l'homme par l'Être suprême, le Ciel auguste ; et de la raison il déduit la vertu. Avec un tel système, il semblerait que Confucius dût régénérer son pays ; il lui donna en effet beaucoup. Rapportant toutes les vertus aux vertus de famille, les pouvoirs politiques à une sorte de patriarcat, il contribua à inspirer l'amour du bien à plus d'un souverain, à créer de sages magistrats, à mettre l'union au foyer domestique ; mais, sous le principe de l'obéissance au père de famille, il étouffa trop l'initiative des fils ; sous le principe de l'obéissance au monarque, déclaré *père* et *mère* de ses sujets, il étouffa trop la volonté du peuple. C'est qu'il était préoccupé de conserver plutôt que de créer. Né dans une époque de désordres qui succédait à des règnes heureux, il ne trouva rien de mieux pour la nation que les usages, les mœurs, les idées d'autrefois qu'il résuma et qu'il fixa par ses écrits ; il affermit et rendit plus solennel le culte déjà établi des ancêtres. Les respecter, c'était bien ; s'enchaîner à eux, c'était, pour assurer le progrès acquis, se fermer le progrès futur.

Confucius n'entendait pas que le souverain sacrifiât la nation à ses caprices. Dans un des livres anciens refondus par lui, le Chou-King, on trouve cette maxime

démocratique : « Il y a une communication intime entre le ciel et le peuple. Que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés. » Mais cette maxime est là comme un avertissement au maître et non comme une constatation des droits du peuple.

Quand plus tard son disciple Meng-Tseu (Mencius) voit des rois cruels et abrutis, il les flétrit avec un admirable courage ; il ne conseille pas à leurs sujets de s'affranchir. Cette restriction de passivité une fois faite, Meng-Tseu a certainement un mouvement héroïque quand, interrogé sur la valeur de deux hommes dont la colère ou le contentement fait la terreur ou le calme de l'empire, il répond, au risque de sa vie : « Comment pour cela peuvent-ils être considérés comme grands? Marcher dans la grande voie du monde, faire tout le bien que l'on peut faire, ne pas se laisser corrompre par les richesses et les honneurs, rester impassible dans la pauvreté et l'abjection, ne pas fléchir à la vue du péril et de la force armée, voilà ce que j'appelle être un grand homme. »

Il disait à un prince qui lui demandait de le mettre sur la voie de quelque profit matériel : « Qu'est-il nécessaire de parler de profit? Il suffit de posséder l'humanité ou la bienveillance pour tous les hommes. » Et, plus énergiquement, il s'écriait : « Vos chiens et vos pourceaux mangent la nourriture du peuple, et vous ne savez pas y remédier. Le peuple meurt de faim sur les routes et les grands chemins, et vous ne savez pas ouvrir les greniers publics. Quand vous voyez des hommes morts de faim, vous dites : Ce n'est pas ma faute, c'est celle de la stérilité de la terre. Cela diffère-t-il d'un

homme qui, ayant percé un autre homme de son glaive, dirait en le voyant étendu par terre : Ce n'est pas moi, c'est mon épée! »

A plusieurs siècles de distance, lorsqu'un empereur, égaré par la folie de la victoire, voulut détruire les livres, les trésors de science et de vertu du passé, les lettrés se souvinrent de telles paroles, et y puisèrent la force de se laisser enterrer vifs plutôt que de se soumettre à un ordre absurde et odieux. Malheureusement les livres, pour lesquels ils savaient mourir, finissaient par devenir leur perte, à force de leur fournir une morale invariable. L'empereur guerrier ne songeait qu'à substituer l'arbitraire à la règle ; mais c'était en somme un joug de l'esprit qu'il eût brisé, un joug où le mérite tenait à la mémoire, la morale à l'observance des anciens rites.

Chez les Juifs, l'amour du passé, représenté par la loi de Moïse, fut également le principe caractéristique. Mais, en face de tendances trop souvent cupides et bestiales, cette loi féconde semble plutôt avoir été un obstacle à la chute qu'au progrès. Moïse, en somme, c'était l'idée de Dieu ; et, depuis l'appparition de cette idée, ni erreurs morales ni désastres matériels n'avaient pu l'empêcher de surnager. Parfois la multitude adorait des idoles, subissait l'esclavage, elle revenait toujours avec un enthousiasme invincible à son Dieu et à sa liberté. Ce n'est pas le tact politique, la science artistique ou guerrière qui, en Judée, a fait les grands hommes, c'est l'inspiration.

Presque tous sont poëtes, non poëtes par culture d'esprit, par clarté d'intelligence, mais poëtes par effu-

sion d'âme. La Grèce, si mélodieuse, est dépassée en lyrisme par leurs élans convaincus et spontanés. L'héroïsme juif, plus que tout autre, est composé de poésie et exprimé par des images poétiques. Au point de vue de ce qu'il représente strictement, il n'a qu'une face : la défense du culte ; mais comme cette défense implique tout et subordonne tout à elle, patrie, morale, liberté, pas un caractère national qui ne soit un caractère religieux, pas un grand citoyen qui ne soit un prophète. David, leur roi le plus riche en victoires, fut aussi le croyant qui chanta le mieux la majesté de leur Dieu.

Pâtre, joueur de harpe, jeune guerrier tueur d'un géant, souffre-douleur d'un roi jaloux, puis roi lui-même et conquérant de la Syrie, ce David se sent un jour élevé si haut qu'il se laisse entraîner par sa toute-puissance à commettre un crime dont l'impunité est assurée.

Alors, dans l'ivresse du crime triomphant, il voit arriver à lui un homme à la figure sévère, aux vêtements sombres, qui lui reproche ses offenses envers Dieu, lui annonce qu'il sera châtié par la mort d'un de ses fils, et lui ordonne de s'humilier. Cet homme qui, sans armes, sans puissance matérielle, vient par la seule impulsion de sa vertu braver un grand monarque, n'est pas, dans la nation juive, une exception courageuse ; à toutes les époques, la conscience de ce peuple a eu des prophètes, sorte de spectres divins se dressant pour menacer dans leur joie les injustes et les impies.

Quand le roi était, comme David, un coupable magnanime, un criminel qui allait descendre de son trône pour se couvrir de cendres et s'illustrer par son repentir, l'homme était pardonné ; quand le roi était vil,

l'homme allait au supplice : Isaïe était scié en deux par l'ordre de Manassès, auquel il reprochait le culte des idoles. Mais, avant de mourir, il avait, dans des chants sublimes, pleins de larmes, de colères et d'extases, rappelé au peuple le Dieu de Moïse. Il s'était écrié : « Pour l'amour de Sion, je ne me tiendrai point tranquille ; pour l'amour de Jérusalem, je ne serai point en repos, que sa justice ne sorte comme une splendeur et que sa délivrance ne soit allumée comme une lampe. » En effet, l'odieux Manassès, éclairé par l'adversité, se souvenait plus tard d'Isaïe et régnait selon la justice.

Envers le peuple, les prophètes étaient terribles, aux jours de prospérité, pour lui reprocher son oubli de Dieu, sa mollesse et sa corruption ; ils lui prédisaient les désastres qui l'attendaient, si, dans le retour aux croyances élevées, il ne puisait pas la force. Quand les désastres étaient venus, ils consolaient ceux qu'ils avaient vainement invectivés et leur montraient l'aube de jours meilleurs. Ainsi Jérémie avait prédit la ruine de Jérusalem, la captivité des Juifs à Babylone, et, pendant la captivité, il épanchait son cœur, donnait une voix à l'affliction de tous ses frères dans ses *Lamentations*. Ezéchiel, captif comme les autres, sur les rives de l'Euphrate, suivait la régénération que le malheur opérait en ses concitoyens et leur annonçait leur délivrance.

Quelquefois on attribuait au prophète une force miraculeuse contre la persécution. Daniel, jeté dans la fosse aux lions pour n'avoir pas voulu adorer la statue du roi de Babylone, était, le lendemain, retrouvé sain



Le prophète Isaïe.

et sauf, les bras levés vers le ciel, tandis que les fauves léchaient ses pieds.

Après Alexandre, quand l'Asie appartint aux généraux grecs qui se l'arrachaient par lambeaux, les Juifs eurent toute une famille de guerriers, les Macchabées, qui jusqu'à la dernière goutte de sang combattit victorieusement pour l'indépendance. Ces grands hommes semblent avoir eu de profondes idées politiques, une stratégie savante; mais c'étaient en même temps les descendants des prophètes; ils mettaient toute leur force dans l'idée religieuse, ils répétaient dans les batailles l'hymne de David :

« Ceux-ci se confient dans des chariots, ceux-là dans les chevaux; nous, nous invoquons le nom de Jéhovah, notre Dieu.

« Ceux-là ont chancelé et sont tombés; nous, élevés, nous sommes restés debout. »

Il est d'autres Macchabées mêlés à ces guerres, mais qui n'ont ni parenté avec les précédents ni importance politique. Plutôt que de violer les coutumes nationales, une mère et ses sept fils, portant ce nom glorieux, coururent au-devant des supplices ordonnés par le roi Antiochus. On tua les enfants les uns après les autres, devant la mère, qui les encourageait. « Comme le plus jeune de tous était resté, Antiochus commença non-seulement à l'exhorter par ses paroles, mais à l'assurer avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris et lui donnerait toutes les choses nécessaires, s'il voulait abandonner les lois de ses ancêtres.

« Ce jeune homme ne pouvant être ébranlé par ces

promesses, le roi appela sa mère et l'invita à inspirer à son fils des sentiments plus salutaires.

« Après donc qu'il lui eut dit beaucoup de choses pour la persuader, elle lui promit d'exhorter son fils.

« Elle se baissa en même temps pour lui parler ; et se moquant de ce cruel tyran, elle lui dit en la langue du pays : « Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté « neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon « lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à « l'âge où vous êtes.

« Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et « la terre, et toutes les choses qui y sont renfermées, « et de bien comprendre que Dieu les a créés de rien, « aussi bien que tous les hommes.

« Ainsi vous ne craindrez pas ce cruel bourreau, « mais, vous rendant digne d'avoir part aux souffrances « de vos frères, vous recevrez de bon cœur la mort. »

Maintenant, si l'on examine pourquoi tant d'exaltation était déployée, on trouve que c'était pour ne pas violer une simple mesure de salubrité prescrite par Moïse, pour ne pas manger de chair de porc. On n'oserait guère s'intéresser à une telle cause, si l'on ne prenait le respect des Macchabées envers un détail de la loi comme un témoignage d'amour pour cette loi tout entière, de même que l'exigence du prince grec ne serait qu'une cruelle puérilité, s'il n'y avait attaché l'idée de renoncement à la patrie et à l'indépendance.

Plus tard, les Romains entreprirent à leur tour de fondre dans leur savante organisation l'originalité du peuple juif ; ils voulurent mettre les statues de leurs empereurs dans le temple dressé au Dieu unique. Les

Juifs, si attachés à la lettre de leurs doctrines qu'ils n'avaient pas voulu en reconnaître l'idéalisation dans la sublime figure de Jésus-Christ, se révoltèrent contre un despotisme aussi brutal que sacrilége. Cette fois, ils furent arrachés du sol natal et dispersés pour toujours; mais cette dispersion même ne triompha pas d'eux. Le type juif, l'idée juive, existent encore.

IX

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

LES VAINQUEURS

A peine la Grèce, sous la main des législateurs, avait-elle mis au jour ses deux plus puissantes physionomies de peuple, les Athéniens et les Spartiates, qu'elle était arrivée à l'apogée de sa gloire par les guerres médiques. En Italie, dans une contrée sauvage, dans un paysage austère, au temps intermédiaire entre Lycurgue et Solon, un peuple s'était constitué qui, passant des siècles à lutter avec des voisins obscurs, n'imposait encore le respect à personne par delà la Sicile, alors qu'Alexandre faisait retentir du nom de la Grèce toute l'Asie, mais qui, par sa ténacité, par ses progrès lents et sûrs, atteignit cet empire du monde rêvé par le conquérant macédonien. Rien de grand ne se fait sans une vertu. Celle des Romains fut le patriotisme, qu'ils poussèrent aussi loin que les Grecs, en y joignant une persistance de ligne politique que

les cités rivales de la Grèce libre ne connurent pas, que l'unité macédonienne, viciée par un principe despotique, fut impuissante à créer. Mais il ne faut pas chercher dans la cité romaine le charme de la civilisation hellénique (Sparte la sauvage exceptée), ce sens exquis u beau, cette mansuétude de mœurs, qui firent des ommes complets comme Épaminondas ou Solon. Le patriotisme romain a le dévouement, le désintéressement, le courage, la force d'âme ; il n'a ni générosité ni grâce. A l'admiration qu'on ne peut lui refuser pour les grands événements qu'il a préparés, se joint la répulsion pour son aspect farouche, pour la cruauté, la déloyauté même devant lesquelles il n'a pas reculé.

Rome allia deux choses qui se contredisent d'ordinaire, l'agriculture et le brigandage. Au lieu de rechercher la paix, comme la plupart des populations qui cultivent des plaines, elle accepta le risque de perdre ses moissons pour faire du butin. De là, pour elle, un grand avantage militaire sur les autres races de plaine s'efféminant volontiers, un grand avantage aussi sur les races de montagne, belliqueuses et pillardes comme elle, mais n'ayant pas les ressources de concentration d'une grande ville, l'appui d'un sol se prêtant à une population compacte. Mais, si là fut sa puissance, là ne fut pas son honneur. Il manquait à cette force une impulsion autre que l'intérêt ou l'ambition. Ce qu'il y eut de meilleur dans Rome, ce furent quelques grands efforts vers la liberté et le droit que ses citoyens firent à l'intérieur. C'était une contradiction avec son système de conquête. Pourquoi, dans un pays où la loi acceptée par tous contre les pays voisins était la domination et l'exploitation, le fort

n'eût-il pas cherché à dominer, à exploiter le faible? Mais les hommes sont plutôt passionnés que logiques. Les Romains, dans l'association de tous aux mêmes dangers, puisèrent, bien que d'une manière imparfaite, restreinte à la cité, le sentiment de la dignité humaine. Et c'est dans les combats livrés par eux pour cette cause, à l'exclusion du fracas de leurs guerres, qu'il faut chercher trace d'héroïsme.

Rome commença par la monarchie. Elle eut, dit-on, sept rois qui, tous hommes supérieurs, ne furent pas inutiles à l'ébauche de ses destinées. Le dernier d'entre eux, Tarquin le Superbe, joignit à des vues larges un faible pour la civilisation étrusque, à laquelle il appartenait par ses ancêtres. Méconnaissant le génie de la jeune cité, il menaçait de la traîner à la remorque des vieux systèmes, de l'ensevelir sous un linceul théocratique dont il eût tenu les bouts. Il rêvait la monarchie à la façon mystique, avec le faste et l'isolement pour lui, avec l'obligation pour la foule asservie de se sacrifier à lui conquérir une ville ou à lui bâtir un temple. Il avait de l'ambition, de la grandeur, et, sans scrupule sur les moyens, employait, pour étendre son pouvoir, la perfidie non moins que les armes. Mais les Romains supportaient impatiemment le joug, et un homme de cœur attendait dans l'ombre l'occasion de frapper au cœur la tyrannie. Ayant vu périr les citoyens les plus distingués et son frère lui-même, par les ordres du roi, il s'était mis un masque sur l'âme; il avait feint l'imbécillité, il avait abandonné, pour mieux tromper les soupçons, sa fortune au caprice du maître. On riait, on l'appelait d'un sobriquet injurieux : Brutus. Mais de ce sobriquet il allait

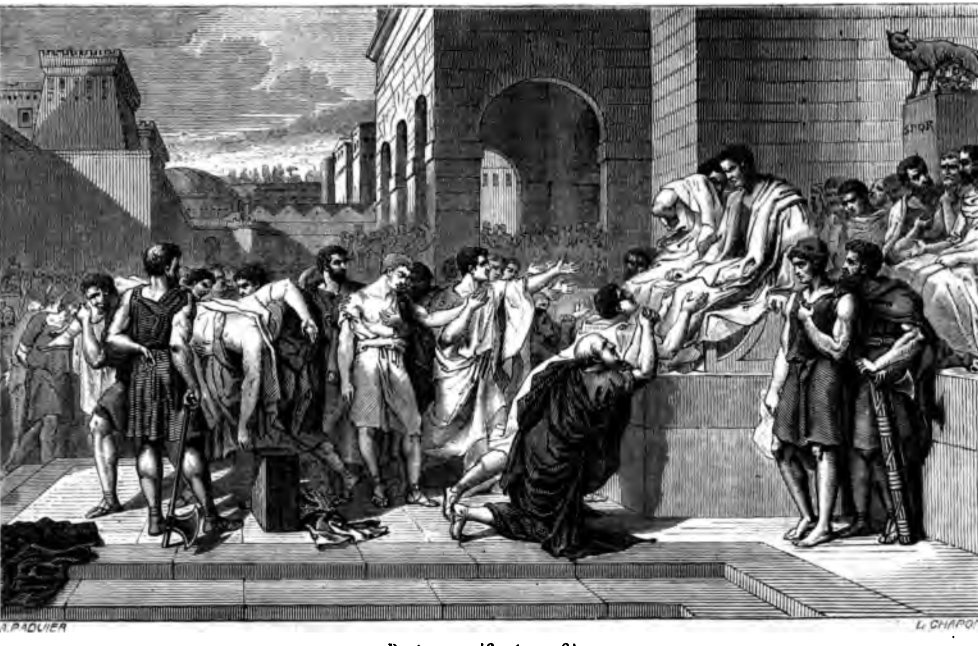
faire un de ces noms que les peuples libres n'oublient jamais.

Sextus, fils de Tarquin, fit précisément surgir l'occasion longtemps attendue. A la faveur des lois d'hospitalité, il pénétra chez une femme de haut rang dont la beauté puisait un charme particulier dans l'austère simplicité de ses mœurs, et, après avoir en vain cherché à la séduire, il préféra user de violence que de souffrir un échec à sa volonté princière. Lucrèce appela son mari, ses parents, leur raconta ce qui s'était passé et, ne pouvant survivre à la perte, même involontaire, de l'honneur, s'enfonça un couteau dans la poitrine. Son père et son époux pleuraient ; Brutus, présent à cette scène, tira de la blessure de Lucrèce le fer teint de sang et l'éleva dans les airs : « Par ce sang si pur avant l'attentat du prince, s'écria-t-il, je jure, et vous, dieux, je vous prends à témoin de ce serment, je jure de poursuivre par le fer, par le feu, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, Tarquin le Superbe avec sa criminelle épouse et toute sa postérité, et de ne jamais souffrir que ni lui ni d'autres règnent dans Rome. » Ville, campagne, armée, tout subit l'ascendant de ce fou transformé où se révélait soudainement un héros. Tarquin dut se réfugier en Étrurie.

On eût dit que Brutus n'avait d'âme que pour la liberté romaine. Tarquin envoya à Rome des ambassadeurs, en apparence, pour obtenir la restitution de ses richesses, en fait, pour nouer un complot avec les jeunes gens de l'aristocratie, qui regrettaient la vie dissolue de l'ancienne cour. Les fils de Brutus, au mépris de la gloire paternelle, se mirent parmi ceux qui s'engageaient à

ouvrir secrètement, pendant la nuit, les portes de Rome. Surpris par l'esclave Vindicius, le complot fut révélé aux consuls, et on arrêta les coupables. A Brutus un devoir cruel s'imposait ; il le remplit. Par respect pour sa dignité, pour les services qu'il avait rendus, on eût peut-être fermé les yeux sur l'affaire, au détriment des lois et de la sécurité publique. Lui-même, au nom de l'autorité paternelle, fit battre de verges et décapiter ses fils par les licteurs. Puis il se retira, laissant à son collègue le soin de châtier les autres coupables. La rigidité poussée à un tel point ne sort-elle pas des limites de la vertu ? Sans doute le consul qui, plus tard, au nom de la discipline, fit tuer son fils, vainqueur malgré son ordre, poussa le devoir jusqu'à la férocité. Mais Brutus avait à punir le crime le plus odieux ; la république avait été sur le point de périr par suite du complot. Eût-on réussi, les représailles d'un tyran courroucé eussent fait couler le meilleur du sang romain. Faiblir, c'était encourager des intrigues incessantes, plus périlleuses que la guerre. Pour donner l'exemple du châtiment, alors que cet exemple était nécessaire au salut de la patrie, il triompha de ses affections personnelles, de l'espoir d'une postérité. Brutus mérita l'admiration que lui voua la république.

Tarquin, déçu de ses espérances, songea, comme tous les rois chassés, à s'appuyer sur l'étranger. Il ralluma en Étrurie les haines contre Rome et finit par obtenir une assez forte armée. Brutus et Valérius marchèrent rapidement à sa rencontre. Aruns, fils de Tarquin, ayant dans la mêlée aperçu Brutus, ne put contenir sa fureur contre l'ennemi de sa famille, et le provoqua en



Brutus sacrifiant ses fils.

combat singulier. Si impétueux fut le choc qu'ayant négligé l'usage du bouclier, les adversaires se percèrent mutuellement de leurs lances et tombèrent de cheval, expirants, sans lâcher prise. Les Étrusques finirent par battre en retraite, et ce fut en vainqueur que rentra Valérius avec le corps de son collègue. Il fut le premier pour lequel on institua cette cérémonie du triomphe qui exalta si fort l'âme des généraux romains, mais qui, lorsque les rois d'Asie défilaient derrière le char du consul avec des trésors immenses et des esclaves sans nombre, eut moins de grandeur réelle qu'au temps où, sur un char à quatre chevaux, sans autre pompe, Valérius acclamé parcourait Rome libre.

Les funérailles de celui qui avait sacrifié sa vie et plus que sa vie au devoir, furent héroïquement célébrées; Valérius prononça son oraison funèbre, et les dames romaines portèrent un an son deuil, comme celui d'un père.

Les traditions, peu de temps après, font surgir une guerre dans laquelle un roi d'Étrurie, Porsenna, aurait guidé lui-même une armée pour défendre la cause des Tarquins. La critique historique a des motifs sérieux pour douter de l'authenticité des récits rattachés à cette guerre[1]. Mais la légende, sous l'incertitude des faits, a sa vérité, qui est de représenter le caractère intime d'une époque. La guerre de Porsenna est, de cette façon, le meilleur guide à travers les luttes de Rome primitive. C'est là que Horatius Coclès défend, à lui seul, un pont du Tibre, pour laisser à ses concitoyens le temps de le détruire, et ne fait sa retraite, en se précipitant tout

[1] Niebuhr.

armé dans les flots, que lorsque le pont s'écroule. C'est là que Mucius, menacé du supplice pour avoir essayé d'assassiner le roi d'Étrurie, met sa main sur un brasier, prouve son mépris des souffrances en laissant le feu la consumer, et gagne ainsi le surnom de Scævola (gaucher).

Dans ces figures, ce qui domine, c'est l'énergie ; il n'y a même que de l'énergie. Appelée par les Romains un exploit, la tentative de Mucius ressemble fort à une perfidie de brigand et ne se sauve de la vulgarité que par le brasier. Plus vivante, plus belle est l'histoire des caractères, où s'accuse un esprit vraiment républicain, l'histoire de Brutus ou de Publicola. Ce dernier, après avoir été quatre fois consul, mourut si pauvre que l'État dut se charger de ses funérailles. Dans cette vertu, plutôt que dans la sauvagerie de Mucius, était l'héroïsme, était aussi la vitalité de Rome.

La république n'avait plus à craindre le retour des Tarquins ; elle avait toujours à redouter les ravages de l'ennemi, elle avait plus encore à se défendre contre les agitations intérieures qu'excitait l'arrogance des patriciens. Cette noblesse, plus brave que juste, se servait du peuple pour gagner des victoires et refusait de lui accorder aucune puissance. Elle fût tombée dès le début si, en défendant des priviléges injustes, elle n'eût imposé le respect par le désintéressement avec lequel la plupart de ses membres gouvernaient l'Etat. Presque tous les grands hommes des premiers temps de la république moururent pauvres. Alternant entre la charrue et le glaive, ils cultivaient eux-mêmes leurs champs jusqu'au jour de commander une armée.

Cette simplicité héroïque a inspiré à Pline une belle pensée, à propos du général Cincinnatus, laboureur de quatre arpents de terre, la veille et le lendemain d'une dictature victorieuse : « La terre, osons le croire, s'ouvrait avec complaisance sous une charrue couverte de lauriers et conduite par des mains triomphantes ; soit que les grands hommes prissent autant de soin des semailles que de la guerre et qu'ils préparassent les cultures avec la même attention qu'un camp ; soit que tout fructifie mieux sous des mains honnêtes parce que tout se fait plus scrupuleusement. »

De telles vertus maintenaient dans le peuple l'estime pour les patriciens ; elles ne l'empêchaient pas d'être misérable, rongé par l'usure, et de désirer mieux. Il est certains mots qu'on ne prononce pas en vain. Les gens qui avaient chassé les Tarquins pour outrage fait aux lois, pour attentat à la liberté, ne pouvaient espérer maintenir dans une oppression humiliante des hommes libres, leurs frères, ceux qui mouraient avec eux dans les combats. De là un peuple revendiquant sans cesse ses droits, dans la conscience de sa grandeur.

On ne saurait trop admirer la retraite des plébéiens sur le mont Sacré ; justice leur était refusée. Sans se porter à la violence contre des concitoyens, ils se retirèrent tous ensemble, laissant aux grands leurs richesses, leur gloire, leur orgueil, se contentant pour toute vengeance d'une scission pacifique qui allait rendre les chefs impuissants, en leur supprimant les soldats. Pas une maison pillée. Le respect de la propriété et de la loi. Les patriciens durent céder. C'était

un code contre l'arbitraire que voulait avant tout le peuple. Sous sa pression, dix magistrats furent nommés avec pleins pouvoirs, toute autre charge suspendue, pour donner à Rome des lois écrites. Le code fut fait selon le génie romain, clair, précis, dur. Le peuple n'en demandait pas davantage, et nul ne protesta contre l'institution nouvelle. Quand Appius Claudius, le plus important des décemvirs, voulut abuser de l'influence que lui donnait sa position pour se changer en tyran, le peuple garda l'œuvre et brisa l'homme.

On retrouve dans cette révolte le grand souffle qui a balayé les Tarquins. Mais, cette fois, ce ne sont pas les patriciens qui dirigent le mouvement ; ménagés par les décemvirs, satisfaits de voir le peuple souffrir de la puissance qu'il a lui-même créée, ils s'abstiennent. Les plébéiens qui fournissent les victimes suffiront aussi à fournir les vengeurs.

La violence contre une femme alluma encore la révolte. Appius, à l'aide d'un faux témoin, veut faire passer pour son esclave la fille d'un légionnaire, laissée sans défense par son père en campagne au service de la patrie. Ce que Virginie dut s'écrier, un poëte italien qui a eu une âme indomptée et généreuse au milieu d'illogiques excès de passion, Alfieri, l'a retrouvé et inscrit dans quelques vers d'une tragédie :

« Un défenseur s'élèvera pour moi. Certes je suis fille de mon noble père ; car je sens palpiter dans mon cœur une âme libre et romaine. J'aurais une autre âme, si je n'étais pas née de lui. »

La multitude se soulève, mais Appius domine la mul-

titude avec ses gardes. Virginius n'arrive, couvert de poussière, que pour perdre toute espérance. Alors, ne pouvant supporter pour sa fille l'idée de déshonneur et de servitude, il saisit un couteau de boucher : « C'est, ma fille, le seul moyen qui me reste d'assurer ta liberté. » Et il lui perce le cœur. Puis, se tournant vers le tribunal : « Appius, je dévoue par ce sang ta tête aux dieux infernaux. » Aux cris qu'excite une action si terrible, Appius ordonne de saisir Virginius; mais partout il se fraye un chemin par le fer[1].

La scène de Lucrèce morte se renouvelle aux portes de la ville. Le corps inanimé de la jeune fille est offert aux regards de la multitude. Les femmes se lamentent; « elles demandent si c'est pour cette destinée qu'elles mettent des enfants au jour, si c'est là le prix réservé à la chasteté. » Les hommes s'animent au souvenir de leurs libertés détruites. Dans son camp, l'armée se soulève à la voix de Virginius, saisit ses étendards et marche sur Rome, où elle décide le triomphe de la liberté en fraternisant avec les autres citoyens.

L'acte de Virginius tuant sa fille pour ne pas la voir esclave, comme l'acte de Brutus tuant son fils rebelle aux lois, est d'une sublimité tragique qui fait hésiter un instant l'admiration devant son apparence farouche. Virginius est loin de pouvoir être considéré comme un héros. Il manque de hauteur d'esprit, de portée intellectuelle ; et pourtant il y a, dans sa protestation spontanée en faveur de la liberté et de la justice, le reflet des grands caractères. Comme les figures po-

[1] Tite Live.

pulaires, il perd sa personnalité dans un mouvement ; sa colère devant l'outrage, son invincible haine de la servitude symbolisent, sous le nom de Virginius, la démocratie tout entière.

Il y eut, dans les temps qui suivirent, des fanatiques de patriotisme. Les deux Décius, pour apaiser la Divinité par un sacrifice volontaire, se firent tuer dans les combats, comme Codrus. Curtius, voyant un gouffre s'ouvrir, sans doute quelque fissure volcanique, s'y précipite tout armé avec son cheval, dans l'espoir d'éloigner de Rome le danger. Régulus, prisonnier des Carthaginois et envoyé à Rome pour faire ratifier un traité funeste à la patrie, demande à rester seul responsable de ce traité signé par lui et retourne mourir dans les supplices horribles que la colère de l'ennemi lui réserve. Les trois cent six Fabius, voyant Rome s'arrêter dans ses conquêtes contre l'Étrurie, partent, résolus à continuer seuls la guerre et à doter la cité de ce qu'elle renonce à conquérir. Trop peu nombreux, ils sont surpris, mais se tirent à leur honneur du désastre, en mourant tous.

Au-dessus de ces hommes qu'un trait détaché rendit célèbres, auxquels il manque une cause sympathique, — car les Romains, combattant les Volsques ou les Carthaginois, valent leurs ennemis, et leurs ennemis les valent, — apparaissent les vrais grands hommes, les patriotes d'intelligence et de cœur, Camille, Fabricius et Scipion.

Peut-être l'orgueil romain a-t-il embelli de couleurs légendaires les exploits de Camille ou de Fabricius. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, les pro-

babilités historiques sont pour un tribut payé, et non pour Camille faisant remplacer l'or par le fer. De même, les traits de générosité et d'intégrité de Fabricius arrachant un cri d'admiration à l'ennemi du moment, Pyrrhus, roi d'Épire, portent le cachet de l'imagination, travaillant après coup, plus que de la réalité[1]. Mais la fermeté dans les revers, le mépris de l'or, le sentiment de la grandeur de Rome sont bien les traits généraux de l'époque. Et le sénat, au lendemain d'une défaite, a pu très-bien, dédaignant les éléphants, la stratégie du roi grec victorieux, refuser de signer la paix avec Pyrrhus, tant qu'il ne serait pas sorti d'Italie.

La même grandeur collective, la plus rare, la plus importante dans un pays, puisque la mort des individualités n'y change rien, se retrouve, soixante ans plus tard, dans des conditions encore plus critiques. Un homme de génie, le plus grand chef d'armée qu'ait peut-être produit le monde, le cruel Carthaginois Annibal, comprenant que sa patrie ou Rome devait disparaître pour céder la prépondérance à l'autre, avait, par des chemins nouveaux, frayés à travers les Alpes, envahi l'Italie et battu les troupes romaines bien plus complétement que Pyrrhus. Il n'y avait pas surprise, car c'était la troisième victoire qu'il remportait sur elles depuis un an. Plus de troupes, un des consuls tués. Varron, le survivant, revenait piteusement avec dix mille hommes qu'il avait ralliés à grand'peine. Issu du peuple et nommé par lui en opposition au sénat, il avait, par

[1] Niebuhr.

un entraînement plus généreux que prudent, défendu le territoire des pays alliés, engagé le combat malgré son collègue, et causé la défaite. Le sénat pouvait facilement s'en prendre à l'élu des plébéiens, tirer du malheur commun la triste satisfaction de l'orgueil de caste; il jugea qu'il valait mieux assurer l'union de tous les citoyens, relever les courages. En corps, il marche à la rencontre du consul malheureux, pour le remercier solennellement de n'avoir pas désespéré de la république.

C'est à cette école que se forme Scipion l'Africain, une belle figure dont le relief gagne à s'accuser dans la lumière de la certitude. Après avoir, par sa noblesse de caractère autant que par son courage, arraché l'Espagne aux Carthaginois, il combattit Annibal par sa propre propre méthode, se porta sur Carthage, tandis que le vieux général, manquant de troupes, se maintenait quand même en Italie.

Rappelé par sa patrie menacée, Annibal fut battu à Zama, et Rome devint sans rivale dans le monde. La fin de celui qui décida de la fortune de Rome ne fut pas heureuse; il eut le tort de se laisser éblouir par le souvenir de ses victoires, de se faire le défenseur des priviléges aristocratiques, de se croire au-dessus des lois, de vouloir dominer enfin. Les tribuns du peuple, alarmés pour la liberté, le combattirent par des accusations injustes, comme celle de malversation dans son ambassade d'Asie, où il n'y avait eu qu'abus d'autorité. Scipion froissé se retira en Campanie, après avoir prouvé son intégrité par sa pauvreté, et fit écrire sur sa tombe : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. » Garder cette

rancune dans la mort, c'était, après tant de clarté, s'incliner vers l'ombre; ombre d'orgueil, d'ambition personnelle, qui, dans les Romains des siècles suivants, ira s'épaississant jusqu'au jour où les vertus civiques seront mortes. Scipion, malgré sa pureté, touche au point fatal où les individualités l'emporteront sur les institutions.

X

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

LES VAINCUS

Après Scipion, Rome, qui a déployé tant de vertus patriotiques pour acquérir la moitié de l'Italie, va avec moins d'efforts abattre Carthage, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce, l'Asie Mineure, la Gaule et l'Égypte. Elle le devra à la force d'impulsion que ses premières et peu brillantes conquêtes lui ont donnée, en se faisant si durement acheter, à sa savante organisation militaire, à ses fortes traditions politiques ; pourtant ces succès laissent froid celui qui n'a pas l'admiration béate du succès. Si de l'unité romaine, par des lois mystérieuses, il est résulté un progrès pour l'humanité, le mérite n'en revient pas à Rome, qui ne le soupçonna point. Quel fut son but ? Avoir des esclaves, des richesses, imposer sa volonté au monde entier. On ne doit pas lui tenir compte d'autre chose. De quelque façon qu'on envisage la puissante république, on trouve en elle l'in-

justice : d'abord, en bas, l'esclavage, des fantômes sans nombre qui ne comptent pas; partout, dans l'antiquité, l'esclavage existe, mais nulle part il n'atteint les mêmes proportions, la même brutalité. Au-dessus de cette plaie vivante, de ces affamés, de ces martyrisés sans nom, est la multitude des sujets, jouet des gouverneurs qu'on leur impose, puis la multitude romaine ayant pour privilége de payer de son sang la conquête et d'en voir les profits passer aux classes nobles qui la méprisent. Ces vices restaient voilés dans les premiers temps de la république ; il y avait un vrai peuple au temps de Virginius, peuple agricole, pauvre, mais vivant de son travail. Le principe mauvais de la force a peu à peu tout vicié ; la noblesse qui, à l'arrogance joignait la pureté des mœurs, y joint la corruption, que chaque jour lui apportent les civilisations morbides de l'Orient asservi. La lutte subsiste entre elle et la démocratie, qui finira par vaincre ; ce sera un progrès, par certains côtés, que ce triomphe de la foule obtenant son droit à la vie ; mais le produit du passé étant une foule famélique, brutale, ignorante, son triomphe sera la chute de la liberté ; elle avilira avec elle ceux qui égoïstement la maintenaient abaissée ; la légalité oppressive à base oligarchique ne sera remplacée que par la tyrannie à base populaire ; il y avait des institutions lourdes aux misérables ; il n'y aura plus d'institutions ; rien que la fantaisie, selon l'heure, de la populace, de la soldatesque ou d'un maître, la force effrénée.

La république romaine finit en abîme ; c'est un tourbillon où la civilisation, les nationalités, les vertus, les crimes s'agitent un instant à la surface et dispa-

raissent à jamais. C'est dans les débris entraînés que, parmi bien des fanges, l'on retrouve l'héroïsme ; rien de juste ni de bon n'est désormais victorieux; dans quelques-uns des vaincus tressaille parfois une idée généreuse : vaincus de l'intérieur luttant contre la forme sociale, vaincus de l'extérieur luttant contre l'absorption despotique; les Gracques qui veulent consoler les misérables, Spartacus qui veut affranchir les esclaves, Caton qui veut sauver la liberté de l'État, Vercingétorix qui veut maintenir l'indépendance d'un peuple.

Les Gracques firent à Rome un rêve analogue à celui d'Agis ou de Cléomène à Sparte ; comme eux, ils voulurent rétablir la petite propriété, rendre à la patrie un peuple agricole, vivant librement de son travail; ils échouèrent de même.

Leur enfance est restée le type le plus pur et le plus élevé de la vie de famille ; la Grèce, où l'épouse obscure, inintelligente, joue un rôle effacé, où la femme qui brille par la culture de l'esprit est une courtisane, n'a pas de caractère à opposer à Cornélie leur mère, la femme sévère de mœurs, grave et en même temps ardente dans son culte du beau. Fille de Scipion l'Africain, elle avait, dès son berceau, vécu dans les idées de gloire, d'humanité, de dévouement et, s'étant un jour trouvée veuve avec douze enfants à élever, elle ne faillit pas à son devoir d'épouse et de mère. Un roi d'Égypte lui offrit de la faire reine en l'épousant ; elle refusa. Que faisait une couronne à une Romaine, fille de Scipion ? N'eût-elle pas craint de manquer à la mémoire d'un époux regretté, elle préférait au vain faste d'un trône oriental l'éclat qui rejaillirait sur elle de la vertu



Cornélie et les Gracques.

de ses enfants. Mais la mort vint l'éprouver dans sa mission maternelle ; de ses douze enfants il ne lui en resta que trois : une fille et les deux fils dont la gloire fit le malheur ; Tibérius et Caïus Gracchus, ses joyaux, comme elle les appelait, et qui, hélas ! l'emperlèrent de leur sang !

Sous l'inspiration d'une telle mère, ils acquirent au suprême degré les trois qualités dont la réunion fait le plus d'honneur à l'homme politique : le courage, l'éloquence, la générosité. Il leur manqua la modération et la patience.

Les deux figures de Tibérius et de Caïus se confondent généralement dans un même sentiment de blâme chez les uns, d'admiration chez les autres, selon qu'on les considère comme perturbateurs de l'ordre ou ennemis du mal organisé. Les nuances sont pourtant sensibles ; peut-être est-ce le souvenir de son frère, tué d'une manière infâme par la noblesse, qui entraîna Caïus vers les excès. Toujours est-il qu'il justifia par sa conduite violente les colères du sénat, sinon les outrages qui furent faits à son cadavre.

Rien de semblable dans Tibérius. Modéré dans ses demandes de réforme, il trouva en face de lui les résistances les plus perfides ; s'il essaya, pour arriver à son but, de franchir les barrières légales qu'on lui opposait, du moins il ne recourut pas à la sédition ; et cet homme qui périt dans une émeute de sénat, aussi honteuse que n'importe quelle émeute de populace, arrêta lui-même ses partisans prêts à combattre, pour soumettre l'incident aux magistrats, un jour où il avait pour lui la force et où on lui avait fait la plus flagrante injustice.

Tibérius avait commencé sa vie par des succès militaires ; mais la recherche d'une autre gloire occupait son âme ; allant en Espagne, il était passé par l'Étrurie et avait été pris d'une grande tristesse à voir tout le pays occupé par des troupeaux d'esclaves affamés, sauvages d'aspect, étrangers de langage, quand une population libre de petits agriculteurs romains aurait dû s'y multiplier et en fertiliser la moindre parcelle. L'impression de ce dépeuplement lui resta amère et profonde ; et c'est pour les raisons les plus pures, les plus hautes, sous l'impression du cœur et non de l'ambition, qu'il demanda, à son retour, le tribunat.

Il fut élu, mais pour se heurter aux difficultés d'une réforme qu'il voulait opérer pacifiquement ; haï des riches, auxquels il demandait l'abandon de terres usurpées, il finit par devenir suspect au peuple, qui blâmait ses efforts de transactions avec les classes privilégiées. Et ses ennemis du sénat, suivis d'une troupe armée de bâtons, vinrent facilement à bout de le tuer avec ses partisans, lors de sa présentation à son troisième tribunat. A leur tête était ce Scipion Nasica qui, en plein forum, insultait un paysan : « Marches-tu sur les mains ? » lui demandait-il, en regardant les callosités que le travail y avait mises. Les vainqueurs, qui avaient tremblé un instant pour leurs richesses mal acquises, poussèrent la fureur jusqu'à refuser la sépulture aux cadavres. C'était la première sédition sanglante à Rome depuis l'expulsion des rois, et elle n'était pas venue du peuple, qui avait tant souffert.

Caïus Gracchus, beaucoup plus jeune que Tibérius, n'entra dans la lice que plusieurs années après. Il com-

mença, comme son frère, par servir sa patrie les armes à la main ; les hautes classes cherchaient à l'éloigner de Rome par des missions extérieures ; il déjoua leurs efforts, il résista même aux supplications de sa mère, qui ne voulait pas perdre son second fils sur ce champ de bataille des assemblées, où le premier, épargné par la guerre, était venu périr. Le jour où il se présenta au tribunat, ce fut un tel enthousiasme que, le champ de Mars ne suffisant pas à contenir les votants, on monta, pour donner les voix, jusque sur les toits des maisons. Caïus, d'une éloquence plus véhémente que celle de Tibérius, fit sur le peuple une immense impression ; il avait une sorte de rugissement qui emplissait le forum ; il parcourait la tribune à grands pas, arrachant sa toge de ses épaules dans l'ardeur de sa diction. Le souvenir de son frère assassiné le poussait sur le chemin des audaces. Voulant beaucoup de bien au peuple, le premier qui ait pensé non-seulement aux citoyens romains, mais aux Italiens, pour lesquels il demanda le droit de suffrage, il exerça son pouvoir avec les emportements de l'absolutisme. La calomnie seule a peint Tibérius des couleurs d'un ambitieux. Il semble que Caïus fût devenu volontiers un tyran démocratique.

Il se brisa, comme son frère, aux éléments contradictoires des réformes à faire et, sans avoir toujours su, comme lui, éviter la violence, il dut se faire tuer par un esclave pour échapper à ses ennemis.

Le peuple, revenu de sa consternation, ne tarda pas à révérer comme des dieux ceux qu'il avait mal défendus. Aux lieux où ils périrent, des temples furent bâtis où un grand nombre de citoyens allaient, à chaque sai-

son, porter des offrandes. Cornélie, dans le malheur, eut une force digne de son père, digne de ses fils. Dans une villa près de Misène, elle resta, recevant des amis, des étrangers, surtout des Grecs, et conversant avec fierté, sans larmes, des maux glorieux que ses fils avaient soufferts pour le peuple.

Tout esprit imbu des idées romaines, même le généreux esprit des Gracques, se fût étonné que, près des défenseurs de la foule libre, on plaçât un de ces êtres obscurs, un de ces esclaves qui tentèrent d'affranchir leurs frères, de détruire la grande iniquité d'autrefois. Les siècles ont fait leur œuvre, et ceux qui tournèrent les meules, creusèrent les carrières sous le fouet, comptent devant l'humanité nouvelle. Pas un homme libre, dans le monde antique, ne prit leur défense. Les gouvernements établirent des règlements plus ou moins doux, selon leur organisation ; les maîtres les observèrent avec plus ou moins de sévérité, selon leur caractère ; mais regarder l'esclavage comme une violation du droit, nul n'y songea. Aussi les chefs des insurrections d'esclaves, nés eux-mêmes forcément de l'esclavage, viciés, énervés par le joug qui pesait sur eux, furent-ils rarement autre chose, même en disposant de milliers d'hommes, que des meneurs vulgaires. La trahison, la lâcheté, la recherche bestiale des voluptés viennent attrister ces drames des profondeurs sociales qui s'appellent les guerres serviles. Un esclave pourtant se dressa contre Rome, qui fut assez pur de caractère, assez vaste d'intelligence, assez noble de cœur, pour qu'il puisse être mis au nombre des héros. Et il semble qu'une clarté doive monter de notre monde au ciel, quand la justice

tardive mais infaillible chasse hors de la vraie gloire les orgueilleux, les Émilien, les Lucullus, les Sylla, avec leurs manteaux de pourpre, leurs fronts superbes, leurs mains sanglantes, pour mettre à la place un de ces apôtres du droit, foulés dans la poussière par les préjugés de leur époque.

Un homme qui se crut un sage et qui ne fut guère qu'un excentrique, Caton l'Ancien, la bouche pleine du mot vertu, conseillait, dans un traité économique, de se défaire des vieux bœufs, des vieilles charrettes, des vieilles ferrailles, des esclaves vieux, infirmes ou malades. C'était le système des hommes austères, des Romains cherchant à revenir aux traditions des temps primitifs ; le système des Romains civilisés, prodigues, ardents à savourer toutes les ivresses que le monde pouvait leur verser, c'était d'avoir des esclaves nombreux, vigoureux, bien nourris, habiles à manier les armes, pour se donner le plaisir de les faire s'entre-tuer en représentation publique. L'esclave Spartacus était dans cette catégorie, faisait partie des gladiateurs, jouets vivants destinés à l'amusement du peuple-roi. La révolte fut commencée par soixante-dix esclaves qui, partis de Capoue, se réfugièrent dans les montagnes et le prirent comme chef. C'était un homme chez lequel la force herculéenne et le courage sans bornes n'excluaient pas la douceur. Habile stratégiste, il battit tous les généraux envoyés contre lui, et, maître d'une partie de l'Italie, se contenta d'en tirer la subsistance de son armée, sans laisser commettre un seul meurtre. Il faut d'autant plus admirer cette modération qu'il n'était pas Italien, n'avait aucun ménagement à garder envers des maîtres

sans pitié, et que, de plus, c'était au lendemain des guerres furieuses de Sylla et de Marius, où les hommes libres venaient de faire charrier tous les crimes à l'Italie changée en fleuve de sang.

Spartacus ne se faisait pas illusion, il n'espérait pas abattre Rome ; il voulait rassembler autour de lui tout ce qu'il trouverait d'esclaves, remonter l'Italie, puis, cette multitude une fois sortie des griffes romaines, rendre chacun à sa nationalité. Mais les victoires qu'il remportait inspiraient trop de confiance à des hommes présomptueux par ignorance ; on le contraignit à redescendre dans le sud et à suivre, pièce à pièce, l'effondrement de son rêve, sans qu'il eût ni assez d'illusion pour rien espérer ni assez de pouvoir pour rien empêcher. Restait la ressource de mourir ; il se fit tuer.

Au moment où cet obscur gladiateur trouvait la liberté dans la tombe, un roi illustre, un homme de génie, agitait contre Rome l'Asie, comme Annibal avait agité l'Europe. Pas plus qu'Annibal pourtant, ce colosse, admirable par certains côtés, n'eut cette pureté de caractère que demande l'héroïsme. Ces athlètes de résistance manquent de points sympathiques ; ils ont, avec le génie, l'atrocité ; leur patriotisme douteux est étouffé par les herbes parasites de l'ambition. Annibal veut acquérir par ses soldats la toute-puissance, Mithridate veut conserver la sienne. Partout, dans ces tristes pages de l'histoire, on se heurte aux pillages, aux égorgements furieux. Le pauvre, l'homme qui mène la charrue, fait le commerce, forme la masse inconnue des armées, est méprisé, foulé aux pieds des maîtres, consuls romains ou chefs étrangers La mort de Mithridate

condamne l'Asie sans retour à la domination de Rome ; mais qu'eût-elle gagné à rester la propriété de Mithridate? En spoliation, en cruauté, comme en grandeur, les antagonistes se valaient. Si on laisse de côté les éclairs de la Grèce mourante, c'est plutôt à l'Occident, dans des pays à moitié sauvages, qu'on trouve des hommes dont le mobile semble avoir été non une ambition, mais un amour : en Espagne, Viriathe ; en Gaule, Vercingétorix.

Viriathe n'était qu'un pâtre de Lusitanie, quand, voyant ses compatriotes victimes de la perfidie romaine, il les appela à une guerre d'embuscades dans les rochers et les broussailles ; cinq préteurs et un consul furent battus. Supérieur à sa naissance, remplaçant la science politique par l'intuition, il voulait faire oublier aux diverses races de l'Espagne leurs haines séculaires. Le fier sénat romain le fit assassiner pendant son sommeil. Mais, dans cette figure entrevue, dans ce caractère arrêté avant son développement, trop peu de traits sont accusés ; ce n'est guère qu'une ombre qui passe, frémissante et poignardée.

En défendant la cause de sa patrie, Vercingétorix déploie les vertus du héros et les facultés de l'homme de génie. La lutte fut courte et terrible. D'un côté, des peuplades ardentes, méprisant la mort, rebelles à la servitude, avec un chef qui sut un instant faire battre en elles un seul cœur et créer l'unité nationale ; de l'autre, l'élite des légions romaines, ayant cette rapidité de mouvements, cette puissance d'action que donnent la tactique, la discipline, la cohésion parfaite, quand un chef sait en user. Et leur chef était César.

Quand les Romains triomphèrent, Vercingétorix dut être saisi d'une grande douleur, peut-être d'un remords. N'était-ce pas lui qui avait pris la responsabilité d'entraîner à leur perte tant de milliers d'hommes? n'avait-il pas fait voter à la confédération, sublime de désintéressement, l'incendie des cités pour affamer l'ennemi? n'avait-il pas été jusqu'à condamner au supplice les lâches qui refuseraient de prendre les armes? Dans son propre pays, au siége d'Alésia chez les Mandubiens, n'avait-il pas dû laisser mourir, entre la ville et le camp romain, les vieillards, les femmes, les enfants chassés de la ville faute de vivres? Et pour tant de malheurs, tant de sang versé, tant de cadavres livrés aux loups et aux corbeaux, qu'avait-il obtenu? Vercingétorix voulut au moins tenter de détourner sur lui la colère de l'ennemi : informé que les conditions de César pour pardonner étaient d'avoir les chefs en son pouvoir, il prit son plus beau cheval, sa plus riche armure, et vint droit au camp romain. César siégeait sur un tribunal; Vercingétorix fit tourner son cheval en cercle autour de son vainqueur, jeta ses armes et se livra sans une parole. Couvert de chaînes, il attendit, six ans, le jour du triomphe de César, et fut tué par le bourreau le lendemain.

Purifié par le malheur des violences où l'exemple de ce qui l'entourait avait entraîné son patriotisme sauvage, il devint et restera le héros de la Gaule druidique aux forêts mystérieuses, aux vierges prophétiques, aux bardes belliqueux, où, sous des pratiques religieuses, parfois sanglantes, se cachait l'aspiration idéale d'âmes qui avaient foi en l'immortalité.

Quant au vainqueur, il fit une lâcheté indigne de son génie, le jour où il donna l'ordre de tuer celui qui l'avait dominé un instant. Dans d'autres circonstances, le même César se montra généreux : « Sauvez les citoyens romains ! » disait-il, après la victoire de Pharsale remportée sur ses ennemis de l'intérieur. Mais c'était pour ne pas gâter, ne pas assombrir sa gloire aux yeux de ceux dont il voulait l'acclamation ; il ne songea pas au pardon d'un barbare qui, devant Rome, ne comptait pas.

César, incontestablement un géant, est aux héros ce que certaines lunes rouges, à l'aspect énorme et sinistre, sont aux disques sereins des belles nuits. Il est injuste d'exalter cet égoïste ; voir la bonne cause dans ses ennemis serait également injuste. Rome en était à ce point où les principes posés par la conquête arrivent à leur déduction forcée : le mal, n'importe comment l'on s'oriente. Quand, vainqueur de la Gaule, chef à Rome du parti démocratique, César, avec ses vétérans, avec les Gaulois devenus ses serviteurs, eut dompté le parti aristocratique, il eut à briser un caractère plus grand, un homme de liberté et de désintéressement, Caton d'Utique, qui, depuis le commencement de sa vie, n'avait fait que lutter tantôt contre Pompée, tantôt contre César, s'efforçant d'assurer le respect des lois. Ses intentions étaient honorables. Mais que voulait-il ? Conserver les institutions, iniquité du noble au plébéien, du riche au pauvre, iniquité du Romain à l'allié, de l'allié au sujet, du sujet à l'esclave ; en face des corruptions envahissantes de l'univers, il se rejetait en arrière sur les temps de vertu républicaine ; mais son idéal n'existait

là. L'injustice de Rome envers tant d'opprimés, il ne songeait pas à la réparer. Il voulait une contradiction : Rome maîtresse de l'univers et n'ayant pas de maître, une liberté au-dessus d'une servitude. César voyait de plus haut ; il incorporait dans ses troupes les plus braves des ennemis qu'il avait vaincus, il installait jusque dans le sénat ses amis de race gauloise, il ordonnait la reconstruction des villes détruites : Carthage, Capoue, Corinthe. Il projetait de donner à tout l'empire un code unique, une administration semblable. Mais s'il fit faire des progrès au bien-être matériel du peuple et des provinces, il n'en fit faire nulle part à la beauté morale dont, à Rome, il précipita la chute.

A ce large génie Caton n'opposa qu'une vertu rétrograde. Il fut le rocher, et César les grandes eaux. Il resta debout sans rien empêcher ; la vague en fit le tour et passa.

Quand, en Afrique, il eut vu s'évanouir ses dernières espérances par l'incapacité de ceux qui soutenaient la même cause, il s'occupa d'assurer le salut de ses amis, de sauvegarder les intérêts de la ville où il s'était réfugié ; puis, après avoir lu le Dialogue de Platon sur l'âme, il se tua, « se proclamant vainqueur autant qu'il le voulait, puisqu'il avait sur César l'immense avantage du droit[1]. »

L'ardente horreur de Caton pour le despotisme passa à sa fille Porcie, à son gendre Brutus, avec des couleurs plus sombres. Caton n'avait pas subi de maître, Brutus en eut un, fut même son obligé, l'assassina malgré les

[1] Plutarque.

devoirs de la reconnaissance, par amour pour la patrie, et mourut impuissant, flétri, désabusé de tout, même de lui. Nulle figure n'est plus triste.

Ce n'était pas un misérable disposé aux trahisons, aux machinations ténébreuses ; nourri de maximes stoïciennes, il avait cette vertu forte qui brave les revers, et César, qui l'aimait et qui le craignait, le comblait de ses faveurs. Il dut se faire en lui un vaste déchirement avant qu'il se décidât à frapper son bienfaiteur ; mais César ne se contentait pas du pouvoir, il en rêvait les apparences monarchiques. Au Forum, il s'était fait offrir un diadème et, bien qu'il l'eût repoussé, les tribuns ayant accusé ceux qui l'appelaient du nom de roi, il cassa les tribuns. Or une loi existait depuis le commencement de la république, qui autorisait à mettre à mort quiconque prendrait ce titre. Tous les mécontents de Rome, connaissant l'âme exaltée de Brutus, l'excitaient. « Tu dors, Brutus, lut-il sur un billet anonyme ; non tu n'es pas Brutus. » Son nom même semblait lui faire un devoir de sauver la république. Il se mit à la tête d'une conjuration où entrèrent un grand nombre de sénateurs, mais la plupart, pour des raisons de plate vengeance ; Brutus était le seul qui, dans le crime, portât les sentiments de la vertu. C'est alors que sa femme Porcie, devinant son projet à son trouble, se fit à la cuisse une profonde blessure pour s'assurer de son courage à se taire dans l'éventualité de la torture, et, n'ayant pas failli dans cette épreuve, demanda à son époux de partager son secret et ses périls.

L'assassinat de César n'eut pas la fière audace, la beauté, si on ose le dire, du meurtre d'Hippias. Des

sénateurs, réunis pour frapper un homme désarmé, s'acharnent sur un cadavre jusqu'à se blesser les uns les autres, puis une terreur panique les met en fuite. En vain Brutus veut les retenir, les faire délibérer ; ils ont peur, ils se sauvent. Ce qui maintient Brutus grand, c'est qu'il n'y eut en lui ni égoïsme ni défaillance, rien qu'un dévouement sans bornes aux institutions de Rome. Aux yeux de la loi, il frappait incontestablement dans César un criminel et pouvait se croire absous par la Némésis des causes justes. Son erreur est d'avoir été un anachronisme, d'avoir cru à la vertu du sénat, à l'amour de la liberté dans le peuple ; ayant horreur du sang et ne voyant d'obstacle à la république que César, il ne songea même pas à frapper les chefs militaires sur lesquels s'appuyait son despotisme. Les chefs militaires se hâtèrent de frapper la liberté. Antoine, le meilleur des lieutenants de César, se rendit théâtralement au Forum avec les vêtements ensanglantés du maître, et souleva contre le sénat les colères du peuple qui regrettait le donneur de fêtes, de l'armée qui regrettait le gagneur de batailles. Les meurtriers furent forcés de quitter Rome ; la tyrannie reparut avec trois têtes, sous la forme d'un triumvirat qui pouvait faire prévoir une guerre civile, le jour où la coalition des ambitieux aurait écrasé les derniers hommes de cœur.

L'écrasement se fit sans peine. Le plus grand orateur de Rome, Cicéron, qui, dans une série de discours, avait courageusement démasqué au sénat les projets d'Antoine, paya son patriotisme de la vie. Fulvie, femme d'Antoine, se fit apporter cette tête où avait

résidé le génie, et perça sa langue d'une aiguille. Cicéron n'avait été ni un grand caractère, ni un grand politique, mais un grand homme de bien. S'il avait eu des faiblesses de vanité, des tergiversations, des défaillances, il avait eu aussi de courageuses indignations contre le crime puissant, et il sut mourir pour la cause de la vertu. Tendre en amitié, se complaisant aux affections de famille, il avait étendu son cœur jusqu'à la patrie, plus loin même que la patrie, et, sans en embrasser peut-être toute la portée, il écrivit, dans un ouvrage philosophique, cette expression d'une nouveauté sublime : « l'amour du genre humain : *caritas generis humani.* »

Pendant que Cicéron était égorgé, Brutus errait en Grèce, cherchant des hommes pour tenter un dernier combat, s'acharnant après les plus nobles chimères, mais ce n'étaient pourtant que des chimères. Brutus est repoussé par la logique du cortége sacré qui le voudrait dans ses rangs, qui lui tend les bras malgré tout ; car, pour ne pas être consolé, il a trop souffert. Né pour les belles actions limpides, il vécut dans les choses troubles, qui ne lui donnèrent pas un jour de bonheur. Dans la lutte même qu'il soutint contre les partisans de César, il vit, lui l'homme intègre qui, gouverneur de province, avait fait bénir le nom romain, sa cause servir de prétexte aux exactions et aux pillages. Dans le silence d'une nuit obscure, il était seul sous sa tente éclairée par une vacillante lumière, quand un fantôme entra. Brutus lui demanda qui il était, et l'autre répondit : « Je suis ton mauvais génie. » En effet, un mauvais génie présida à la vie de cet homme, et il est

cruel de penser qu'il fut égaré dans des solitudes stériles en poursuivant un mirage de vertu. Par degrés, le mirage s'affaiblit, il s'évanouit enfin pour Brutus vaincu, et, par une nuit pleine d'étoiles, se faisant tendre la pointe d'une épée, le meurtrier de César s'y précipita, après avoir poussé, les mains levées vers le ciel, ce cri désespéré, pris à la Médée d'Euripide : « Vertu, tu n'es qu'un vain mot ! » Les ténèbres qui se faisaient sur la conscience du monde avaient pénétré jusque dans cette âme. La vertu, qui ne dépend ni des victoires ni des désastres, prouva sa réalité et sortit de ces ténèbres.

La république romaine y resta.

XI

STOICIENS ET CHRÉTIENS

La victoire a succédé aux incertitudes du combat, le despotisme l'a emporté sans retour. Il a commencé par la gloire mêlée de crimes, César, Auguste ; puis le crime est resté seul maître avec Tibère. L'immense territoire conquis par les légions avait une tête qui était Rome ; Rome a une tête qui est l'empereur. Du principe de la force la conséquence s'est rigoureusement déduite. Il faut une volonté personnelle qui maintienne ces éléments disparates d'où nulle volonté collective ne peut se dégager. Quelques conquérants, au milieu d'une masse de nations conquises, n'ont pu constituer un peuple. Dès lors, plus d'opinion publique, plus de contre-poids à la violence ; les armées, qui ont l'unité de la discipline, sont devenues prépondérantes et ont créé un monde fait comme elles, s'annihilent dans un chef. Ce sont elles qui nomment les empereurs ; souvent celles de Germanie en choisiront un, celles de Syrie un autre. Alors bataille. Le sénat ratifie le

choix des vainqueurs ; que pourrait-il faire autre chose? Pourquoi ces Gaulois, ces Germains, ces Espagnols, ces Grecs, qui forment la majeure partie des légions, s'inquiéteraient-ils de la volonté d'une assemblée? Autrefois, pour les anciens laboureurs de Rome, le sénat représentait la patrie ; il n'y a plus de laboureurs dans le Latium ; il y a des esclaves et des riches voluptueux.

Ce n'est pas contre le principe autocratique, c'est contre tel ou tel maître que les rares honnêtes gens se révolteront ; et cette acceptation d'un maître n'est pas le fait des lâches, des gens bornés ; le plus grand historien de tous les siècles, l'homme qui a eu le plus en horreur les crimes et la tyrannie, Tacite, s'y est soumis, flétrissant les meurtres, ne se rattachant jamais, dans la pratique, aux institutions républicaines qu'il aime. « La foule est prête à toutes les servitudes, » s'écrie-t-il avec mépris et douleur. Le bien n'est pas impossible avec quelques grands hommes ; il est même plus facile peut-être, mais cette masse qu'ils plient à leur volonté se pliera aussi facilement, le lendemain, aux fantaisies d'un monstre ; c'est de la boue qui se laisse pétrir avec indifférence par le pied du crime ou celui de la vertu. Nul ne peut la faire sortir de cette malléabilité, la solidifier dans une forme. Moralité de l'histoire pour les peuples avides de conquêtes ! l'empire romain a eu ses héros guerriers, législateurs, philosophes ; le mot qui les résume tous, c'est l'impuissance. Les plus glorieux d'entre eux passent sous la pourpre, l'air abattu ; on sent des athlètes qui, d'une épaule robuste, ont soutenu un moment un mur qui s'écroule, comprenant qu'eux partis l'écroulement allait continuer. A l'intérieur, ra-

menaient-ils la justice, la modération dans le gouvernement des provinces, l'honorabilité dans les délibérations du sénat, l'humanité dans les soldats et le peuple, ni le sénat, ni l'administration, ni l'armée, ni le peuple, n'avaient dans le cœur le sentiment de l'œuvre entreprise; on suivait simplement le désir du prince ; à l'extérieur, chassaient-ils les barbares, qui, sur le Rhin, le Danube, le Pont-Euxin, l'Euphrate, pressaient de toutes parts l'empire, les barbares revenaient sans cesse plus nombreux, plus indomptables ; comme ennemis, ils changeaient les frontières en solitudes ; comme amis, ils envahissaient les légions, Rome même ; ils finirent par atteindre jusqu'au sceptre impérial. Vouloir conquérir les Germains, les Slaves, les Scythes, les Parthes, c'était un rêve que nul n'osa faire depuis César. On ne pouvait que se heurter à l'immense inconnu ou fermer les yeux pour l'oublier.

Au temps où la Grèce, tombant sous la domination macédonienne, douta de la justice dont les dieux désertaient la cause, un philosophe, cherchant à mettre l'homme au-dessus des événements, l'honneur au-dessus du succès, la vertu au-dessus de la prospérité, avait fait consister exclusivement le bonheur dans la sagesse et le malheur dans le vice. S'affranchir de toutes les passions, dominer toutes les craintes et toutes les faiblesses, dédaigner les voluptés comme les douleurs, tel était, selon lui, l'idéal à poursuivre dans la vie. Toutes les âmes humaines n'étaient que des émanations momentanément individualisées d'une âme unique qui donnait la vie au monde. Mourir, si on n'avait point rendu la réunion impossible par des souillures, ce n'é-

tait qu'aller de nouveau se confondre avec cette âme universelle. Pour enseigner cette doctrine à Athènes, Zénon avait choisi un portique marqué d'infamie et, comme tel, laissé inoccupé depuis que les Trente y avaient fait décapiter par le bourreau quatorze cents citoyens rebelles à leur tyrannie. Pour Zénon, le lieu, que le préjugé croyait souillé par l'effusion du sang était, au contraire, ce qu'il y a de plus glorieux, de plus divin, le sanctuaire de la justice persécutée ; et son école, à l'éternelle confusion des oppresseurs, se fit une auréole du nom de Portique, en grec *stoa*, d'où stoïcisme.

Dans la décadence de la Grèce, beaucoup d'âmes trouvèrent leur consolation dans ces doctrines qui, le reste fût-il néant, laissaient à l'homme de bien une base indestructible en lui-même. Mais la décadence de la belle nation garda toujours une certaine douceur ; ce fut un crépuscule. La décadence romaine, violente, monstrueuse, eut un bien autre besoin du refuge stoïque. Déjà c'était la doctrine de Zénon qui avait nourri de sa moelle les âmes de Caton et de Brutus. C'est elle qui, la lutte reconnue impossible, donna aux belles âmes, sous Néron, la force de supporter les tortures les plus horribles avec résignation, et les fit mourir, quand il le fallut, sans courber ni contracter leur tête impassible.

Rien n'irrita plus les despotes que cette vertu muette qui, par le contraste seul, était un reproche à leur ignominie ; ceux qui étaient assez haut placés pour devenir un exemple étaient, par cette seule raison, supprimés à l'aide d'un rapide supplice. Ainsi mourut Thraséas, coupable d'être sorti du sénat pendant la délibération

où l'on justifia Néron du meurtre de sa mère, et ironiquement condamné dans toutes les formes légales.

Caton, Porcie, Brutus avaient déjà montré la vertu groupée dans une famille. On la vit se concentrer de même dans Pétus, Arria, Thraséas. Pétus Cécina, dont Thraséas était gendre, ayant été impliqué dans une conspiration contre l'imbécile empereur Claude, avait reçu de sa femme l'exemple de la délivrance par la mort. Elle s'était frappée du poignard la première, et, s'arrachant là lame du cœur, l'avait tendue à l'époux, en lui disant, souriante : « Cela ne fait point de mal. » La fille fut digne de sa mère ; elle voulut aussi mourir. Thraséas l'en empêcha, en lui montrant leur enfant, qui allait se trouver sans appui dans le monde. Et, désirant la mort, elle eut le courage de vivre.

Quant à lui, voyant arriver le questeur qui lui annonçait la nouvelle de sa condamnation, « il le reçut d'un air presque joyeux parce qu'il venait d'apprendre que son gendre Helvidius n'était que banni d'Italie. Quand on lui eut remis l'arrêt du sénat, il fit entrer Helvidius et Démétrius dans sa chambre, et présenta au fer ses deux bras à la fois. Aussitôt que le sang coula, il en répandit sur la terre, et, priant le questeur d'approcher : « Faisons, dit-il, cette libation à Jupiter libé-
« rateur. Regarde, jeune homme, et puissent les dieux
« détourner ce présage ! Mais tu es né dans un temps où
« il convient de fortifier son âme par des exemples de
« fermeté. » La mort était lente à venir, et Thraséas souffrait de cruelles douleurs ; se tournant vers Démétrius... »

Ici le temps a mis une lacune dans le récit de Tacite ;

comme ces statues dont l'imagination cherche à reconstituer les membres détruits, la fin de Thraséas est incomplète. On ne le voit pas mourir ; il semble que le sang de ce juste continue éternellement de couler.

Le courage devant la mort est beau quand il affirme une vertu, une conviction. Même en dehors de ses formes habituelles, il apparut héroïque à la Rome impériale, le jour où Pline l'Ancien, après avoir toute sa vie cherché la vérité scientifique, voulut observer une éruption formidable du Vésuve, et périt, étouffé par les cendres. Mais, quoique ce soit le fait de la mort qui attire d'abord les yeux, ce n'est pas elle, qui n'est qu'un résultat, c'est la cause dont elle dérive qu'il faut regarder. Si on négligeait de prendre en main cette lumière, on risquerait de glisser dans le cloaque sanglant de l'empire romain, où le courage, privé de sens moral, n'a pas manqué. Pour avoir des richesses, des jouissances, des honneurs, on descend à toutes les flatteries, à toutes les lâchetés. Mais, s'il arrive que l'on soit pris entre deux intrigues, on n'a plus qu'à mourir, on cherche à mourir le plus doucement possible ; comme Pétrone, on s'ouvre les veines, sans effroi, dans un bain tiède et parfumé ; on ne s'élève vers aucune idée, on plaisante devant la mort. La corruption, par d'autres voies, singe ainsi le stoïcisme. De même, chez le soldat, le culte du drapeau, l'esprit purement militaire engendrent des exploits semblables à ceux qui illustrent les défenseurs d'une patrie ou d'une idée. Les prétoriens qui, pour des raisons de cupidité et de licence, soutinrent Vitellius, l'empereur-pourceau, refusèrent de se rendre au parti honorable qui l'emportait et leur of-

frait le pardon. « Quand les portes furent brisées, ce qui n'avait pas encore péri se serra en peloton et fit face au vainqueur; il n'y en eut pas un qui ne tombât en frappant lui-même, et le visage tourné vers l'ennemi. »

Que faut-il croire? Pétrone, favori de Néron, les prétoriens, sicaires de Vitellius, se rapprochent-ils des héros par des similitudes de courage? Tout au plus, on a le droit de soupçonner, dans ces hommes, des natures bien douées qu'un contact impur a viciées, de regretter qu'ils ne soient pas nés à des époques où leur énergie eût pu être tournée vers le bien par l'esprit public; tels qu'ils sont, ils restent misérables et dégradés. On ne discerne en eux, si bas qu'on y plonge, aucun mobile noble. Indifférents à la vie, ils l'étaient à toutes choses, à la patrie, à l'humanité, à Dieu. Ce qui des stoïciens fait des héros, c'est qu'indifférents à la vie, ils ne l'étaient pas au bien et au beau. Les voluptueux faisaient un jeu de leur être ; eux en faisaient un devoir.

Les deux plus grands stoïciens de l'antiquité vécurent aux deux extrémités du monde romain. L'un fut un esclave, Épictète ; l'autre, un empereur, Marc Aurèle. L'esclave vint le premier, souffrit obscurément dans l'ombre, mourut sur un grabat, léguant à la vertu, pour la fortifier, un petit volume de maximes ; l'empereur, à travers les courtisans, les armées, les peuples, alla, tout au fond des classes sociales, chercher le livre de l'esclave pour s'en faire l'écho dans un autre livre. Ces deux hommes, sous une énorme apparence d'inégalité, furent frères par l'âme, et ce serait mal les comprendre que de ne pas réunir dans l'histoire, au-

dessus des jeux de la fortune, ceux qui se sont réunis dans l'idéal.

Épictète finit par gagner la liberté, non l'aisance ; il ne la souhaita pas du reste. La misère n'effrayait pas un stoïcien. Étendu sur une paillasse, dans une chambre dont la porte fermait à peine, il ne remarquait ni l'humidité froide de sa demeure, ni la dureté de sa couche, encore moins la cruche d'eau qui pour lui remplaçait le vin, le pain noir qui devait faire son repas ; car, à la lueur chétive d'une lampe de terre, il écrivait des pensées qui rendaient l'âme inaccessible aux vicissitudes du destin.

Les beaux caractères ont leur prosélytisme, et l'on peut dire que le pauvre esclave boiteux Épictète contribua à créer l'empereur Marc Aurèle. Dans ses pensées, l'empereur parle souvent de l'esclave ; il déclare qu'une de ses plus grandes dettes de reconnaissance est envers son précepteur Rusticus, pour lui avoir fait lire les ouvrages du grand stoïcien qui venait de mourir. Depuis quelque temps déjà, l'empire romain respirait. A défaut d'une grande et forte société ne subissant pas de maîtres, s'était établie la domination d'hommes d'intelligence et de cœur ; et, sans perdre sa pauvreté, sans chercher les rôles politiques, Epictète avait obtenu l'estime des chefs de l'État ; mais il ne vécut pas assez pour voir sa pensée philosophique s'épanouir dans la pourpre avec le plus grand de tous. Marc Aurèle. Pourquoi plus grand ? L'empire fut plus glorieux sous Trajan, plus heureux sous Antonin. Marc Aurèle eut à lutter davantage. Sans avoir les goûts belliqueux de Trajan, il fit, dans les circonstances les plus graves, son devoir de défenseur d'empire aussi courageusement que



Statue de Marc Aurèle au Capitole.

pas un; il eut le cœur d'Antonin, sans être aidé, comme lui, par le calme et la prospérité. Antonin est un des rares gouvernants de ce monde qui aient eu le repos en donnant le bonheur; il avait trouvé l'empire admirablement organisé par un prédécesseur habile, il continua à faire mouvoir les mêmes rouages; il avait trouvé l'empire en paix, et rien ne l'obligea à rompre cette paix. Ces éclaircies dans le ciel romain ne pouvaient durer. Un homme, dont le caractère joignit des clartés à plus d'une tache, avait déjà senti la lourdeur d'un tel sceptre. Vespasien, dans son agonie, s'était levé, disant : « Un empereur doit mourir debout. » Mais ce fut surtout pour Marc Aurèle que le trône fut sans pitié. Il eût voulu s'occuper d'améliorer le gouvernement, d'élever les âmes, d'assurer partout la protection aux faibles, de réunir plus intimement les éléments épars de l'empire romain. Des calamités non interrompues ne lui permirent qu'une lutte au jour le jour avec tous les fléaux, depuis la guerre jusqu'à la peste.

En Bretagne, sur le Danube, sur l'Euphrate, les menaces des Écossais, des Germains, des Parthes demandaient la présence de chefs habiles. Marc Aurèle ne put suffire à la tâche. Il fut obligé de donner à Lucius Vérus, son frère adoptif, l'Orient à protéger contre les ravages des Parthes. Pour lui-même, il prit le plus rude, l'Occident, les peuples du Danube, Marcomans et Quades; et, après une guerre pénible au milieu d'immenses marécages, il revint à Rome avec deux conquêtes : une paix honorable et un recueil de pensées.

C'est pendant les nuits qu'il avait ainsi philosophé,

veillant seul dans sa tente ; les jours, il les avait passés à faire des marches à pied, en tête de ses soldats, à leur donner l'exemple du courage devant les privations et les périls, à maintenir la discipline, sans rigueur, par la seule force de sa parole persuasive. Dans de telles circonstances, il avait encore plus de mérite à proclamer la justice divine, à prétendre que « la mort et la vie, la gloire et l'infamie, la douleur et le plaisir, la richesse et la pauvreté, toutes ces choses sont distribuées indifféremment aux hommes de bien et aux méchants, parce qu'il n'y a là ni biens ni maux véritables. »

Cette conviction lui était indispensable pour lui faire supporter patiemment son destin. A peine la guerre étrangère finie, une guerre civile éclata, suscitée par un traître auquel il s'était confié, le général des légions de Syrie, Avidius Cassius. Au départ, il fit à ses troupes une admirable harangue où il mit son cœur : amertume de vivre dans une époque avilie, désir du bien, respect du droit, tendresse profonde même pour les méchants.

« N'est-il pas pénible et indigne avant toutes choses, disait-il, qu'il n'y ait aucune bonne foi dans les hommes, que des embûches me viennent de l'homme le plus ami, et que, malgré moi, sans aucune injustice commise, sans aucun crime accompli, il me faille en venir aux mains? »

Puis, avec sincérité, lui, le maître, il émet ce vœu, par respect pour la volonté des citoyens : « Je voudrais, si cela était possible, mander Cassius et, avec lui, discuter nos droits réciproques soit devant vous, soit

devant le sénat. Alors, sans combat, je lui céderais volontiers l'empire, si cela paraissait servir le bien général. » Prévoyant à l'avance la défaite du rebelle, il cherche à le sauver, défend un meurtre qui lui enlèverait la faculté de pardonner à son ennemi : « Le seul avantage que je pourrais retirer des maux présents serait, ayant mené à bonne fin la chose, de montrer à tous les hommes qu'on peut bien user même des guerres civiles. »

Ces paroles ne purent sauver Avidius Cassius, abandonné et tué par ses propres soldats. Marc Aurèle ne punit aucune des nations associées à la sédition, ni personne parmi les révoltés humbles ou illustres, et il recommanda au sénat d'imiter à Rome sa clémence.

Après cette pacification, il espérait pouvoir se livrer aux travaux plus féconds de la paix; il venait de régulariser le droit de cité, quand les barbares du Danube recommencèrent leurs incursions. Il reprit, résigné mais accablé, le chemin de la frontière, et il y mourut. Toutes ses espérances avaient été déçues, tout ce dont il avait cherché à se faire un appui lui avait manqué dans la main. Lucius Vérus, sur lequel il avait compté pour l'alléger d'une partie de l'empire, n'avait fait que s'enfermer dans Antioche, loin des troupes confiées à ses lieutenants, et se tuer de débauches. Avidius Cassius, qui avait montré des talents militaires précieux, les avait employés d'une manière perfide et funeste. Même les affections pures du foyer domestique, vivement cherchées par lui, avaient manqué à Marc Aurèle. Sa femme Faustine descendit jusqu'à la passion des gladiateurs. Son fils Commode, beau de visage, séduisant de ma-

nières, dissimulait sous ces charmes extérieurs les plus farouches passions. Par bonheur pour lui-même, Marc Aurèle, disposé à croire au bien, ne vit pas ces laideurs qu'on dissimulait ; occupé de guerres, d'administration, sans cesse loin de Rome, il crut à des calomnies sur sa femme, sur Lucius Vérus ; il ne devina pas Commode, dont l'adolescence ne faisait que commencer à sa mort. Il vécut enfin d'illusions sur les siens. Les eût-il perdues, il n'eût pu empêcher, même par une répression cruelle, la boue qui inondait le monde, de salir son palais ; en les conservant, il fut consolé, soutenu, il eut la force d'arrêter quelques années l'explosion des férocités et des ignominies prêtes à surgir. On a dit que Marc Aurèle n'eût pas dû léguer l'empire à son fils, aussi sanguinaire que lâche, et corrompu que faible. Commode, il est vrai, fut tout cela ; mais, douze ans plus tard, le monstre étant assassiné, ne voit-on pås l'empire mis à l'encan par les soldats? Marc Aurèle n'est vraiment pas responsable de Commode, qu'il fit élever dans la vertu et la science par les meilleurs maîtres ; si le fils déshonore son héritage, c'est que la corruption publique définitivement l'emportait.

Quant à lui, comme l'a fait remarquer M. Paul de Saint-Victor dans son beau livre d'*Hommes et Dieux*, il s'est symbolisé, le jour où, après une de ses rudes campagnes du Danube si fièrement conduites, le sénat l'ayant appelé aux honneurs du triomphe, il eut le désir touchant d'associer ses filles à sa gloire, en les prenant, près de lui, sur son char. Il savait agir et penser ; il avait besoin d'aimer.

Si la philosophie, la pensée abstraite sans images.

sans légendes parlant à l'imagination, arrivait à s'emparer de l'esprit des multitudes, des hommes comme Épictète ou Marc Aurèle auraient, par leur exemple, pu régénérer le monde romain. Ils restèrent impuissants, groupant sans doute des admirateurs et des adeptes, n'en ayant pas moins un isolement d'âme qui les obligeait à chercher, pour eux, l'idéal, sans espoir d'y rattacher l'humanité. Ils eurent de l'influence sur la législation civile, que, par un singulier contraste, des jurisconsultes amélioraient, dans l'affaissement de la société; mais cela ne suffisait ni à régénérer ni à consoler un monde pourri et calamiteux; il fallait une réaction violente, une pureté, une spiritualité, une félicité infinies, affirmées dans une croyance sans *peut-être* philosophique. Le christianisme, avec son Dieu né d'une vierge, avec ses essaims d'anges et d'âmes, avec son paradis éternellement éclairé du regard de l'Être divin, fut le baume et le salut du monde.

Par cette harmonie progressive des événements, qui, à côté d'un grand mal, met toujours un plus grand bien, le chef de la religion nouvelle avait surgi au temps où la liberté s'éteignait au vent de l'épée de César. Il était né au sein de ce peuple juif qui avait déjà reçu de Moïse la formule de l'unité de Dieu, mais qui, en la défendant ardemment, n'avait su que la garder, sans force de prosélytisme, plutôt comme un dépôt que comme une source; il avait appelé à lui et vivifié par ses doctrines les faibles, les souffrants, les affamés de justice et d'amour; et le jour où une populace ignorante, poussée par des théologiens étroits, avait voulu son supplice, il s'était refusé à la résistance par le glaive, il s'était

laissé clouer sur la croix des esclaves, offrant chacune des souffrances de sa longue agonie, chaque goutte de son sang sublime pour la régénération de l'humanité.

Cette croix, dressée par une escouade de soldats sur une colline de Judée, n'avait même pas obtenu d'abord un regard du sénat romain; mais, une fois la potence abattue et le cadavre enseveli, l'idée grandit, couvrant peu à peu d'une ombre éternelle le monde antique; Jésus-Christ, le crucifié, apparut sous des traits divins, montrant pour loi à l'avenir sa parole formulée par ses disciples dans les quatre livres de l'Évangile.

Le christianisme fut avant tout une justice et une espérance; il réhabilitait les misérables par l'égalité des hommes devant Dieu; aux esclaves, aux opprimés, il ne disait pas : Révoltez-vous, soyez libres sur la terre. Il leur ouvrait un horizon bien autrement vaste, il leur disait : Supportez patiemment l'injustice sur la terre où l'existence ne dure qu'un jour, et, après cette vie vous serez jugés par Dieu, aux yeux de qui les humbles, s'ils ont suivi la loi du bien, sont les premiers. Ces idées n'étaient pas sans analogie avec le stoïcisme; mais le stoïcisme, qui ne donnait à l'homme d'autre appui que lui-même, ne pouvait convenir qu'aux forts, et encore les laissait-il tristes, gonflés d'amertume. Le christianisme étayait les âmes avec la foi dans les récompenses divines. Aussi les stoïciens persécutés moururent-ils, comme Thraséas, tranquilles, inébranlables, mais sombres. Les chrétiens, quand leurs principes de pureté et de fraternité parurent aux gouvernants romains un reproche contre la corruption et le despotisme, quand on les jeta aux bêtes fauves, ne se con-

tentèrent pas de dédaigner, ils appelèrent à eux, ils savourèrent comme une ivresse la torture dont chaque aiguillon les pénétrait de Dieu.

Peut-être les stoïciens, à certains yeux, sembleront-ils plus grands, soutenus par le seul respect d'eux-mêmes, sans espoir de récompense ; pourtant, si cet espoir contribua à exciter la multitude des martyrs chrétiens, si la mère de saint Symphorien, emmené par les bourreaux, lui criait comme motif pour ne pas faiblir cette parole sublime mais personnelle : « Mon fils, on ne te prend pas la vie, on te la change pour une meilleure, » d'autres s'immolèrent surtout par bonheur de se dévouer à une cause pure, d'acquitter, en souffrant pour lui, la dette contractée envers le maître crucifié. D'autres encore, et ce sont ceux-là qui rentrent le plus dans le cadre des héros, se réjouirent de leur sang versé comme d'une semence de fraternité et de justice sur la terre.

Dans toutes les religions, il y a eu des fanatiques qui se sont fait hacher en morceaux; mais les premiers chrétiens, s'ils avaient des esclaves, les affranchissaient, s'ils étaient riches, partageaient leurs biens avec les pauvres, enfin soignaient les malades, recueillaient les orphelins, érigeaient en principe la protection du faible, contrairement à la règle ancienne, la loi du plus fort. Le sublime est d'avoir couru à la mort pour de telles idées.

Parmi les martyrs des premiers siècles, quelques-uns se distinguent par leur intelligence, par leur caractère pendant leur vie ; tous furent égaux en enthousiasme devant la mort, ainsi que l'Évangile les proclamait égaux devant Dieu. Le courage religieux fut chez eux collectif,

comme le courage patriotique chez les Grecs des guerres médiques. Après une vie de prédications orageuses, où, tantôt lapidé, tantôt battu de verges, hué par les uns, couvert de boue par les autres, il avait profité de ses emprisonnements pour convertir ses geôliers, de ses souffrances pour répandre la doctrine évangélique, le plus célèbre des apôtres du christianisme, le philosophe éloquent qui le dégagea de la forme juive pour le rendre plus accessible aux autres peuples, saint Paul, vint s'attaquer à Rome même. C'était sous le règne horrible de Néron ; on le laissa pourtant prêcher en liberté jusqu'au jour où il convertit à la foi nouvelle une courtisane aimée de l'empereur. Elle se complaisait dans les raffinements de la volupté, elle regardait avec indifférence couler dans le cirque le sang des captifs, elle était prête à toutes les dégradations de l'âme et du corps, quand elle vit soudain apparaître cette lumière de pureté et de dévouement. Elle tourna sès yeux vers le ciel, et repoussa la coupe d'or que lui tendait Néron. L'empereur, irrité contre l'homme qui lui arrachait son jouet, fit décapiter saint Paul ; mais ni sa mort ni celle de l'apôtre Pierre, crucifié le même jour la tête en bas, ni la transformation en torches vivantes des chrétiens enduits de poix, pour éclairer une fête de nuit dans les jardins impériaux ne purent extirper l'idée nouvelle à peine entrevue.

Partout, pendant les premiers siècles, ce fut avec la perspective de supplices pareils que l'on fit la propagande, que l'on assista, dans des souterrains ou des déserts aux cérémonies du culte. Même les empereurs

qui passaient pour modérés voyaient avec ombrage cette sorte de société secrète, ramifiée dans tout l'empire au point qu'un chrétien pouvait partir des Gaules et aller jusqu'en Asie, avec la certitude de trouver partout asile et protection chez des frères. L'association avait bien enseigné l'obéissance à César, la soumission passive au glaive : le despotisme n'en prenait pas moins ombrage de ce détachement de la terre, de ce mépris de la mort qu'inspiraient à des peuples entiers les doctrines nouvelles. La superstition populaire faisait aussi pression près des gouvernants contre les chrétiens, ennemis des traditions païennes, des anciens rites auxquels on rattachait la fortune de Rome. On allait jusqu'à les accuser de comploter, dans leurs assemblées mystérieuses, l'empoisonnement des fontaines ou le meurtre des enfants.

Trajan, un grand général et un grand esprit, ne sut pas résister à ces préventions. Il défendit le zèle dans la répression, mais laissa à l'état de crime capital la manifestation publique du christianisme. Il s'entretint lui-même avec Ignace, évêque d'Antioche, et, ne voyant en lui qu'un perturbateur de l'ordre, le fit condamner aux lions. L'histoire de ce martyr est celle de la plupart des évêques de ce temps ; il avait passé sa vie à prêcher païens et fidèles pour convertir les uns, affermir et améliorer les autres ; il avait, dans les persécutions précédentes, encouragé les martyrs, consolé leurs familles, protégé autant qu'il avait pu, son troupeau contre la brutalité. Maintenant son rôle est terminé, il est envoyé à Rome pour distraire, en mourant sous la griffe des bêtes, les 300,000 spectateurs du Co-

lisée. Tout le long de la route, les chrétiens viennent s'entretenir avec lui ; les peuples antiques, plus cruels que les modernes, n'avaient pas, en revanche, cette recherche de l'étouffement qui confisque la personnalité du condamné ; ils lui laissaient la lumière. A tous ceux qui pleuraient sur son sort, Ignace répondait avec une ferveur presque sauvage : « Laissez-moi être la nourriture des fauves par lesquels il est donné d'arriver à Dieu. » Je suis le froment de Dieu et les dents des bêtes me mordront pour que je sois trouvé le pain sans tache du Christ. Caressez plutôt les bêtes afin qu'elles me soient un tombeau et que rien ne reste de mon corps. Laissez-moi jouir des bètes féroces[1]... »

Marc Aurèle fut doux aux chrétiens, ou du moins il se contenta de critiquer quelques-unes de leurs doctrines sans vouloir, en vrai philosophe, qu'on persécutât des idées. Par malheur, ses prescriptions ne furent pas toujours observées et il était encore empereur quand, à Rome même, fut mis à mort Justin, chrétien philosophe qui, après avoir demandé la vérité à tous les systèmes antiques, s'était laissé gagner par la beauté des prières évangéliques, le courage et la pureté des martyrs. Il n'avait pas rejeté sa philosophie préférée, celle de Platon ; il l'avait plutôt doublée d'une religion. Quand, au risque de sa vie, il écrivit en faveur des chrétiens, il assimila les persécutions exercées contre eux à la persécution contre Socrate.

Mais son éloquence ardente frappait trop juste. Les juges crurent se laver de leurs crimes en punissant ce-

[1] Actes des martyrs.

lui qui les flétrissait. Justin fut envoyé au supplice. Il est triste qu'une telle ombre soit venue, contre ses intentions, obscurcir le règne d'un sage.

Bientôt le nombre des chrétiens, les talents et l'influence de leurs chefs amenèrent un ambitieux à cette réflexion, que s'appuyer sur eux serait un excellent moyen pour arriver à l'empire. Aussitôt les rôles changèrent, la religion nouvelle domina, et, il faut l'avouer, se hâta de se montrer aussi intolérante qu'elle s'était montrée inébranlable dans le martyre. Elle ne se contenta point de renverser les plus beaux temples romains et grecs, elle tourna sa force contre elle-même et, divisée en une foule de sectes qui interprétaient diversement l'Évangile, versa le sang pour tâcher de rétablir l'unité.

Ce désordre, cette violence du christianisme expliquent comment un des derniers empereurs, en qui se retrouvent quelques traits des anciens héros, Julien, laissa les rites chrétiens dans lesquels on l'avait élevé pour revenir à la philosophie païenne qui lui apparaissait plus sérieuse et plus calme. Pour cet abandon de sa première croyance, il fut surnommé l'Apostat, et les chrétiens ont longtemps flétri sa mémoire. Il eut tort sans doute de ne pas voir la beauté de la doctrine sous les passions qui la ternissaient, tort de renouer sa philosophie aux formes usées de l'ancien culte. Ce qui rachète bien des erreurs, c'est que Julien, dans cet essai de restauration où des idées morales de l'ordre le plus élevé s'efforçaient de s'ajuster les vêtements païens, fut le plus modéré des utopistes.

Une des preuves les plus éclatantes de sa tolérance

fut sa conduite envers les habitants chrétiens d'Antioche ; ils avaient tourné en dérision sa barbe inculte, ses vêtements sombres, l'exagération stoïcienne par laquelle il s'efforçait de résister à l'énervement de son époque. L'empereur se contenta de répondre à la satire par une satire, le *Misopogon*, à la parole par la parole. Et cela se passait dans le sanglant empire romain. Et Julien n'était pas un empereur faible et débonnaire, mais un général de premier ordre devant l'ennemi. Comme défenseur de l'empire romain, il joua le rôle ingrat où tout génie s'épuisait : repousser les invasions des Germains sur le Rhin et le Danube, des Parthes en Orient.

En vain deux génies despotiques, mais organisateurs, Dioclétien et Constantin, avaient essayé d'étayer l'empire, il ne tenait plus. Avant eux, un homme moins remarqué, plus grand capitaine pourtant et plus généreux esprit, Probus, avait vaincu l'ennemi, mais il avait succombé devant le mal intérieur. Tandis que les autres n'avaient fait que mettre l'ordre dans la décadence, il avait cherché à régénérer ; on avait toléré, célébré les autres ; lui, ses soldats l'avaient tué. C'était pourtant de l'armée qu'il était sorti, soldat de fortune, parvenu illyrien, au corps couvert de blessures et de distinctions militaires. Vêtu d'une casaque de laine grise, par dédain de la pourpre impériale tombée trop bas, se contentant d'un plat de fèves, au lendemain des orgies de Vitellius, il avait « fait quatre fois autant de chemin que Napoléon[1] » pour protéger toutes les frontières par des paix glorieuses.

[1] Proudhon, *Études historiques*.

Julien, quand vint son tour d'agir, débuta en héros. La veille, occupé de philosophie et de lettres dans les écoles d'Athènes, il fut envoyé pour combattre en Gaule, avec une poignée d'hommes, au milieu de piéges de toutes sortes ; il triompha à force de grandeur d'âme et de tactique improvisée. A sa mort, même héroïsme ; il expira, comme Épaminondas, en apprenant la nouvelle de sa victoire. Ses dernières paroles furent empreintes de la beauté éternelle : « J'ai cherché la modération dans le gouvernement civil, et ce n'est qu'après avoir examiné mes droits, que j'ai entrepris ou repoussé la guerre... J'ai cherché à écarter de toutes mes actions cette licence arbitraire qui corrompt également les choses et les mœurs. » Plus circonspect que Marc Aurèle, il ajouta : « Je crois prudent de ne point influencer votre choix dans la nomination d'un empereur, je pourrais ne point reconnaître le plus digne ; je pourrais exposer celui que j'indiquerais à vos suffrages, si vous n'approuviez pas mon choix. »

Cette sagesse ne porta pas ses fruits ; celui que choisit l'armée conclut un traité désastreux avec le roi des Parthes. Le dernier homme grand par les idées antiques était mort, et l'heure suprême de la société qu'il représentait allait sonner. C'est quelques années après Julien, que l'invasion des barbares, composée jusqu'alors dans ses agitations les plus redoutables, de mouvements partiels, prit l'aspect d'un déluge d'hommes où toutes les races se mêlèrent ; et c'est alors que les prêtres du christianisme, impuissants à refaire des citoyens romains, hâtant plutôt qu'attardant la dissolution de l'empire par les doctrines du détachement ascétique et du cos-

mopolitisme en Dieu, montrèrent en revanche, devant la furie de la guerre, autant de dévouement aux hommes qu'ils en avaient montré à Dieu devant la persécution intérieure. Quand l'ennemi, le fer d'une main, la torche de l'autre, arrivait innombrable, irrésistible près d'une ville, ayant fait un désert de tout le pays environnant, l'évêque sortait sans armes, vêtu de ses vêtements sacerdotaux, et demandait la vie sauve pour son troupeau ; quelquefois il ne réussissait qu'à se faire égorger, quelquefois il triomphait. Quand le Hun conquérant Attila, repoussé de la Gaule, marcha sur l'Italie, le pape saint Léon, avec tout son clergé, vint au-devant de lui. Rome fut sauvée de l'humiliation de voir, après tant de siècles de triomphes, l'ennemi entrer dans ses murs. Quelques années après, un autre barbare, Genséric, fut moins respectueux qu'Attila ; mais saint Léon, qui était toujours pape, obtint au moins que pas une maison ne serait brûlée, pas un habitant mis à mort.

Avant ce cataclysme, quand l'édifice romain, prêt à s'effondrer, avait encore son apparence majestueuse, saint Ambroise, évêque de Milan, avait fait plus pour le genre humain que de sauver des richesses et des existences. Il avait incliné le front impérial lui-même sous le joug du devoir. L'empereur Théodose, ayant châtié la sédition d'une ville par le massacre de tous ses habitants, saint Ambroise, en punition de ce mouvement de colère, lui interdit l'entrée de son église. Ce prêtre, sans autre arme que l'idée d'un Dieu juste, venant dominer la toute-puissance terrestre, cette interdiction à un empereur des droits laissés aux esclaves vaut les plus

belles actions démocratiques. Grand aussi fut le maître qui accepta l'expiation.

Saint Ambroise méritait d'inspirer de grandes âmes ; ce fut lui qui convertit saint Augustin. Jusque-là, ce futur saint avait été une âme inquiète, cherchant dans les raffinements du plaisir, dans une corruption lettrée un apaisement qu'il n'y trouvait pas.

Sa mère, sainte Monique, chrétienne enthousiaste, s'affligeait de le voir si bien doué et usant si mal de lui-même. Un évêque lui avait dit, comme consolation, cette touchante parole : « Il est impossible qu'un fils tant pleuré soit perdu ! » En effet, saint Ambroise fit jaillir la source d'idéal étouffée au fond de ce cœur. Retournant en Afrique, son pays natal, saint Augustin ne songea plus qu'à purifier et adoucir les mœurs corrompues et sanguinaires de ses compatriotes. Les discordes civiles, les combats de gladiateurs, partout où pénétra son influence d'évêque, furent remplacés par des hospices pour les étrangers, le soin des pauvres et des esclaves. Lui-même, en même temps qu'il élevait, dans l'ensemble de ses écrits, un grand monument théologique, vendait jusqu'aux ornements d'église pour payer le rachat de captifs. Quand l'invasion barbare poussa les Vandales en Afrique, il fut, dans Hippone assiégée, la consolation, la force d'âme des habitants. Il mourut avant la prise de la ville, et la vue des calamités suspendues sur son pays lui fut ainsi épargnée.

La Grèce, comme nation libre, était morte depuis plusieurs siècles ; mais les poëtes, les orateurs, les sages du monde romain avaient conservé soigneusement son

âme, la faisant vivre et en vivant. Maintenant, après le corps, l'âme mourait — sauf à laisser une empreinte éternelle. Le christianisme l'emportait sur l'ingénieuse fantaisie de son culte, sur les rêves abstraits de sa philosophie ; mais celle qui avait toujours été belle eut une beauté dans son dernier souffle. La fille d'un savant d'Alexandrie, splendide d'intelligence, et splendide de forme, Hypatie, s'éprit de l'idée païenne délaissée ; elle ne l'enferma pas dans une étroite superstition ; elle lui donna pour couronnement la croyance à l'immortalité, l'aspiration vers Dieu des philosophes platoniciens, elle adopta seulement ses cérémonies comme le plus délicat des symbolismes. Au premier siècle, quand on jetait les chrétiens aux bêtes, il est probable que cette vierge eût couru au martyre pour confesser l'idéal opprimé. Maintenant les chrétiens, devenus multitude, menaçaient les derniers adorateurs des temples, des statues, des poëmes du paganisme. Insoucieuse des clameurs, elle récita les vers d'Homère, et tint école des beautés qui lui semblaient une lumière nécessaire au monde.

Toujours, des dieux vaincus embrassant la fortune,
Un grand cœur les défend du sort injurieux[1].

Parée à la façon des prêtresses, elle passait sur un char attelé de chevaux blancs, quand des moines firent massacrer par le peuple ignorant la rêveuse attardée dans le passé.

Que dire de ces passions excessives ? le moine Télémaque se faisait, d'autre part, tuer dans l'arène des gladiateurs, pour empêcher leurs monstrueux égorgements.

[1] Leconte de Lisle.

Donc rien d'absolu. Honneur partout au bien et au beau!

Finir comme une muse était ce qui convenait à la Grèce; mais la puissance belliqueuse entre toutes, Rome, ne pouvait finir sans un dernier rayon de gloire militaire; quand il n'y eut plus ni citoyens ni soldats, le prestige de son nom resta encore debout quelque temps, fascinant les barbares qui se trouvaient le plus près d'elle, transformant en défenseurs acharnés ses ennemis de la veille. Le Vandale Stilicon, le Scythe Aétius, élevés dans la civilisation romaine, y puisèrent une science stratégique qui illustra le règne d'empereurs imbéciles. Dans Stilicon, on retrouve encore le culte des grandes ombres, du sénat, du peuple romain. Cet étranger chercha à organiser non des mercenaires, mais une armée appuyée sur une nation; il rêva le réveil d'une force patriotique. Dans la seconde partie de sa vie surtout, quand l'Orient fut trahi, livré aux barbares, Stilicon, se concentrant sur l'Italie et lui faisant de quelques légions une ceinture inexpugnable, s'éleva au-dessus de son temps par le génie et par le cœur.

De bas intrigants finirent par le rendre odieux à l'empereur; on jeta la division dans ses troupes; il y eut même une collision sanglante entre celles qui étaient d'origine italienne et les alliés barbares. Ceux-ci voulurent donner à Stilicon le pouvoir suprême. Comprenant pour Rome le danger d'une guerre civile, et plus dévoué à la cause de l'État que ses défenseurs naturels, « il refusa leurs offres; il avertit même les cités romaines de se tenir en garde contre les soldats fédérés, et, se rendant directement à Ravenne, il s'assit au

pied de la grande église, invoquant la sauvegarde de la superstition, à défaut de celle de la reconnaissance ; mais il ne put se dérober au sort que la lâcheté sur le trône réserve à la grandeur d'un sujet. Le comte Héraclius, envoyé par l'empereur pour l'arrêter, se serait fait scrupule de violer l'asile du sanctuaire, il ne s'en fit aucun de tromper l'évêque de Ravenne par un faux serment, et, s'étant fait livrer Stilicon, il lui abattit la tête de son épée devant la porte de l'église[1]. »

Quelques années plus tard, les assassins laissèrent Alaric entrer dans Rome, qu'ils ne défendirent même pas.

[1] Sismondi.

XII

SAINT BENOIT — CHARLEMAGNE — ALFRED LE GRAND
L'ISLAMISME

Qu'avait proclamé le monde romain? La force. De quel droit maintenait-on les esclaves dans l'abjection? Du droit de la force. Et l'autre monde, qui se ruait sur cette civilisation, en quoi mettait-il son orgueil, en quoi faisait-il consister ses droits au massacre et au pillage? Dans la force. A ce mot de force un autre mot était joint, aux grandes époques des peuples, celui de liberté; mais, pour tous, c'était la liberté restreinte à une classe, à une race d'hommes, la liberté dont l'amour pousse le vaincu à mourir, mais non le vainqueur à respecter les attributs inviolables de l'homme. Et pourtant, de cette liberté si incomplète, vient exclusivement tout ce qu'il y a eu de gloire et d'héroïsme dans l'antiquité, tant la source en est féconde en beauté!

Mais, lors de l'invasion des barbares, elle n'existait déjà plus qu'en souvenir, et, quand toutes les traditions de cité, de langue, de patrie, eurent été brisées, ce souvenir vacilla et s'abîma entièrement sous la

force. Ce fut la foi chrétienne qui, par son principe d'égalité des âmes, rétablit, en l'arrachant aux restrictions antiques, un idéal de dignité humaine, et, si on dut plus tard émanciper cet idéal qu'une théocratie voulait confisquer, il faut se rappeler que le christianisme en fut l'abri lors du plus terrible des naufrages. Aussi, dans des siècles de brutalité sans frein où les conquérants pillaient l'Europe pour se disputer ensuite les fruits de leur pillage, l'héroïsme se trouve-t-il associé à l'esprit religieux. Bien des prêtres furent alors vicieux, criminels, dégradés comme leurs contemporains; les seuls hommes dont une noble inspiration guida le courage n'en furent pas moins, pendant plusieurs siècles, des évêques, des moines, des missionnaires, ceux qui allaient, à travers forêts, landes et marécages, catéchiser des chefs sanguinaires; ceux qui, lorsque toute justice officielle avait péri, toute école était détruite, rendaient autour d'eux la justice, consolaient les uns, instruisaient les autres, protégeaient le faible contre les exactions du fort, se faisaient lumière et asile.

Les Francs, les Saxons, les Goths abondèrent en chefs et en soldats qui donnaient et recevaient la mort avec joie; mais tous ces féroces enthousiastes de la guerre, même ceux que l'importance de leurs actions, le nombre d'hommes dépendant de leurs caprices, ont rendus célèbres dans l'histoire, s'effacent devant quelques hommes détachés des ambitions du monde pour ne chercher qu'à élever des âmes.

Saint Benoît, né d'une grande famille romaine, commença par aller vivre dans une caverne où, le rêve des ivresses terrestres le poursuivant, il le chassa en rou-

lant son corps dans les ronces. Quand il fut sûr de lui-même, il rassembla autour de lui les hommes qui lui semblaient le plus désireux d'austérité dans la vertu, et, malgré la révolte de bien des moines jaloux ou lassés, organisa au Mont-Cassin un ordre monastique au rayonnement rapide. A tous ses religieux, comme règle première, saint Benoît donna le travail manuel et intellectuel. Il créa une pépinière de véritables héros qui, dans l'obscurité et l'humilité, priant et jeûnant, défrichèrent d'immenses territoires, copièrent des manuscrits, reprirent les traditions de l'industrie, conservèrent à l'avenir, dans un monde ravagé, des moissons de blé et de livres.

Saint Benoît ne se contenta pas d'imposer ce travail sauveur ; notre monde moderne trouve un germe de société démocratique dans l'organisation de sa communauté. Pas de distinction entre les moines, qu'ils sortent de la noblesse ou du peuple, des classes libres ou des classes serves. Un abbé a la direction absolue pour la discipline quotidienne; mais, pour toutes les affaires importantes, il doit consulter les moines assemblés en conseil; lui-même tient ses pouvoirs de l'élection, du suffrage universel des moines.

Un des plus célèbres conservateurs des lettres, le Romain Cassiodore, avait passé toute sa jeunesse dans les fonctions publiques, à la cour des rois barbares de l'Italie; entouré d'intrigues et de crimes, il sut se maintenir comme ministre en ne faisant que le bien; tant qu'il put, il chercha à civiliser les vainqueurs, à assurer la justice aux vaincus, à empêcher les persécutions religieuses entre les sectes chrétiennes. Quand il eut près

de soixante-dix ans, épuisé par cette lutte, il voulut se retirer du bruit, et c'est alors qu'il se donna cette nouvelle tâche de rassembler dans le monastère de Vivaria une immense bibliothèque, de créer des cours de lettres et de sciences, de rédiger un vaste plan d'études pour ses religieux, de se mettre enfin, âgé de quatre-vingt-treize ans, à rédiger un traité sur l'orthographe, pour assurer, après sa mort, la correction des manuscrits.

Ces étincelles de civilisation, placées soigneusement sous la garde de la foi, restèrent, au milieu de la barbarie, invisibles et comme étouffées, mais prêtes à se ranimer quand l'initiative d'un grand homme ou d'un grand mouvement les retrouverait. Dans les pays celtiques, à l'autre extrémité de l'Occident, en Irlande surtout, un autre foyer s'était formé : les deux courants, italien et celtique, se croisèrent en Gaule; c'est leur clarté vaguement entrevue qui inspira le géant de la race franque, Charlemagne.

Jusqu'alors cette race conquérante n'avait guère produit que des pillards et des meurtriers, des hommes braves, habiles même, mais honteusement ignorants et ne respectant les prêtres que par la terreur des brutes devant les choses mystérieuses. Charles, de lui-même, s'arracha au joug redoutable de l'habitude, se créa de pied en cap, par ses propres forces, lettré, savant, légiste, civilisateur, en un mot Charles le Grand (Charlemagne).

Il commença par être injuste, violent, corrompu ; à la mort de son frère, avec lequel il avait dû partager l'empire, il montra à s'emparer de ses dépouilles toute l'avidité des vieux chefs francs. Mais, s'il était agité

par les passions, il aspirait à un idéal, et cet idéal était le plus noble de tous : l'amélioration de lui-même et de son empire. Le plus étrange, c'est qu'il apprit les mathématiques, l'astronomie, le grec et le latin, sans savoir écrire. Probablement sa première éducation avait été négligée ; avec la volonté, la raison, l'homme put réparer les vides de l'esprit, mais non donner de la souplesse à la main. L'Anglais Alcuin, savant illustre qu'il avait ramené d'Italie, nous apprend que, malgré les tablettes qu'il avait sans cesse sous son oreiller, « il ne réussit jamais que fort mal dans ce travail tardif et commencé hors de saison. »

Cette lacune, qui nous rendrait le travail si difficile, montre quel prodigieux effort de génie, quelle inextinguible ardeur il fallut à Charles pour se faire un des hommes les plus savants de son temps. Loin de se rebuter, il n'avait jamais l'esprit lassé d'apprendre ; sa fièvre intellectuelle épuisait le vieil Alcuin, qui en vain lui demandait grâce, le priait de le laisser songer à Dieu, et qui dut mourir à la tâche d'assouvir toutes les curiosités de cette âme.

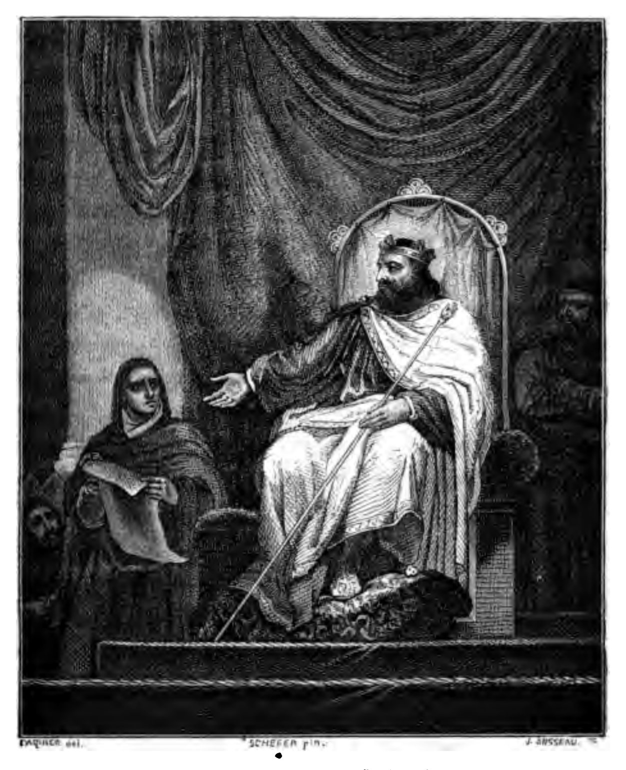
Dans Charles se rencontre le héros, tel qu'il est exclusivement compris par les multitudes folles de guerre ; il fut un conquérant. Mais, tandis que César et Alexandre, issus d'une civilisation, précipitèrent vers la décadence ce qu'il y avait de noble et de grand autour d'eux, Charlemagne, issu des ténèbres, fit, à coups d'épée, de la lumière et du progrès. Sa vie ne fut qu'un combat désespéré pour arracher à la matière un monde bestial. S'il fut conquérant à outrance, sacerdotal à outrance, c'est que de son temps, avec le cercle de

peuples féroces qui l'entouraient, il n'y avait que la guerre capable de dompter, que l'Église capable de moraliser.

Ses guerres de Saxe furent implacables; mais, quand un peuple a pour lois le meurtre et le pillage, quand, funestement héroïque, il ne croit pouvoir gagner les faveurs divines qu'en tuant sur le champ de bataille, il faut pourtant bien le faire renoncer à un état social et religieux qui menace d'engloutir toute civilisation. Ces guerres obscures, improductives, acharnées, à travers des marécages et des bois, étaient donc au fond une œuvre d'ordre public. La profonde perspicacité du regard que Charles jeta dans cet inconnu est prouvée par la durée de la lutte : trente-cinq ans!

L'homme qui fondait l'avenir rencontra un grand homme parmi les défenseurs de la vie sauvage, un héros également, puisque, ignorant les lois supérieures, il soutenait la tradition, le foyer, la vie libre, contre ce qui lui semblait l'oppression. Charles toujours vainqueur, mais las de massacres et de ruines, fit cette démarche généreuse de supplier Witikind, errant et fugitif, de ne plus être son ennemi, de se confier à lui. Witikind, las de défendre des dieux impuissants, vint le trouver à son palais, où il fut comblé d'honneurs et de présents. Cette magnanimité de Charles fait honte à la lâche cruauté du lettré, du raffiné César, envers celui qui l'avait un jour battu dans les Gaules.

L'idée du héros des Francs apparaît bien plus clairement encore dans la paix que dans la guerre. Il travaillait, avec des efforts de géant, à assurer la justice, la sécurité à l'intérieur. Par un ensemble de décrets célèbres



Charlemagne dictant les Capitulaires.

sous le nom de Capitulaires, il mettait des lois à la place de l'arbitraire, il organisait. S'il ne détruisait pas des servitudes sociales liées à la vie même de son temps, au moins adoucissait-il le sort des faibles en les protégeant. Sa sympathie pour les gens curieux de voir et d'apprendre était si grande, qu'à Aix-la-Chapelle il y avait, autour du palais, des abris construits pour les voyageurs, avec de grands brasiers destinés à les réchauffer l'hiver.

Malheureusement Charles était obligé d'imposer tous les progrès. Pour créer d'habiles ouvriers, il faisait assigner un certain nombre d'hommes par ville à telle ou telle industrie; ce qui aujourd'hui est réglé sur la concurrence, la demande et l'offre, l'était par un décret. Partout l'autorité. Aussi rien ne dura. Du moins l'impulsion en avant fut donnée. Pouvait-il faire plus? chercher à créer des individualités, une vraie civilisation? Le temps n'était pas venu; tout lui manquait pour cette tâche : contre ses officiers, ses juges, ses évêques même, il lui fallait sans cesse diriger des Capitulaires. Quand, après dix ans de travaux, il eut jeté sur le Rhin un pont colossal, à la hauteur de Mayence, il eut la douleur de voir, de son vivant même, le pont brûlé par les bateliers du fleuve, dont cette construction tuait l'industrie. Quand il voulut creuser un canal entre le Danube et le Rhin, établir la grande route fluviale entre l'Occident et l'Orient, les ingénieurs ne purent empêcher l'éboulement continuel des tranchées. On recommença les travaux. Mêmes accidents : il fallut y renoncer. Cette opposition entre la conception profonde et l'absence des moyens d'exécution est la tristesse de Charlemagne. En vain maniait-il à son gré

des millions d'hommes, l'impuissance de son époque à fonder quelque chose ne lui échappait pas. Vers la fin de son règne, chargé d'années et de gloire, relativement en paix, disposant d'armées invincibles, se croyant parvenu à dompter la barbarie par les guerres contre les Saxons, Charles vit des pirates oser s'attaquer à lui. Cantonnés par delà les mers, dans les glaces du Nord, ils arrivaient sur des barques peintes, invoquant, pour tuer et piller, ces mêmes dieux qu'on avait chassés de la Saxe; ils parurent même devant un palais situé au bord de la mer, pendant que l'empereur y dînait. Les barbares, ayant appris la présence de celui qu'ils appelaient Karle au Marteau, s'enfuirent avec rapidité; mais le monarque, s'appuyant à une fenêtre, y rêva longtemps en pleurant amèrement, puis il dit à ses serviteurs : « Savez-vous pourquoi je m'afflige? Je ne crains pas pour moi ces gens-là; mais, à les voir de mon vivant insulter ce rivage, je pressens le mal qu'ils feront à mes descendants et à leur peuple. »

Charles ne se trompait pas; l'immense empire allait être incapable de résister à ces hordes marines. Pendant nombre d'années, ils brûleront impunément du nord au midi toutes les villes situées sur des fleuves jusqu'au jour où Paris, dans la terreur universelle, soutiendra contre eux un siége héroïque, première victoire où la France, sortant des influences trop tranchées du midi ou de l'est, se sentira un tressaillement au cœur et pensera vaguement : J'existe.

Avec le règne de Charlemagne, il arrive ce fait étrange que des calamités sans nombre le suivirent, anarchie furieuse à l'intérieur, invasion, famines, sans

qu'on puisse lui faire reproche d'aucune de ces calamités. On ne peut, au contraire, que lui vouer une reconnaissance profonde pour avoir, avant une crise pareille, jeté largement des germes de civilisation. La crise passée, ces germes se retrouveront.

Charlemagne fut sur le point d'épouser l'impératrice de Constantinople et de reconstituer ainsi l'empire romain dans toute son extension; le plus glorieux, le plus lettré des monarques de l'Asie, le khalife Haroun-al-Raschid, lui envoya, de Bagdad, des ambassadeurs avec des présents, entre autres les clefs du saint sépulcre dont, en signe d'estime, le khalife lui offrait la suzeraineté, promettant de faire respecter tout pèlerin qui viendrait, de ses États, visiter les lieux saints.

Or cet homme, admiré de l'univers, vivait si simplement qu'il y a des ordonnances de lui pour régler la vente des œufs et du beurre dans les intendances royales. Il surveillait, dans ses métairies, l'acclimatation des meilleures volailles, des meilleurs légumes, des plus belles fleurs. Son esprit, au-dessus des mépris vulgaires, ne jugeait pas indigne de lui de donner aux grands, après la victoire, l'exemple de la culture du sol.

L'Angleterre, à cinquante ans de distance, produisit, à son tour, son héros. Selon le génie de ce pays, elle le produisit plus spécial, moins utile au grand mouvement humain, plus pratiquement utile aux intérêts des siens. Charlemagne a jeté des idées dans toute l'Europe, son influence s'est fait sentir jusqu'en Orient; Alfred le Grand n'a étendu son action que sur une partie du territoire anglais; mais là, favorisé par les éléments natio-

naux, il a dépassé, comme progrès social, la vaste administration de Charlemagne.

Le trait commun à ces deux grands hommes fut l'enthousiasme des choses de l'esprit qui, chez eux, servit de base à tout le bien qu'ils firent. Alfred, à vingt ans, n'avait encore reçu aucune instruction littéraire, quand la lecture des poëmes nationaux l'enflamma pour la gloire ; il appartenait à cette race anglo-saxonne que Charlemagne attaqua, à l'état barbare, dans son foyer primitif, mais dont la partie émigrante, installée en grande Bretagne, y était devenue chrétienne. Alfred, ayant autour de lui quelques vestiges de civilisation, devinant, avec l'intuition des grands hommes, ce qui fait la vraie beauté de l'homme, ne s'éprit pas de brutalité belliqueuse ; il voulut se rendre, par l'étude, digne de commander aux hommes : il apprit le latin, il se mit au courant des sciences ; passionné, comme Charlemagne, pour la musique, il ne se contenta pas de la protéger, il s'appliqua à jouer de la harpe, en improvisant des vers selon le mode du Nord ; il ne négligeait, en même temps, aucun des exercices corporels utiles en cas de guerre ; il excellait au tir de l'arc, l'arme nationale ; sa belle figure indiquait la pensée profonde, et son corps la mâle vigueur. Aussi, quand le roi régnant mourut, Alfred, bien qu'il n'eût qu'un droit indirect à la succession, fut-il élu de préférence à des fils encore enfants. Les temps étaient rudes, le trône voulait un rempart et non un jouet. Les mêmes hommes du Nord qui ravageaient l'empire franc, au lendemain de Charlemagne, cherchaient, sous le nom de Danois, à conquérir l'Angleterre.

En butte d'abord à la fortune adverse, errant dans les forêt, réduit un instant à la condition de gardeur de vaches, Alfred chassa peu à peu les Danois, assura l'indépendance reconquise par l'union des forces nationales, et, dès que l'étranger ne fut plus à craindre, songea, comme Charlemagne, au premier des besoins intérieurs, à l'organisation de la justice.

Des mesures habiles, jointes à la répression terrible des juges prévaricateurs, furent d'un effet si prompt que, dans un pays, la veille infesté de bandits, on put suspendre, disent les chroniques, des bracelets aux arbres des chemins, sans que personne osât les dérober.

Mais Charlemagne, dans son empire, avait eu ce désavantage de ne pas trouver de germes viables de liberté à développer ; l'assemblée qu'il présidait tous les ans pour lui soumettre les questions de guerre et d'impôt ne représentait qu'une aristocratie conquérante, plus redoutable pour l'ordre que favorable à l'indépendance. Moins entouré d'éléments disparates qui l'eussent paralysé, libre dans son île de se consacrer à une nation, tandis que, par suite de la solidarité continentale, Charlemagne avait à agir sur toute l'Europe, Alfred le Grand put créer des institutions moins artificielles, fonder et non replâtrer une société. L'Angleterre a été bien bouleversée après lui ; une race nouvelle est venue se superposer à la race saxonne ; mais Londres qu'il a prise pour capitale est restée capitale ; l'université d'Oxford, qu'il a fondée est encore la grande université ; l'idée du jury, si féconde en garanties pour les citoyens, date de lui ; et le développement de son pays ne semble que

14

l'accomplissement du vœu sublime inscrit dans son testament : les Anglais doivent être libres comme leurs pensées.

L'empire de Constantinople offrait, avec cette jeunesse d'un peuple, le contraste le plus complet. La science, le droit, les lettres, toutes les connaissances dont les barbares cherchaient à recueillir quelques épaves, les Byzantins en étaient maîtres. Ils possédaient, depuis plus longtemps, la morale chrétienne qui a présidé à la régénération de l'Occident. Mais, des lumières antiques, ils n'avaient gardé qu'une rhétorique subtile et impuissante ; du christianisme, ils n'avaient tiré que des rites, des superstitions, des spectacles ; et, jusqu'au jour où les sauvages du Turkestan prirent Constantinople, on trouve de grands légistes, de grands guerriers dans l'empire byzantin. Son atmosphère viciée n'y laisse pas se former un homme de progrès.

On dirait qu'il faut des peuples nouveaux pour faire fructifier des idées nouvelles. L'élévation du christianisme échouait à donner une âme aux Byzantins ; une religion inférieure, mais prêchée au milieu des sables d'Arabie, parmi des tribus pastorales, a produit, sinon le bien, au moins un immense élan de l'esprit.

Le point de départ du nouveau prophète fut celui de Moïse et de Zoroastre. Attristé de voir dans quelle idolâtrie stupide étaient tombés la plupart de ses concitoyens, il puisa dans les livres chrétiens et juifs, dans la contemplation du désert et dans son propre génie, l'idée d'un Dieu unique, et la considéra comme seule capable de régénérer son pays. Avoir conçu un monothéisme grandiose et l'avoir propagé, seul contre

tous, parce qu'il y voyait la dignité de l'avenir, voilà l'héroïsme de Mahomet. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-deux ans qu'il commença à se croire une mission. Sur le mont Hira, dans des rêveries solitaires auxquelles la chaleur du soleil et l'ardeur de la pensée pouvaient doublement donner la forme de l'extase, il entendit une voix qui lui disait : « O Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis l'ange Gabriel. » Après un moment de stupeur, levant les yeux, il aperçut l'ange qui, sous une forme humaine, s'éloignait à l'horizon ; dès lors, le nouveau livre religieux, le Koran, « fut écrit dans son cœur. » Ne voir qu'une imposture dans cette fièvre d'enthousiasme, ce serait peut-être tomber dans l'excès contraire à celui qui y fait voir effectivement un événement miraculeux. Plus tard, pour les besoins de sa cause et même de ses passions, il abusa des révélations qu'il prétendait lui être faites par le ciel. Mais lorsque, doutant de lui-même, interrogeant sa femme, ses parents sur ce qu'il y avait à faire, n'ayant ni disciples ni soldats, il se décida à tenter ses premières conversions, il dut exprimer une croyance sincère. Un vieillard de sa famille, Varaka, fut un des premiers à le saluer prophète ; à sa profession de foi, il ajouta : « On te traitera d'imposteur, on te persécutera, on te chassera, on te combattra violemment. Que ne puis-je vivre jusqu'à cette heure pour t'assister dans cette lutte ! » Varaka voyait juste, mais Mahomet ignorait la crainte. Le jour où la colère de ses ennemis, excitée par ses invectives contre l'idolâtrie, le mit en danger de mort, il répondit à celui qui vint l'en avertir et lui recommander la prudence : « Quand on

placerait le soleil à ma droite et la lune à ma gauche, je ne renoncerais pas à mon entreprise. »

On ne se contenta bientôt plus de l'insulter dans ses prières, de souiller ses aliments, on complota son assassinat. Il fut obligé de quitter la ville de la Mecque, où trop de haines s'étaient amassées, pour s'enfuir à Médine avec ses partisans. Irrité de ses souffrances, perdant peut-être confiance en la réussite de son œuvre par la prédication, il commença dès lors à user de la force contre la force. Il déploya, dans les combats, du talent et du courage, il sut inspirer l'enthousiasme, et, par la victoire, força toute l'Arabie à se faire musulmane ; mais la pureté da sa prédication primitive avait dû s'altérer dans ce prosélytisme belliqueux ; l'appel des épées avait amené des concessions aux appétits physiques ; la volupté et le meurtre avaient pénétré dans le Koran. « Faites des infidèles un grand carnage, » écrivait-il. Ces infidèles qu'il voulait frapper n'étaient que les idolâtres, car il recommande expressément, autre part, le respect des juifs et des chrétiens. Mais lui qui, si souvent, pardonna à ses ennemis, il aurait dû prévoir les conséquences d'une prescription homicide en tête d'un livre religieux.

Quand il fut maître de l'Arabie, quand son influence sur l'univers fut certaine, ce grand homme ne changea pas la simplicité de ses habitudes ; il n'eut pas d'exagérations ascétiques, mais il se complut dans ses mœurs primitives. Il trayait lui-même ses chèvres, raccommodait ses vêtements et ses chaussures. Grand dans l'inspiration première, trop souvent esclave de passions inférieures pendant les années d'action, il reprit, devant

la mort, la sérénité du héros. Il était monté sur une colline qui domine la Mecque, il parlait devant cent mille personnes :

« O peuples, écoutez mes paroles, car je ne sais si, une autre année, je pourrai me retrouver avec vous dans ce lieu. Soyez humains et justes entre vous. Que la vie et la propriété de chacun soient inviolables et sacrées pour les autres... Traitez bien les femmes, elles sont vos aides, et elles ne peuvent rien par elles seules ; vous les avez prises comme un bien que Dieu vous a confié, et vous avez pris possession d'elles par des paroles divines... Sachez que vous êtes tous égaux entre vous et que vous faites une famille de frères. »

Quelques jours après, il expira, en revenant d'une dernière visite à la mosquée.

Le mahométisme dut son extension rapide à des apôtres armés qui tinrent du héros par l'abnégation et l'enthousiasme, qui s'en éloignèrent par l'abus de la force. Libres d'abord, unis comme des frères, commandés par des chefs choisis à l'élection, les musulmans ne tardèrent pas à porter la peine de leur principe violent et à laisser le despotisme s'organiser du haut en bas de leur société. Ils eurent un moment, sur les chrétiens, l'avantage intellectuel ; leur invasion fougueuse, irrésistible, à travers l'Orient, eut pour pendant une civilisation rapide ; au temps où Charlemagne avait tant de peine à rassembler quelques lettrés, la poésie, la science, l'architecture jetaient des clartés éclatantes à la cour de Bagdad. Mais le souverain qui, dans une intimité familière avec les artistes, discourait sur le beau, qui, nuit et jour, allait, déguisé, par la ville, pour surveiller

l'exécution des lois, connaître les réformes à opérer, secourir les malheureux, le personnage préféré des contes féeriques de l'Orient, l'invincible, le généreux khalife Haroun-al-Raschid se plaisait à passer si délicatement le cimeterre sur le cou d'un prisonnier que la tête coupée ne tombait pas.

On peut dire qu'au temps où parut le mahométisme, c'étaient les questions religieuses qui dominaient dans l'univers; l'Évangile achevait la conquête de l'Occident, le Coran pénétrait en Asie; dans l'Inde, le bouddhisme faisait sa propagande pacifique, en face des brahmanes qui, après des siècles de tolérance, songeaient à le combattre par la force. En Chine, ce même bouddhisme séduisait, par l'effusion et le merveilleux, une foule d'âmes que la philosophie sèche et positive de Confucius laissait sans émotions; mais les traditions s'étaient altérées, perdues, à travers de si longs espaces; et des pèlerins chinois, appliquant à l'innovation les vieilles méthodes intellectuelles de leur pays, scrupuleusement désireux de contrôler les textes, de conserver les rites primitifs dans leur pureté, partirent à travers les déserts, les montagnes, les nations, rechercher, aux bords du Gange, la plus pure doctrine bouddhique, ou, comme ils le disaient, « la loi destinée à guider les hommes et à faire leur bonheur. »

Le voyage d'Hiouen-Thsang, le plus célèbre de ces pèlerins, est connu par le récit qu'en ont fait deux de ses disciples. Après douze ans passés à étudier, à méditer, à consulter, il se décide à tenter de franchir les frontières impériales, malgré un édit qui défendait, sous peine de mort, tout passage à l'étranger. Ni les es-

pions attachés à ses pas, ni les tours flanquées de soldats, ni un désert jonché de cadavres, ni l'absence d'eau et de provisions ne le rebutèrent. Il entendait une voix aérienne qui lui criait : « Ne crains rien ! ne crains rien ! » Il peut sembler que ce soit un but mesquin pour un si grand courage d'aller recueillir dans l'Inde des légendes souvent insensées, voir les reliques et les miracles des temples bouddhistes, lire des milliers de livres pleins, en général, de divagations et de subtilités. Mais M. Barthélemy Saint-Hilaire, analysant la vie d'Hiouen-Thsang, distingue en lui le caractère et les croyances : « On peut sourire, dit-il, du singulier idéal qu'il se fait ; mais il faut vénérer la conduite irréprochable que cet idéal lui inspire... Il ne songe jamais à lui-même ; il pense au Bouddha, qu'il adore de toutes les puissances de son esprit et de son cœur ; il pense surtout aux autres hommes qu'il veut éclairer et sauver ; c'est un sacrifice perpétuel dont il ne paraît pas même avoir conscience. »

Le bouddhisme s'établit fortement en Chine près de la philosophie de Confucius, mais sans lui porter atteinte ; les bouddhistes casèrent dans l'édifice existant leurs rêves et leurs superstitions, ils le laissèrent debout. Après comme avant la venue de la nouvelle religion, on n'entrevoit d'autre idée gouvernementale qu'un patriarcat où l'absolutisme est légitimé par l'assimilation de l'empereur à un père de famille. Quelquefois, avec de bons empereurs, dans les limites d'un cercle sans horizon, cet absolutisme fut bienfaisant. Taï-Tsoung, au septième siècle, fut le monarque qui poussa le plus loin la perfection modelée sur les types de vertu prêtés aux rois primitifs. Après

avoir moralisé, après avoir même écrit un livre sur les devoirs d'un bon gouvernement pour fonder un bien qui lui survécût, après avoir, dans son agonie, recommandé le peuple à son fils avec la plus vive sollicitude, il mourut, et, le lendemain, cet empire auquel ses travaux et son habileté avaient prudemment assujetti toute la Tartarie jusqu'à la Perse redevint sans force à l'intérieur contre les bassesses des courtisans, sans force à l'extérieur contre les incursions de ces Tartares dont les quatorze principaux chefs s'étaient, dans leur douleur, fait sculpter en pierre à une des portes du tombeau de Taï-Tsoung !

XIII

LES TEMPS CHEVALERESQUES

Les rencontres entre musulmans et chrétiens eurent d'abord lieu tout à l'avantage des premiers. Les Byzantins, dont la misérable administration n'avait pas su christianiser les Arabes idolâtres, comme l'Occident l'avait fait pour les barbares du Rhin et des îles bretonnes, perdirent rapidement la plus grande partie de l'Asie Mineure, l'Égypte, les côtes d'Afrique. Les musulmans passèrent alors en Europe par le détroit de Gibraltar, envahirent l'Espagne, même une partie de la France, dont l'aïeul de Charlemagne les repoussa. Les haines étaient vives ; il y avait bien cette différence énorme pour l'avenir que les uns étaient cruels malgré l'Évangile, les autres d'après le Coran : pour le présent, la férocité était la même. Au moins les Orientaux créaient une grande poésie, une architecture splendide, atteignaient une civilisation raffinée, à défaut d'une civilisation progressive. Le jour où l'Occident d'envahi se fit envahisseur, il était encore barbare. Re-

tombé de la centralisation forcée de Charlemagne dans l'anarchie, il n'était plus qu'un vaste champ de bataille, non seulement de race à race, mais de château à château. Malgré certaines traces de la réapparition d'une pensée humaine qui cherche et qui travaille, rien n'est plus sombre que ce groupe d'années qui entoure l'an mille; le mouvement inattendu des croisades rouvrit dans les cœurs la source des belles aspirations, élargit l'horizon des idées. Ce mouvement ne vint pas d'un novateur de la pensée ou de l'action; il n'est pas un grand nom à qui l'on puisse spécialement l'attribuer. Le moine picard, Pierre l'Ermite, revenant de Jérusalem, jeta bien l'étincelle, en parlant des outrages faits au tombeau de Jésus-Christ par les musulmans; mais l'incendie se propagea de lui-même. Tout n'est pas héroïque dans les croisades, les pillages, les fraudes sont venus ternir la cause des chrétiens; même lorsque l'enthousiasme religieux domina toute autre passion, ils n'en furent pas moins, pour les pays où ils passèrent, une calamité aussi grande que les musulmans. Ce qui donne aux croisés sincères le caractère des héros, c'est le désintéressement du but, c'est l'abnégation profonde avec laquelle toute considération matérielle fut sacrifiée à un idéal.

La France surtout fut agitée par cette folie sublime, cette perspective d'aventures et de combats; les haines intérieures s'oublièrent, le seigneur traita en frère son serf croisé comme lui, et lui laissa briser ses chaînes pour aller où la volonté de Dieu l'appelait. Pour la première fois, les misérables courbés vers le sol furent, dans une même pensée, confondus avec leurs maîtres;

pour la première fois, ils comprirent que pour eux, comme pour les autres hommes, il y avait possibilité d'un horizon, d'une liberté. Aussi, tandis que les seigneurs, en politiques et en guerriers, organisaient lentement leurs armées, eux, en enthousiastes, partirent, armés de faux, de bâtons, d'épées rouillées, n'ayant d'autres subsistances que « la grâce du Seigneur, » d'autre général que le moine Pierre, armé du crucifix. Lancés à travers l'Allemagne, à chaque ville où ils s'arrêtaient, ils demandaient naïvement : « N'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons ?» Ces hordes ignorantes firent bientôt aux pays qu'elles traversaient l'effet de sauterelles dévorantes. Combattues par les populations, elles arrivèrent bien diminuées à Constantinople ; l'empereur leur fournit des vaisseaux pour passer en Asie, où les Turcs achevèrent l'œuvre de destruction. Au moins ces pauvres serfs avaient, un jour, vu poindre dans leur cœur cette clarté que donne l'enthousiasme ; ils étaient passés à l'état d'hommes, ils avaient vécu.

Pendant l'orage, après la poussière vient la foudre. Les redoutables armées des seigneurs s'avançaient à leur tour, munies de vivres, d'argent et d'armes. Épouses, enfants, riches domaines, châteaux vastes, toutes les affections, toutes les jouissances terrestres avaient été mises de côté. Après une marche victorieuse mêlée de dévotions et de violences, ils arrivèrent devant Jérusalem. Leur triomphe leur avait coûté cher : de six cent mille, ils étaient réduits au dixième par les maladies, les marches, la guerre et aussi les excès. Les musulmans occupaient la ville en nombre à peu près égal, et ils avaient l'avantage que donne une place fortifiée. Un

premier assaut, tenté sans machines de siége, échoua; après trente-sept jours employés à abattre une forêt et à construire des tours contre les remparts, l'assaut recommença; il dura deux jours. Il ne suffit pas d'emporter les murailles : les musulmans savaient qu'on ne leur ferait point quartier et se défendaient en désespérés, mais rien ne pouvait tenir contre l'exaltation où l'idée de Jérusalem jetait les croisés. Lorsque la population musulmane eut été passée au fil de l'épée, les vainqueurs, du sang jusqu'aux genoux, parmi les monceaux de cadavres mutilés, parcoururent, en sanglotant, les lieux sanctifiés par la passion du Christ.

Quelle chute d'un essor héroïque! On ne sait ce qui répugne le plus du massacre lui-même ou des ferveurs qui s'y mêlent. Un homme se dégage pourtant de ce chaos sinistre. « Tandis que Tancrède, raconte le chroniqueur Albert d'Aix, se dirigeait vers le temple du Seigneur pour enlever les richesses qu'il contenait, tandis que tous les princes recherchaient avec ardeur les dépouilles des Turcs et que tout le peuple chrétien faisait un affreux ravage des infidèles, le duc Godefroy, s'abstenant de tout massacre et ne conservant auprès de lui que trois de ses compagnons, Baudri, Stabulon et Adelbold, dépouilla sa cuirasse pour s'envelopper d'un vêtement de laine, sortit, pieds nus, des murailles, et, suivant l'enceinte extérieure de la ville en toute humilité, rentrant ensuite par la porte qui fait face à la montagne des Oliviers, il alla se présenter devant le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le poëte Torquato Tasso a chanté plus tard Godefroy de Bouillon; mais, en visant au genre héroïque, ses

vers donnent moins l'idée d'un héros que cette simple page d'histoire. Le poëte, après des épisodes ingénieux et charmants, du reste, a montré Godefroy vainqueur, accomplissant pieusement ses vœux ; il a oublié l'abstention du massacre, la pureté qui prépare l'adoration. Or la beauté est là.

Les compagnons de Godefroy ne s'y trompèrent pas : quand on s'occupa d'organiser la conquête, de créer un roi de Jérusalem, toutes les voix se réunirent sur lui. La tâche devait être rude : les croisés allaient retourner en Europe ; il faudrait lutter sans trêve, avec une poignée de chevaliers, contre les musulmans d'Égypte, contre les musulmans d'Asie. Godefroy accepta. Écartant toute idée d'orgueil de ce qu'il regardait comme un devoir, il ne voulut pas se parer d'une couronne d'or, là où le Christ en avait porté une d'épines, et, au lieu du titre de roi, il prit simplement celui d'avoué, de défenseur du saint sépulcre. Les tendances à la justice et à l'humanité, qu'il avait montrées jadis en propageant la trêve de Dieu en Europe, se retrouvent dans son administration de la Judée.

En même temps, il prouvait dans les batailles le poids de son épée, mais il ne défendit pas longtemps Jérusalem. Au bout d'un an, il mourut empoisonné par des fruits que lui avait envoyés en présent l'émir de Césarée.

Le petit royaume de Jérusalem fut le théâtre de belles vertus, de rivalités mesquines et parfois de crimes odieux. Une des plus belles inspirations de la ferveur y fut la création des hospitaliers, des templiers et des chevaliers de Saint-Lazare, ordres moitié militaires,

moitié monastiques, faisant vœu de célibat et pratiquant la communauté des biens. Ces ordres dégénérèrent plus tard par le triomphe exclusif de leur côté guerrier; ils commencèrent héroïquement. Les hospitaliers s'étaient constitués pour soigner les malades chrétiens, alors que Jérusalem était encore aux musulmans. Quand la ville fut conquise et qu'il y eut une protection à exercer par les armes, les hospitaliers se firent soldats, sans cesser leur rôle d'infirmiers. Malgré l'occupation de la Palestine par les chrétiens, les pèlerins qui venaient sans cesse d'Europe, après avoir débarqué, étaient souvent surpris en route et mis à mort par les musulmans; les templiers eurent pour but de protéger ces pèlerins. Enfin les chevaliers de Saint-Lazare furent l'exagération sublime des hospitaliers : en dehors des malades ordinaires, il y avait des malheureux, objet de répulsion et de crainte, atteints d'une horrible maladie, la lèpre ; les chevaliers de Saint-Lazare les soignèrent dans des hôpitaux spéciaux, et même, pendant quelque temps, afin de combattre le préjugé et d'honorer le malheur, ils s'imposèrent de prendre pour grand maître un lépreux.

Dans cette abnégation, ces héros conservèrent l'orgueil du sang et n'admirent, comme recrues, que des nobles. Se dévouer, panser des plaies était un honneur que se réservait une caste ; c'est une grande excuse aux abus de la noblesse que cette affirmation d'elle-même dans le sacrifice. Le plus singulier aspect de ces ordres charitables, c'est de leur voir, avec les plus tendres miséricordes de cœur, non-seulement la bravoure, mais la furie contre les infidèles : ils avaient le fanatisme,

ayant la foi. La difficulté qu'on trouve à séparer ces deux sentiments dans les temps les plus éclairés explique la confusion qu'ils en firent.

L'Europe, après la croisade de Pierre l'Ermite, ne cessa pas d'envoyer des soldats en Orient : continuellement il en arriva par petites troupes isolées. De plus, à certains moments, de grands courants d'enthousiasme parcouraient l'Europe, soulevant les peuples et les souverains. Alors une grande armée partait, et cela s'appelait une croisade. La seconde fut surtout illustre par celui qui la prêcha, un moine éloquent et fougueux, saint Bernard.

Dans la troisième, à laquelle prirent part les plus puissants monarques d'Europe, un certain prestige s'est attaché au nom du roi anglais Richard Cœur de lion, pour les infortunes auxquelles il fut injustement en butte à son retour en Europe ; mais cet athlète cruel et perfide ne justifie peut-être pas cet intérêt, et il n'y aurait pas eu lieu de parler ni de lui ni de la croisade, si, aux immenses armées d'Europe, l'Orient n'avait opposé un de ses plus grands caractères, Salah-Eddin (Saladin). Il n'eut pas la perfection d'un Aristide et d'un Marc Aurèle : élevé dans les mœurs asiatiques, il les adopta ; voyant autour de lui la trahison et l'ingratitude, il combattit avec les mêmes armes pour atteindre au pouvoir suprême. Mais avec quelle noblesse il en usa ! Aussi ardent dans la foi musulmane qu'un Godefroy de Bouillon ou un saint Bernard dans la foi chrétienne, mû par un double sentiment national et religieux, il fit une guerre à outrance aux soldats chrétiens, en tant qu'ennemi, mais il fut tolérant pour

les chrétiens placés sous sa domination, et généreux envers les vaincus. Ayant pris Jérusalem, il épargna les habitants, malgré la résistance désespérée dont il eut à triompher. Au même endroit, les soldats de la première croisade avaient tout tué.

Quand Saladin fit la paix avec Richard, les deux ennemis, voulant se témoigner une estime réciproque, se contentèrent de se toucher la main comme garantie de leur parole, sans échanger de serment. On savait le roi anglais rappelé impérieusement en Europe ; Saladin ne lui en accorda pas moins des conditions honorables, et ouvrit Jérusalem aux pèlerins chrétiens. Saladin, malgré l'obligation de combattre sans cesse l'invasion de l'Occident, veilla attentivement à l'intégrité de la justice : quand il le pouvait, il la rendait lui-même. « Il siégeait deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, assisté des cadis et des gens de loi. Grands et petits, tout le monde trouvait la porte ouverte. Un jour que, las de s'être longtemps occupé d'affaires publiques, il s'était écarté de la foule, un de ses Mameloucks vint lui demander audience; Saladin le pria de revenir le lendemain. « Mon affaire, reprit le Mamelouck, ne souffre « point de délai ; » et il lui jeta son mémoire. Le sultan, sans s'émouvoir, ramassa le papier et, trouvant la demande juste, donna satisfaction au Mamelouck. Une autre fois, tandis qu'il délibérait avec ses généraux, une femme lui présenta un placet ; il lui fit dire d'attendre. « Et pourquoi, s'écria cette femme, êtes-vous « notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge? — « Elle a raison, » dit Saladin ; et il l'écouta aussitôt[1]. »

Bohaeddin.

La tolérance qu'il montra envers les chrétiens, la distribution qu'il faisait de ses aumônes sans vouloir s'enquérir de la religion des malheureux secourus par lui, l'ordre qu'il donna de n'employer que la persuasion pour ramener au dogme musulman dans sa pureté les fatimites d'Égypte, pouraient faire croire que Saladin se mit au-dessus du Coran. Sa foi, au contraire, était excessive et l'entraînait jusqu'à punir de mort les attaques de la philosophie contre les dogmes ; il appelait guerre sainte la guerre contre les chrétiens ; en face de la Méditerranée, peu de temps avant sa mort, il rêvait de partager ses États à ses enfants et de s'embarquer sur la mer pour aller conquérir à la foi musulmane les îles et les pays d'Occident, ou pour périr martyr de la cause de Dieu. Mais cette ardeur était tempérée et contenue par une sensibilité qui ne lui permettait pas de voir un orphelin sans verser des larmes et sans assurer son avenir, qui lui faisait prendre soin des vieillards, des infirmes et des malades.

Saladin ne survécut pas longtemps à la croisade dont l'échec fit sa gloire militaire. Quand il fut près de mourir, il donna à son porte-étendard l'ordre de parcourir les rues de Damas, avec un linceul suspendu au bout d'une lance, en criant : « Voilà ce que le vainqueur de l'Orient emporte de ses conquêtes ! » Tombé sans connaissance, il ne se ranima qu'au moment où le prêtre qui lui lisait le Coran arriva au passage : « Oui, c'est le Dieu qui n'a point de pareil, qui connaît ce qui est caché, comme ce qui est au grand jour. — C'est vrai, c'est vrai ! » s'écria le sultan, et il expira aussitôt. Il avait tant prodigué ses trésors en aumônes et en lar-

gesses, qu'on lui trouva pour tout héritage personnel quarante-sept pièces d'argent et une d'or.

Dans ses dernières instructions à son fils, il avait dit : « Je te recommande la crainte de Dieu, source de tout bien. Aie toujours le sang en horreur ; prends garde de t'en souiller, car le sang ne dort jamais. Veille au bien-être de tes sujets, car c'est Dieu qui te les confie par mes mains. Ne hais personne, car nous sommes tous mortels. Sois attentif à tes devoirs envers les autres, Dieu ne te pardonnerait pas d'y manquer ; mais, si tu offenses ce Dieu, aie confiance dans le repentir, car il est miséricordieux. »

Le dernier nom chrétien qui se rattache au mouvement des croisades, saint Louis, éclipse par la pureté des sentiments, par la force des convictions, tous ceux qui précédèrent. C'est le dernier effort de la lampe jetant dans un éclat suprême sa plus vive clarté. Saint Louis ne fut pas comme Godefroy de Bouillon, porté par le flot montant, le grand courant d'enthousiasme ; alors que le flot disparaissait, il resta le dernier et se laissa échouer sur la grève. Il fut, en même temps, le grand roi législateur du moyen âge ; et, chez lui, le croisé et le roi ne peuvent se séparer, car les deux aspects viennent d'un même fond : le chrétien. Chargé encore enfant du lourd fardeau du royaume de France, il reçut de sa mère, Blanche de Castille, une éducation et des exemples qui rendirent indestructible la beauté naturelle de son âme. C'était une Espagnole, belle de figure, énergique de caractère, passionnée de bonheur pour le peuple, de vertu pour son fils. En vain la noblesse essaya de pro-

fiter de la jeunesse du roi pour créer l'anarchie dont elle espérait profiter. Le peuple, qui savait la droiture de la reine, se leva, à son appel, dans toute l'Ile-de-France ; quand la reine et son fils se trouvèrent arrêtés à Montlhéri par l'armée des nobles, Paris se leva aux sons du tocsin et se précipita si impétueusement sur la route d'Orléans, que les rebelles prirent la fuite. Saint Louis entra triomphalement dans Paris, escorté par les bourgeois, les écoliers, le petit peuple.

Blanche de Castille, tout en inspirant à son fils la piété la plus vive, lui apprenait à distinguer la religion de ceux qui la représentent. Dans son exaltation religieuse, elle disait que, son fils, fût-il malade à la mort et dût-il être sauvé par un péché mortel, elle aimerait mieux le voir mourir que manquer à Dieu. Mais elle ne craignait pas de lutter, quand il le fallait, contre le clergé, et de subordonner son respect à la voix de sa conscience.

Louis IX commença son règne par vaincre les Anglais qui fomentaient des discordes dans le royaume ; mais le roi, vaillant de cœur, était débile de corps ; de sa campagne contre les Anglais, il avait rapporté des fièvres qui affaiblirent sa santé ; une dyssenterie survint qui le jeta dans une léthargie cadavérique. Déjà une des dames qui le gardaient voulait lui tirer le drap sur le visage, quand il rouvrit les yeux et fit quelques mouvements ; son premier mot fut que Dieu l'avait tiré d'entre les morts ; puis il demanda une croix et se la mit sur la poitrine.

En vain sa mère voulut s'opposer à sa résolution, en vain l'évêque de Paris le releva d'un vœu fait dans le délire de la maladie. Des massacres, des profanations

souillaient le tombeau du Christ, tombé aux mains d'envahisseurs nouveaux, et Louis ne comprenait pas qu'un intérêt politique pût l'emporter sur l'intérêt divin. L'Europe ne partageait guère son désintéressement ; ce n'était point par dégagement des préjugés religieux, ou par audace de libre pensée qu'elle délaissait l'Asie, c'était pour mieux tourner contre elle-même les armes que mettaient dans ses mains la cupidité et le fanatisme. On prêchait toujours des croisades, mais contre les hérétiques chrétiens ; sous prétexte de le ramener à l'orthodoxie, on avait ravagé l'empire byzantin, de manière à le rendre incapable de résister longtemps aux musulmans ; on avait lancé sur la secte inoffensive des albigeois, répandue dans les riches contrées du Languedoc, tout ce que la France du Nord avait pu fournir de barons pillards attirés par l'espoir d'une proie facile. Après une guerre atroce, l'hérésie albigeoise ou plutôt la civilisation méridionale avait disparu. Les papes usaient aussi de l'appel aux croisades, comme d'un moyen de recrutement, pour combattre les empereurs d'Allemagne auxquels ils disputaient la suprématie temporelle. Saint Louis se tint en dehors de toutes ces intrigues, et, s'il n'agit point contre le chef de sa religion, il eut la sagesse de ne pas l'appuyer dans des prétentions injustes. Il s'efforça au contraire d'apaiser la haine de Rome contre l'Empereur, et ne laissa pas détourner au profit des rancunes pontificales les forces qu'il dirigeait sur l'Asie. Ces forces étaient imposantes, mais Louis, qui fut une belle intelligence non moins qu'un beau caractère, n'avait pas le génie de la guerre. Son expédition d'Égypte, ouverte par un succès, la prise de Damiette, échoua ensuite, faute

de décision ; la grosse armée bardée de fer fondit au soleil, dans une marche lente. Le roi malade, ne pouvant plus supporter l'allure d'un cheval, fut fait prisonnier, dut rendre Damiette et payer pour sa rançon 400,000 besants d'or. La reine Marguerite, qui avait voulu accompagner son mari, était à Damiette sur le point d'accoucher, lorsqu'elle apprit ce désastre. Elle faisait veiller, toute la nuit, au pied de son lit, un vieux chevalier de plus de quatre-vingts ans. « Avant que d'accoucher, dit Joinville, elle fit vider la chambre des personnes qui y étaient, fors le vieux chevalier, et se jeta à genoux devant lui et lui requit un don. Et le chevalier le lui octroya d'avance par serment. Et la reine lui dit : « Sire chevalier, je vous requiers, sur la foi que vous « m'avez donnée, que, si les Sarrasins prennent cette « ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me puis- « sent prendre. » Et le chevalier lui répondit que, très-volontiers, il le ferait, et qu'il avait déjà eu la pensée d'ainsi faire, si le cas y échéait. »

Le sire de Joinville qui raconte cette scène avec tant de charme et de simplicité, était lui-même capable des plus hauts sentiments. Quand le roi, devenu libre et ayant rejoint à Saint-Jean d'Acre les débris de l'armée française, tint conseil pour savoir s'il devait repartir aussitôt ou attendre la délivrance du reste des captifs, ce fut lui, si désireux de sauver le roi et aussi de revoir la France, qui s'opposa au départ. « Les prisonniers, s'écria-t-il, ne s'en iront jamais si le roi s'en va, et je me souviens des paroles que me dit un mien cousin : « Vous « allez outre mer, mais prenez garde au revenir ; nul che- « valier ni pauvre ni riche ne peut retourner sans être

« honni, s'il laisse entre les mains des Sarrasins le menu « peuple en la compagnie duquel il est allé. »

Louis non-seulement surveilla la remise des captifs, mais il essaya de créer des refuges fortifiés, de fournir des moyens de résistance aux chrétiens de Syrie. La présence à Paris de la reine Blanche, qui s'entendait si bien à gouverner, lui laissait sa liberté d'esprit. Il avait même écrit à sa mère, la priant de demander pour lui des secours au nom de l'Église; mais le pape était tellement occupé « à susciter de nouveau les chrétiens contre les chrétiens et à faire prêcher la croisade contre des gens soumis à Dieu pour accroître son domaine[1], » qu'il ne prit pas garde au roi de France. L'élan du peuple eut du moins pour lui la générosité, s'il n'aboutit à rien d'efficace. Un vieillard pâle, parlant latin, français et allemand, vint on ne sait d'où en Flandre, annonçant qu'il avait reçu mission du Saint-Esprit de rassembler les pasteurs, les campagnards, leur simplicité, plus que l'orgueil des chevaliers, devant avoir le don de délivrer le bon roi Louis. Déjà, à la fin du règne de Philippe Auguste, cette idée du triomphe réservé à la faiblesse et à l'innocence s'était fait jour dans la fermentation religieuse du peuple. Un jeune paysan avait rassemblé, en les charmant par ses chants, jusqu'à 90,000 enfants qui se croisèrent pour délivrer le saint sépulcre; parvenus aux rivages de la Méditerranée, ils périrent de misère ou furent enlevés par les pirates. Pauvres jeunes, pauvres belles âmes enthousiasmées d'impossible! Le sort des pastoureaux, héroïques comme eux de volonté, ne

[1] Joinville.

fut pas plus heureux ; ils formèrent bientôt une foule tumultueuse qui ne descendit de ses rêves exaltés que pour tomber dans les folies et les désordres. La reine, qui d'abord avait cru en eux, fut obligée de les laisser détruire ; on identifia le vieillard pâle avec l'adolescent charmeur d'enfants, et on le tua comme un suppôt du diable. Malgré les déceptions du mouvement des pastoureaux, malgré les troubles du midi de la France, peut-être Blanche fût-elle parvenue à secourir son fils. Mais elle mourut, et Louis IX dut revenir. « Grâces te soient rendues, Seigneur Dieu, dit-il en s'agenouillant, à toi qui m'as donné une si excellente dame et mère pour le temps qui t'a plu, et qui maintenant viens de la retirer à toi selon ton bon plaisir. » Louis IX n'avait pas vu Jérusalem. Le sultan lui avait bien offert un sauf-conduit pour qu'il pût accomplir son vœu ; mais, malgré la douleur du refus, il s'interdit, par devoir, de visiter la ville sainte qu'il n'avait pas délivrée.

Le temps fut mauvais sur mer ; près de l'île de Chypre, on crut que la galère royale allait être obligée de relâcher, et les matelots conseillèrent au roi de changer de navire. « Si je descends de la nef, répondit-il, cinq à six cents personnes, qui sont céans et aiment autant leurs corps comme je fais le mien, n'oseront rester après moi, descendront dans l'île de Chypre et jamais n'auront plus espoir ni moyen de retourner en leur pays. J'aime mieux mettre moi, la reine et mes enfants en danger et en la main de Dieu, que de faire un tel dommage à si grand peuple. »

Il est des héros qui, en cherchant le bien, ont surtout aimé les hommes; saint Louis a surtout aimé Dieu,

mais d'une manière féconde, car ce fut cet amour qui lui fit tenter énergiquement de remplacer la force par la justice, qui lui fit interroger anxieusement le droit écrit laissé par les Romains pour en tirer une législation nouvelle.

Il prépara ainsi l'avénement d'une classe nouvelle, les légistes, qui abusa de la subtilité dans les discussions, qui basa sur des textes obscurs bien des injustices, mais qui au moins, reposant sur la légalité, prépara l'avenir du droit.

Louis IX qui, par ses essais de lois, prit l'initiative d'une justice durable, bien supérieure à la justice éphémère de Saladin, ressembla au sultan par son zèle à s'occuper lui-même des affaires de son peuple. « Après qu'il avait ouï messe en été, il allait s'ébattre au bois de Vincennes, et s'asseyait au pied d'un chêne. Ceux qui avaient affaire à lui venaient lui parler, sans qu'aucun huissier ni autre leur donnât empêchement, et il leur demandait hautement de sa propre bouche s'il y en avait qui eût partie ; et, quand il y en avait aucun, il leur disait : « Amis, taisez vous, et on vous expédiera « l'un après l'autre... »

La fermeté dans le châtiment des coupables était une conséquence de ce zèle pour le bien public. On le surprit un vendredi saint pour lui demander la grâce d'un gentilhomme. Il fit appeler le prévôt de Paris ; ayant appris que les crimes du gentilhomme ne pouvaient être pardonnés, il ordonna son supplice, et continua sa lecture.

Il ne faut pas chercher dans saint Louis ce qui n'y fut pas : basant tout le bien sur la religion, il eut l'in-

tolérance de l'Évangile, autant que Saladin celle du Coran. « Quand on entend quelqu'un médire de la loi chrétienne, disait-il, on ne doit pas défendre la loi chrétienne ; non, mais donner de l'épée parmi le ventre dedans, tant qu'elle y doit entrer. » Erreur des temps de violence ! Voici deux hommes, deux très-grands hommes, qui n'eussent pas souffert, sans s'égorger, que l'un discutât les croyances de l'autre. Pourtant Saladin recueillait les orphelins, les malades ; saint Louis fondait l'hospice des Quinze-Vingts pour les aveugles, ouvrait des refuges aux pauvres filles perdues par la misère. « Il avait communément cent vingt pauvres qui étaient repus en sa maison, quelque part qu'il fût ; il leur faisait distribuer de ses propres viandes, et, aux vigiles des quatre grandes fêtes annuelles, il les servait avant que de boire et de manger[1]. »

Louis IX, n'ayant pas délivré Jérusalem dans son expédition d'Orient, portait toujours la croix sur lui pour montrer qu'il ne se croyait pas quitte de ses vœux. Les nouvelles d'Orient étaient plus lugubres que jamais : les Mongols égorgeaient musulmans et chrétiens ; les musulmans égorgeaient les chrétiens, et, quand ils avaient un instant de répit, les chrétiens, en proie aux discordes, s'égorgeaient entre eux.

Louis s'émut et parvint à faire prendre la croix à sa noblesse, qui, à défaut de l'ancienne ferveur pour le saint sépulcre, avait un très-vif sentiment d'honneur militaire. Joinville refusa pourtant de l'accompagner. « Tandis que j'étais outre mer en service de Dieu, donna-t-il pour raison, les gens et officiers du roi ont

[1] *Saint Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite.

si fort grevé et foulé mes sujets, qu'ils en sont encore appauvris ; si je me mets de nouveau au pèlerinage de la croix, ce sera, pour le coup, une totale destruction. » Joinville était dans le vrai, et l'exposé qu'il fait des souffrances du royaume, pendant l'absence de ses gouvernants, aurait dû éclairer le roi ; mais sa raison semblait s'être altérée : affaibli, malade, il persista à partir, et ne prit aucune mesure pour rendre sa campagne fructueuse. Autant l'expédition d'Égypte, mal conduite, était partie d'une idée politique, l'attaque de l'islamisme dans son foyer principal, autant la nouvelle entreprise promettait d'avance d'être sans résultats. Louis s'était laissé tromper par l'intérêt masqué de son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile, et allait attaquer Tunis. L'armée, jetée au milieu des sables, compta bientôt des milliers de cadavres dont la putréfaction engendra une épidémie. Le roi, mortellement atteint, appela près de lui ses enfants et, comme Saladin, parla à l'aîné de ses devoirs de roi. Alors se retrouva en lui cet équilibre de politique et de vertu, de raison et de piété, qui semblait s'être un instant rompu.

Quand il eut reçu les sacrements, il se fit mettre sur un lit couvert de cendre et pria le ciel, à mains jointes, de ne pas laisser mourir ni tomber au pouvoir des musulmans ceux qu'il avait amenés. Sa prière finie, il croisa ses mains sur sa poitrine, et il mourut.

L'armée ne prit pas Tunis, mais deux victoires qu'elle remporta firent obtenir du bey la délivrance de nombreux chrétiens esclaves dans ses États. La dernière action de ce roi, qui obtint et mérita le nom de saint, aboutit ainsi à un bienfait.

Parmi les peuples slaves, il en est un qui semble avoir toujours eu en partage une aptitude plus grande à s'éprendre de belles idées et du dévouement : c'est le peuple polonais. Tandis que tous ses voisins étaient encore idolâtres, il avait embrassé le christianisme et servait d'avant-garde aux progrès de l'Occident. Les mœurs de la féodalité, avec leurs raffinements de politesse guerrière, avaient passé dans une noblesse nombreuse, forcée pour se défendre contre une ceinture d'ennemis à être, avant tout, nationale.

Au siècle de saint Louis, dans ce foyer d'exaltation, une femme embrasa son cœur et l'épura jusqu'au sublime. Hedwige, reine de quinze ans, aimait et était aimée ; mais le devoir lui imposait un autre époux que le fiancé de son choix. Jagellon, chef païen de la Lithuanie, offrait de recevoir le baptême et de lier intimement le sort de son pays à celui de la Pologne, si Hedwige lui accordait sa main. Accepter, c'était clore une ère de calamités et de massacres ; refuser, c'était mettre une barrière à la grandeur de la Pologne et au progrès de l'Évangile. Hedwige accepta. On craignait une défaillance de son âme ; on voulut lui interdire de revoir celui qu'elle aimait : forte de son courage, elle chercha, elle eut une entrevue, et prit elle-même la hache, de ses mains délicates, pour briser les portes du château qui le séparait d'elle ; mais ce fut pour échanger avec lui les larmes d'un éternel adieu, car elle épousa bientôt après Jagellon, qui tint fidèlement ses promesses : les sacrifices humains furent abolis dans ses sauvages domaines, et la loi chrétienne rapprocha deux peuples de même race que l'inégalité morale seule séparait.

Hedwige mourut à vingt-sept ans, dans la fleur de sa beauté sacrifiée, ayant, en l'absence de son mari, repoussé elle-même une invasion hongroise, léguant ses joyaux pour fonder une école de médecine et secourir les pauvres.

De telles inspirations préparaient dignement la noblesse polonaise à se dévouer pour l'Europe renaissante contre les Turcs et les Tartares.

Elle était postée, sans défense naturelle, dans une plaine immense où des nuées de cavalerie avaient beau jeu de l'envelopper ; mais elle était fière, insoucieuse de la mort, éprise de sa liberté au point de reconnaître à un seul opposant le droit d'arrêter, dans une assemblée, la volonté générale. Tant qu'il ne s'agit que de donner son sang, elle en trouva dans les veines de ses chevaliers.

Le nom de chevalier vient d'être employé plus d'une fois pour désigner l'homme de guerre de race noble. Ce mot n'est pas seulement un vocable ordinaire, il est l'expression d'une idée précieuse, il renferme l'idéal héroïque au moyen âge. Le prêtre, voué tout à Dieu, est respecté et admiré de la société laïque, mais il n'en est pas l'idéal ; le serf, le marchand y sont comptés pour peu de chose ; et si, plus tard, le monde moderne a cherché à retrouver, pour les bénir, ceux qui voulurent revendiquer des parcelles de liberté et d'égalité, ces rebelles firent, de leur temps, peu d'impression sur l'ensemble de la société. L'homme accepté comme modèle, l'être envié, l'être applaudi fut le chevalier. Le moyen âge a mis sa fierté dans le chevalier, comme l'antiquité l'a dans le citoyen ; tous

deux, chevalier, citoyen, sont la classe privilégiée qui seule compte. Il n'y a, du reste, que ce rapprochement qui soit possible ; car la vertu chevaleresque n'a aucun rapport avec le civisme antique.

Les racines de la chevalerie sont dans les coutumes germaniques ; mais ce fut dans les années qui précédèrent la première croisade, qu'ajoutant à son caractère belliqueux de grandes idées morales, la chevalerie devint une institution. Il y eut un noviciat obligé, l'initiation se fit sous les auspices de la religion ; enfin il s'y rattacha des devoirs envers le pauvre, l'orphelin, tous les faibles, surtout la femme, à la fois idéal du chevalier et objet de sa protection.

Cet honneur rendu à la femme, qui est peu de chose si l'on n'y attache qu'une idée de galanterie, eut une grande influence sur la civilisation moderne. Le chevalier, quand il défendait les malheureux, gardait la supériorité de la force ; ici il se courbe devant un être moins fort que lui, il l'arrache à l'infériorité où les siècles l'ont maintenu, il en fait la source de toute beauté morale ; il crée une flamme du cœur dont la pureté et la fidélité sont l'essence. Le culte de la femme est tellement lié à l'esprit chevaleresque, et il est tellement réputé pur, que, là où la chevalerie surexcitée en présence des ennemis du Christ, se combina avec le monachisme pour former des ordres religieux militaires, elle remplaça l'amour humain, qui leur était interdit, en prenant pour dame la Vierge.

Les principes de la chevalerie sont restés loin d'une application stricte. Les châtiments qu'elle réservait aux indignes, la dégradation, la messe funèbre dite

pour le vivant, frappaient surtout le manque au devoir, la félonie entre chevaliers; ils ne s'adressaient guère aux crimes envers les classes inférieures. Beaucoup de ceux qui s'engageaient à défendre la veuve et l'orphelin torturaient leurs paysans et détroussaient les marchands sur les routes; mais l'institution était comme un phare que se donnait la conscience humaine contre les mauvais instincts : si les naufrages étaient nombreux, la bonne route était éclairée.

Les chevaliers errants, les hommes qui vont à travers le monde, cherchant partout à redresser les torts, s'attaquant à tous ceux qui mésusent de leur force, aux géants, aux enchanteurs, symbole du crime puissant, ne restèrent pas une pure fiction.

> Ils étaient, dans les temps d'oppression, de deuil,
> De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
> Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice [1].

Mais ces guerriers dont le cimier de fer, anxieusement épié, dut, en apparaissant, être si doux à l'infortune, échappent à l'histoire. On les trouve dans la légende, dans le roman, ornés de couleurs fantastiques, noyés sous la multiplicité des aventures : ils sont toujours présentés dans un passé dont on fait un siècle d'or, par rapport au siècle de bronze du présent, en sorte qu'on les aperçoit toujours à l'horizon, sans les saisir jamais. Amadis de Gaule, Arthur d'Angleterre, avec les chevaliers de la Table-Ronde, Charlemagne lui-même, avec ses douze pairs, sont enlevés à l'histoire pour être transportés dans la fable. Mais ces héros quintes-

[1] Victor Hugo, *Légende des siècles.*

senciés qui, malgré leur éloignement apparent, tiennent à une époque relativement rapprochée, alors que l'imagination cherchait un idéal plus subtil, sont loin, malgré une sorte de grandeur nuageuse, de valoir les types où une poésie plus naïve greffe sérieusement l'imagination sur la réalité, ceux par exemple, grands entre tous, que nous ont légués la *chanson de Roland* et les *romances du Cid*. Tandis que les autres servent des causes de fantaisie, en dehors de l'humanité, avec le mobile du point d'honneur et de la galanterie, tous deux, Roland comme le Cid, combattent pour des causes très-positives de religion ou de patrie. Tous deux s'attaquent à des ennemis dangereux et connus, les musulmans envahisseurs de l'Espagne : Roland, qui est Français, par piété aventureuse ; le Cid, qui est Espagnol, par piété patriotique.

On le voit, c'est le Cid dont les vaillances ont le but le mieux défini ; aussi la gloire de Roland, si grande aux yeux des seigneurs de France, si grande aux yeux du poëte Théroulde, qui le fait splendidement mourir dans un défilé, en protégeant la retraite de l'armée impériale contre des milliers d'ennemis, est-elle contestée des montagnards pyrénéens, se vantant au contraire d'avoir, eux misérables, chassé, à coups de flèches, l'aristocratie guerrière des Francs, coupables d'avoir troublé leur solitude. Dans le Cid, pas de contradiction à la gloire que ses panégyristes lui attribuent. Les *romances* n'en ignorent pas la raison, et ils la proclament : « Le bon droit est comme un géant à la tête d'une armée. »

Et quelle douceur pour les vaincus, à côté de la fierté en face des forts !

« Allez-vous-en vers les Mores, sans vous occuper de rien autre ; ayez soin des souffreteux et faites enterrer les trépassés. Dites à ces malheureux, contez à ces malheureuses que notre cœur, terrible dans la guerre, est doux dans la paix. Donnez-leur la confiance de me venir parler, pour que ma bouche leur communique toutes mes intentions : que je ne désire point leurs trésors et que je n'ai pas où les mettre, et que je ne veux pas leur enlever leurs filles pour en faire mes concubines ; que je n'ai point envie d'autre femme que de la mienne légitime, qui maintenant se tient à mes ordres dans Saint-Pierre de Cardeña. »

Deux siècles plus tard, un Guzman, surnommé assez bizarrement le Bon, devint, à son tour, populaire pour une action où se trouvèrent en présence les affections de famille et l'intérêt de la patrie. Il avait à garder contre les Maures la ville de Tarifa. Le roi ennemi, s'étant saisi de son fils en bas âge, le menaça de tuer cet enfant, s'il ne livrait pas la ville. Il monta sur les remparts : « Je n'ai qu'un fils, dit-il, mais je l'aime trop pour souffrir que sa vie soit le prix d'une infamie ; si, au lieu d'un seul fils, j'en avais plusieurs, je les sacrifierais tous pour l'honneur de ma patrie. Ainsi donc, si, dans votre camp, on manque de fer pour immoler la victime, prenez celui-ci. » Et il jeta son épée dans la plaine. Cette bravade était de trop. Il était beau de se refuser à la trahison ; exciter les bourreaux tombait dans la sauvagerie.

L'Espagne musulmane a eu ses chevaliers, en face de l'Espagne chrétienne. Mais, voluptueux, élégants, braves, ils ont manqué de cette rigide pureté de carac-



Mort de Roland.

tère qui fait l'honneur du Cid. Ils ont l'inconsistance comme le brillant de cette civilisation qui sans cesse avait besoin pour vivre de s'infuser du sang nouveau par les immigrations africaines, et qui, après avoir fait de l'Andalousie une merveille, mourut impuissante au milieu de sa splendeur. C'est plutôt en Orient, base solide du mahométisme, que les sociétés soumises au Coran ont eu assez de force pour créer des types analogues aux types chevaleresques. Les deux grands courants intellectuels de l'Europe et de l'Asie semblent avoir eu leur plus grande affinité au moment du premier contact, alors qu'en apparence ils étaient le plus divisés par une haine fanatique. Le grand poëme épique de la Perse, le *Livre des rois* de Firdoucy, publié vers le onzième siècle, le roman d'*Antar*, sinon créé, au moins rédigé, sous sa forme définitive, par l'Arabe Aboul-Moayed au quatorzième siècle, illustrent, comme les poëmes du cycle de Charlemagne ou d'Arthur, les grands batailleurs au cœur généreux sous des vêtements de fer.

Rustem, le héros du *Livre des rois*, combat sans cesse pour sa patrie, le beau pays où l'on adore la lumière, contre l'esprit de crime et de ruse représenté par le roi des pays ténébreux, le Mogol Afrasiab. Quand le monarque dont il est serviteur se laisse entraîner par l'orgueil, entreprend des guerres de conquête, Rustem le lui reproche violemment. Le roi s'irrite contre lui jusqu'à l'outrager, fait la guerre malgré ses conseils, tombe au pouvoir des ennemis. Rustem lui pardonne et le délivre. Dans Rustem, aucune autre ambition qu'un soin jaloux de son honneur et de celui de sa

patrie. Il pourrait conquérir des royaumes, et se contente de servir fidèlement un roi ingrat.

Quand il harangue son armée, il ne se prévaut pas de la force, il ne se prévaut que de la justice : « O hommes sages et prudents ! détournons nos pensées du mal, suivons la voix de Dieu et de la raison ; car le monde, à la fin, ne restera à personne, et il ne faut pas s'y attacher. Pratiquons l'humanité et la droiture ; les voies tortueuses ne mènent qu'à la ruine.... »

Antar n'est pas, comme Rustem, le bouclier d'un grand pays civilisé, riche en palais et en armées. C'est le héros de la tribu arabe, le guerrier nomade du désert, aussi mobile que le sable, aussi libre que l'espace. A vrai dire, c'est un brigand. Il défend sa tribu contre les pillards, et va piller les tribus voisines ; ses aventures de guerre retracent, dans toute leur férocité, les mœurs du désert. Mais, en se lançant dans cette voie des coups de sabre donnés et reçus qu'exaltent, d'un commun accord, autour de lui, les poëtes, les guerriers et les femmes, il se distingue par la générosité, la franchise, la sympathie aux faibles.

Une noble idée se dégage aussi de son histoire : celle du triomphe de la volonté sur le destin, du mérite personnel effaçant, dans Antar le nègre, l'esclavage de naissance.

Quand on lui demande son nom et ses titres, il répond : « Sache qu'auprès des hommes généreux, celui-là est noble qui pointe la lance, manie le sabre et se montre ferme sur le champ de bataille. Je suis le médecin des Béni-Abs, lorsqu'ils sont malades, leur défenseur, lorsqu'on les insulte, le protecteur des femmes,

lorsqu'on les attaque; je suis le cavalier dont ils se glorifient, le sabre qui leur donne la victoire.»

Dans ces paroles, de beaux sentiments se traînent comme étouffés entre le sabre qui donne la noblesse et le sabre qui donne la victoire. Le mal chronique de l'Asie, c'est que le culte du sabre subsiste, au milieu des empires qui tombent et qui s'élèvent, colossaux et instables, comme des montagnes de poussière.

Seule peut-être la grande nationalité chinoise, envahie par les Mongols, eut un désespoir qui dépasse la lutte d'une tyrannie qui veut durer contre une tyrannie qui veut surgir. Koubilaï-Khan, le chef mongol, n'était pas un barbare par l'esprit; il avait, de bonne heure, étudié la langue et la philosophie chinoises; il manifestait le plus grand respect pour la civilisation à laquelle il voulait se préposer. Ses généraux avaient ordre de se conduire avec humanité, et le plus célèbre de tous, Peyen, commençait ordinairement, dans les villes prises, par prendre soin des malades et des pauvres.

Pourtant l'horreur d'un joug étranger, la douleur de voir la patrie humiliée poussèrent la plupart des mandarins au suicide. Il fallait que la désorganisation produite par le mode de gouvernement fût bien grande; car on ne comprendrait pas, sans cela, que les chefs d'un grand pays se soient si résolûment sacrifiés et n'aient rien pu contre la conquête.

Quand la Chine fut complétement conquise, quand la dynastie mongole eut à son service les troupes, les places fortes, l'administration, le fils d'un laboureur chinois rassembla, par son génie, les haines éparses et

chassa ceux qui semblaient si complétement les maîtres. Devenu l'empereur Houng-Wou, chef de la dynastie des Ming, il se souvint de ses humbles parents, et pieusement il courut au village natal visiter leur sépulture. Se prosternant sur la terre funèbre, il dit à ceux qui l'entouraient dans la pompe d'un cortége impérial : « Après plus de dix ans d'absence, je reviens, avec quelque gloire, dans ma patrie, près des tombeaux de mes ancêtres ; j'y trouve les vieillards que j'y avais laissés. Lorsque je quittai la maison de mon père pour entrer dans les troupes en qualité de simple soldat, je vis les plus braves et les plus estimés de nos officiers permettre à leurs soldats d'enlever les femmes et les enfants du peuple, et de lui ravir tout ce qu'il possédait. Indigné de ce brigandage et les trouvant sourds à mes représentations, je pris le parti de me séparer d'eux ; j'assemblai les officiers qui m'obéissaient ; je leur recommandai de ne jamais souffrir, parmi leurs troupes, d'aussi grands désordres, et d'épargner le peuple, afin de lui faire connaître que nous n'avions pris les armes que pour le tirer de la misère et lui procurer une paix solide. »

Mais Houng-Wou ne sût pas susciter, dans la Chine délivrée, une force nouvelle, il ne fit que la rejeter dans ses habitudes. Un jour, les Mongols reviendront, et la Chine cédera encore, sans pouvoir cette fois les chasser. Des patriotes sauront mourir, le vice-roi Lo-wang, s'offrant pour sauver une ville, rappellera Eustache de Saint-Pierre. Il n'en résultera rien.

XIV

LE PEUPLE VIENT — L'HORIZON S'OUVRE

Il est à la fois douloureux et passionnant de suivre, à travers le moyen âge, le laborieux affranchissement des peuples d'Europe. Quelle que soit la splendeur d'autres civilisations, la tache de l'esclavage y fait ombre ; cette tache, l'antiquité l'a eue, l'Asie et l'Afrique la conservent. Ce n'est qu'en Europe qu'on voit se préparer une société où l'on reconnaîtra à tous les hommes le droit d'être libres. Les esclaves antiques ne songèrent jamais à attaquer le principe qui les enchaînait. Ils se révoltèrent quand ils souffrirent trop, comme la poudre fait explosion quand on y met le feu, mais sans porter dans leurs révoltes une idée générale d'égalité et de fraternité. Seules, les diverses classes d'hommes libres combattaient, selon qu'elles s'appelaient peuple ou noblesse, pour tel ou tel principe politique. Les serfs du moyen âge, devenus, pour des causes diverses, partie inhérente du sol, pouvant se marier, avoir un foyer et une famille, commencèrent à prendre

la place de cette classe de privilégiés secondaires qui s'appelait autrefois le peuple et qui avait disparu; car la démocratie antique, — les hommes libres pauvres, — n'avait pu rester libre dans la société minée et bouleversée des derniers jours de l'empire romain, ni le redevenir après l'irruption des races barbares.

Dans les villes, le commerce et l'industrie, dédaignés par les conquérants, avaient bien maintenu une classe intermédiaire, les bourgeois; mais ces bourgeois avaient perdu, sans les oublier complétement, les libertés municipales laissées par les Romains aux villes conquises. et, comme, de leur ancienne condition d'hommes libres, ils étaient tombés dans le servage, pêle-mêle avec les anciens esclaves, ils les associèrent à leurs revendications. C'est de cette fusion que naquit la commune, le premier mot qui représenta l'idée d'une véritable association d'hommes. Le christianisme contribua à créer et à faire accepter les idées de charité fraternelle; l'effort d'émancipation, l'impatience de l'injustice vinrent, au contraire, de l'initiative populaire, et non de sa doctrine qui enseignait la résignation, la soumission. Quant au clergé, il joua un rôle indécis; ses chefs, participant aux abus seigneuriaux, les défendaient le plus souvent avec acharnement; au contraire, beaucoup de petits prêtres, opprimés comme leurs ouailles, aidèrent la commune par l'appui de la paroisse.

Les individualités glorieuses manquent à cette lutte, soutenue isolément par des bourgs obscurs contre des maîtres non moins obscurs, sur des territoires morcelés. Il est à croire qu'il y eut là des héros, comme aussi il y eut des lâches, des traîtres, des égoïstes, des fu-

rieux. Les principaux bourgeois, par crainte des désordres populaires, par souci de leurs intérêts, se rangèrent parfois du côté des seigneurs ; parfois, dans la victoire, ils abusèrent de leur position pour tyranniser à leur tour leurs concitoyens pauvres. D'un autre côté, la multitude, à bout de misères, d'outrages, rendit, la plupart du temps cruauté pour cruauté, chercha à se venger au lieu d'organiser. Ils n'en sont que plus à plaindre et plus à admirer, les quelques hommes qui ont dû exister, s'élevant à une haute et noble conception de la liberté, cherchant en vain des lumières pour eux-mêmes, des appuis pour leur cause, se heurtant, dans les ténèbres, à des passions sans issue, emportant peut-être au tombeau le désespoir.

C'est sous cet aspect lugubre d'insuccès que se présentent les révolutionnaires du moyen âge : révolutionnaires politiques jetant, les premiers, l'idée du droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, de l'égalité de tous les hommes devant l'impôt ou la loi, Wat Tyler, Marcel, Rienzi ; révolutionnaires religieux, appelant à leur aide la réforme morale contre la dégradation, sœur de la misère, Arnaud de Brescia, Jean Huss, Savonarole. Il n'est qu'un seul côté sous lequel la démocratie ait un premier triomphe au moyen âge, c'est le côté national. Dans les Flandres, elle fait reculer la monarchie française avec les Artevelde ; en Suisse, elle chasse la maison d'Autriche avec Guillaume Tell ; en France enfin, elle chasse les Anglais avec Jeanne d'Arc. Les défaites des réformateurs sont cependant dignes d'autant de respect que les victoires des patriotes. Si les réformateurs n'avaient pas tant travaillé pour des idées qui

n'étaient pas encore mûres, nul plus tard n'aurait pu les récolter; et la nation, affirmée un instant par les patriotes, serait morte le lendemain.

Augustin Thierry, en citant treize noms exclus de l'amnistie que le seigneur de Laon accorda, avec les franchises communales, à la ville révoltée, rapporte l'émotion que lui firent éprouver la découverte sur un vieux manuscrit et la mise au jour de ces treize noms, peut-être ceux d'hommes violents et criminels, mais peut-être aussi ceux de chefs qui avaient assuré le triomphe de la liberté et qui, après avoir combattu pour la dignité, s'immolaient pour le repos des leurs.

Vers la même époque, l'Italie, morcelée en une foule de municipalités, avait tiré de ses souvenirs la forme républicaine.

Par malheur, dans la poussière antique, toutes ces villes retrouvaient le culte de la force, le rêve de la domination universelle. Edgar Quinet fait cette remarque qui est le fil conducteur à travers les révolutions si tortueuses de l'Italie : « Des souffrances du monde, exténué sous les empereurs, il ne restait qu'un songe de bonheur ; le fils de l'esclave se prenait à adorer l'esclavage de son père comme l'idéal d'une félicité irréparablement perdue. » De là, les Guelfes, les Gibelins : les uns voyant dans le pape le maître du genre humain, les autres le saluant dans l'empereur d'Allemagne, successeur des Césars, tous poursuivant, avec une furieuse mutualité de haines, le même but de gloire hors de la justice,

Les plus grands citoyens de l'Italie ne s'affranchirent pas de l'idée de restauration antique ; seulement,

au lieu de revenir aux Césars, ils remontèrent à la république, au temps des grands caractères par de là le temps de la grande domination. C'était errer parmi des tombes plus nobles, c'était toujours rester dans la mort. Des apparences de mouvement faisaient croire à des résurrections, puis le cadavre retombait.

Au douzième siècle, un noble cœur, Arnaud de Brescia, fit un accouplement bizarre de ce qui ne pouvait plus être et de ce qui n'était pas encore — de la république romaine et de la réforme.

L'empereur d'Allemagne et le pape faisaient, en ce moment, trêve à leurs querelles furieuses sur la question de suprématie ; ils s'entendirent contre l'ennemi commun, celui qui attaquait les abus de la richesse, celui qui, un jour, avait parlé de liberté. Arnaud, enlevé de Toscane par des agents impériaux, fut brûlé sur une place de Rome. Pour qu'il ne restât rien de lui, pour que ses doctrines fussent à jamais dispersées avec son corps, on jeta ses cendres dans le Tibre. Son idée religieuse, la régénération du clergé par la pauvreté, n'en devint pas moins la grande arme d'opposition au moyen âge ; son rappel d'une république romaine n'en fut pas moins recueilli par l'âme du tribun Rienzi.

Ce Rienzi présente l'aspect d'un homme qui s'élèverait de ses mains un piédestal de gloire et de vertu, et qui, une fois en haut, se sentant faillir, le déferait aussi précipitamment qu'il l'a dressé. Fils d'un cabaretier, élevé jusqu'à vingt ans chez des paysans, il devint, à force de génie, un des premiers lettrés, un des premiers orateurs de Rome. Il trouva sa patrie, en l'absence des papes établis à Avignon, en proie à un

atroce brigandage féodal ; il l'en délivra. Il trouva l'Italie désunie, morcelée ; il parvint à lui inspirer un désir d'unité nationale, fit envoyer à Rome, par tous les États *où résonne le si*, une sorte d'assemblée pour régler les différends intérieurs et s'entendre contre l'étranger.

« Comme l'Italie se leva tout à coup ! dit le poëte Pétrarque ; quelle terreur du nom romain jusque dans les pays les plus lointains ! » Rienzi eut alors le vertige, quitta sa ferme ligne politique pour des poses de théâtre et de mesquines actions. S'il était dans son destin de ne pas vaincre des rivalités trop profondes, il eût pu échouer avec gloire ; il échoua misérablement. Il est triste de mourir ainsi, victime ayant perdu le droit d'être martyr.

Tandis que l'Italie, riche, illustre, populeuse, mais corrompue, n'arrivait qu'à un héroïsme avorté, un petit pays, pauvre et inconnu, rappelait la Grèce d'Aristide par son patriotisme démocratique et victorieux.

Il est, en Suisse, un lac, le plus beau de tous, sorte de croix irrégulière qui commence au pied de l'énorme Saint-Gothard, forme un long repli entre des rochers escarpés, va, de ses bras, atteindre des pics énormes, puis baigne doucement les collines de Lucerne. Là fut le berceau de la liberté helvétique. Le point où s'élève Lucerne ne fournit pas d'hommes aux premiers combats ; il resta même d'abord du côté de l'ennemi. Ce sont les trois cantons dits forestiers, ceux d'Unterwald et de Schwytz, étendus sur les côtés, et celui d'Uri, leur point de jonction, gardien du Saint-Gothard, couronne de la tête du lac, qui eurent la gloire de se refuser à l'asservissement, quand, de la suzeraineté, presque nominale de l'empereur d'Allemagne, la maison d'Autriche

voulut les faire passer sous sa dépendance immédiate.

Arnold Melchthal pour le canton d'Unterwald, Werner Stauffacher pour le canton de Schwytz et Walter Furst pour le canton d'Uri, interrogèrent les cœurs de leurs concitoyens, et, quand ils furent certains de trouver en eux un écho à leurs paroles de liberté, ils prirent rendez-vous, la nuit, sur la rive gauche du lac, à la limite d'Uri et d'Unterwalden, dans la plaine solitaire du Grutli; ils s'y rendirent, accompagnés chacun de dix amis sûrs; après avoir délibéré sur le plan à adopter, les trente-trois patriotes jurèrent de mourir pour la patrie, s'il le fallait ; et, d'après la tradition, tandis qu'au milieu des neiges d'hiver, ils prononçaient le serment, (8 décembre 1307), trois sources jaillirent de terre, qu'on visite encore sous le nom de sources sacrées.

A côté de ces héros qui appartiennent à l'histoire, le peuple a le sien dans le batelier, le chasseur Guillaume Tell. Ce n'est plus l'organisateur de la révolte, c'est l'homme naïf, suivant une impulsion, ne calculant pas ses actes, admirable par le cœur et faible par la pensée. Le grand poëte allemand Schiller lui prête cette réponse profonde à ceux qui lui demandent de faire partie des conjurés : « Tell va chercher un agneau tombé dans le précipice; pourrait-il abandonner ses amis? Mais ne m'appelez pas dans vos conseils, je ne puis discuter ni réfléchir longuement. Avez-vous besoin de moi pour une action résolue, alors appelez Tell, il ne vous manquera pas. »

On a voulu nier l'authenticité de Guillaume Tell. Le chapeau planté au bout d'une perche, sur la place

publique d'Altdorf, avec ordre à tous de le saluer, le refus de Guillaume Tell, l'alternative horrible où le place le gouverneur Gessler, d'abattre, d'un coup de flèche, une pomme sur la tête de son enfant, au risque de le tuer, ou d'aller avec lui au supplice, la fermeté touchante de l'enfant disant à son père : « Prends ton arc, je ne bougerai pas ; » puis la vengeance de Tell, le meurtre de Gessler, tout cela a été traité de fables. Pourquoi se priver de ce qui est beau quand on y peut croire? On a objecté une histoire semblable à celle de la pomme, placée en Norvége par Saxon le Grammairien, au douzième siècle. Gessler ne pouvait-il pas avoir connu et imité cette invention d'un tyran? Trente ans après la mort de Tell, quand on lui bâtit une chapelle, il y avait encore cent quatorze vieillards affirmant l'avoir connu personnellement. Les divers endroits où se passèrent les épisodes de Guillaume Tell, sont pieusement consacrés et montrés au voyageur qui circule sur ce beau lac des Quatre-Cantons, doublement illustré par la nature et par l'homme. Quant au chapeau d'Altdorf, servitude changée en gloire, il est devenu le symbole du canton d'Uri.

Tell ne mourut que longtemps plus tard, ayant vu la confédération vaincre l'Autriche et s'accroître de tous les pays environnants. Sa mort compléta sa vie, tempéra d'un suprême rayon de douceur sa gloire sombre : il périt en sauvant un enfant.

Pour qu'une poignée de montagnards vînt à bout des armées seigneuriales d'Autriche, il fallait que, partout où il y avait un péril à affronter, une belle mort à chercher, quelqu'un fût prêt à oser, quelqu'un fût prêt



Serment du Grutli.

à mourir. A la bataille de Sempach, les chevaliers, ayant mis pied à terre, s'avançaient, la pique baissée, semblables à un mur de fer, contre les confédérés qui n'étaient que quatorze cents. Les Suisses s'épuisaient contre leurs boucliers, ils tombaient inutilement, quand un homme de la trempe de Tell, Arnold de Winkelried, s'écria : « Je vais ouvrir un chemin à la liberté ; fidèles et chers confédérés, prenez soin de mes enfants. » Et, embrassant autant de lances ennemies que ses bras en purent contenir, il se les enfonça dans la poitrine. Par cette trouée, les Suisses se précipitèrent dans l'intérieur des rangs ennemis ; la bannière d'Autriche tomba et fut relevée trois fois. Un homme de Schwytz tua le duc Léopold, qui ne voulut pas fuir. D'autres seigneurs eurent moins de respect humain, cherchèrent leurs chevaux et ne les trouvèrent pas. Ils durent se laisser massacrer. Et la Suisse fut libre, comme l'avait voulu Arnold de Winkelried.

Tout n'est pas grand dans l'histoire de ce pays. On a vu les descendants des libérateurs refuser à d'autres hommes, enfants des mêmes montagnes, cette liberté dont ils auraient dû savoir le prix ; on les a vus faire métier de leur bravoure, aller se vendre aux rois d'Europe, pour leur servir de sbires. Mais si l'imperfection humaine les a fait vaciller, ils ont toujours trouvé dans la liberté une planche de salut contre leurs chutes.

A l'autre extrémité de la ligne du Rhin dont la Suisse occupe la base, la Flandre s'est fait remarquer par le même élan de liberté, sans avoir le même bonheur. Sa position en pays plat la livrait trop facilement aux grandes armées régulières ; au moins elle a eu la gloire

de faire reculer plusieurs fois le despotisme, et des monarchies puissantes ont eu beau la saigner à blanc, elles n'ont jamais pu étouffer en elle le sentiment vivace de ses droits.

Les villes flamandes n'avaient pas échappé au système féodal, mais leur commerce, leurs nombreux ouvriers, les chefs d'industrie qui donnaient un centre au peuple, modéraient l'influence des seigneurs; du reste, pas plus que la Suisse, la Flandre ne se révoltait contre un système qui était alors l'ordre forcé de l'Europe. Quand les rois de France s'emparèrent du pays, ils auraient pu facilement en faire leur plus belle province. On envoya un gouverneur qui se mit à rançonner les villes sans ménagement, comme la noblesse faisait en France. Bruges se révolta et mit sur pied 20,000 hommes. Un seigneur patriote, Guillaume de Juliers, les commandait; mais, peu exercés aux armes, ils semblaient réservés, en face de 50,000 Français, au sort du gibier dans une chasse. Avant de combattre, ils entendirent la messe, et, au lieu de communier avec l'hostie, ils mirent dans leur bouche un peu de la poussière du sol, pour s'unir plus intimement avec cette terre qu'ils voulaient faire libre ou avoir pour fosse. Les Français, ayant exécuté impétueusement une fausse manœuvre, furent battus; le comte Robert d'Artois, comme Léopold d'Autriche à Morgarten, fut beau d'orgueil et se fit tuer, plutôt que de se rendre à du vil peuple.

Il fut pris sur la démocratie flamande de sanglantes revanches facilitées par la désunion de ses villes. Un grand homme, Jacques Artevelde, brasseur de Gand, essaya de sauver le pays en lui inspirant un patriotisme

plus large que des affections municipales. Après neuf ans d'efforts, il fut massacré dans une émeute ; il avait dû, pour établir sa puissance, répondre au meurtre par le meurtre, verser le sang des ennemis du peuple, et il avait eu la douleur de voir ce peuple, qu'il voulait faire puissant pour le faire libre, s'entre-tuer dans des querelles de citadins à paysans et de métier à métier. L'esprit de castes, d'oppression, qu'il combattait dans la noblesse, reparaissait dans la multitude.

Il est remarquable que la France, l'Italie, la Flandre aient eu leurs plus sérieuses agitations politiques circonscrites dans un cercle d'une vingtaine d'années. C'est au moment où Artevelde vient de succomber à la peine, où Rienzi tombe de rêves magnifiques dans les impossibilités de la pratique, qu'apparaît en France Étienne Marcel, le plus hardi des démocrates français avant ceux de 1789.

La guerre qui venait de commencer avec l'Angleterre avait jeté un singulier jour sur la noblesse. Ceux qui prétendaient être, à l'exclusion des autres classes, la gloire militaire du pays, venaient d'être battus honteusement à Crécy et à Poitiers. Ce n'était pas supériorité de bravoure d'une nation sur l'autre; au tournoi sanglant qui s'appela le combat des Trente, les chevaliers français furent vainqueurs, à la hache et à l'épée, d'autant de chevaliers anglais. Un d'entre eux se plaignait de la soif. « Bois ton sang, Beaumanoir ! » lui cria son compagnon Geoffroy Dubois. La réponse était digne du vieux Roland ; mais il ne fallait pas vivre infatué de soi-même.

Les milices de France, mal armées, mal exercées,

étaient privées, par la noblesse, de toute initiative. L'Angleterre, au contraire, puisait dans le peuple d'excellents archers qui abattaient, sans coup férir, les brillants cavaliers de France. Sa supériorité vint surtout de là.

Dès le début de cette guerre des Anglais, qui dura cent ans, la preuve de ce que la bourgeoisie pouvait faire se trouve dans le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des principaux habitants de Calais s'en allant, la corde au cou, tête et pieds nus, s'offrir à la vengeance du roi d'Angleterre pour obtenir que la ville, à bout de résistance, fût épargnée.

L'historien noble Froissart raconte cet événement avec émotion et admiration ; mais, esprit sans profondeur, il n'en voit pas la portée, il reste dans ses préjugés aristocratiques et se moque amèrement quand une classe où se produisent de tels caractères réclame des réformes. Le grand effort de la bourgeoisie fut tenté aux états généraux de 1350. On appelait ainsi une sorte d'assemblée où la noblesse, le clergé, les communes envoyaient des représentants pour s'entendre sur des questions d'impôts ; on la convoquait dans les grandes détresses ; mais la monarchie, acceptant les subsides, rejetant les conseils, ne voulait trouver en elle qu'un instrument.

Les états généraux votèrent en vain de sages mesures financières et militaires. La noblesse conserva la direction de la guerre et se fit battre à Poitiers. La bravoure du roi et de son entourage ne put racheter la honte de ceux qui s'enfuirent. Le roi pris, l'armée détruite, Paris ne désespéra point. Le drapier Étienne Marcel, son

représentant, et président de la bourgeoisie aux états généraux, prescrivit d'énergiques mesures pour défendre la ville, en cas d'attaque des Anglais. Le peuple fut exercé aux armes, on creusa des fossés où l'on fit passer l'eau de la Seine, on tendit de grosses chaînes de fer en travers des rues. Ces préparatifs assuraient la sécurité aux états qui de nouveau allaient se réunir à Paris. La bourgeoisie y parla plus haut, et Robert Lecoq, évêque de Laon, rompant avec la tradition féodale, au détriment de ses intérêts épiscopaux, mais par pitié du peuple et de la patrie, lui rallia une partie du clergé. Des impôts nouveaux furent votés, avec organisation d'un contrôle sévère contre les dilapidateurs et renvoi de vingt-deux ministres ou officiers de la couronne, convaincus de vol.

Le roi, qui passait alors en Angleterre sa captivité à chasser et à festoyer, trouva moyen de désorganiser la nation qu'il avait perdue et qui voulait se sauver. Il envoya une ordonnance défendant au peuple de payer les subsides votés par les états. Paris, avec une admirable générosité, s'insurgea pour le maintien de ces lourds impôts qui assuraient l'action des états. L'ordonnance fut révoquée. Mais, dans les provinces, les nobles et les prélats refusèrent de payer et persuadèrent à des populations peu éclairées d'user de l'ordonnance royale. Dès ce jour, la réforme nationale se trouva frappée au cœur ; les provinces tombèrent dans l'anarchie, il ne resta qu'un mouvement municipal à Paris ; Marcel, poussé à bout, tomba d'une noble et légitime opposition dans les excès d'une politique aux abois, et, quand il fut tué par un partisan royaliste, on peut presque dire que sa mort servit l'intérêt public.

Son héroïsme, comme celui de Paris, était d'avoir soutenu jusqu'au dernier moment, dans les états généraux, l'idée d'une liberté organisée, d'avoir allié la sagesse bourgeoise à l'ardeur populaire; et ses erreurs datèrent du jour où la France ne le suivit plus, où il persista, quand même et par tous les moyens, à lutter contre un despotisme accepté.

En Angleterre, la bourgeoisie n'eut pas d'Étienne Marcel, parce que, désireux d'assurer leur liberté plus que d'opprimer la nation, les seigneurs avaient imposé aux rois un parlement dans lequel ils avaient eux-mêmes fait la part de la bourgeoisie. Mais, si le commerce, l'industrie, les éléments communaux avaient des droits en Angleterre, il n'en restait pas moins, dans les campagnes, une multitude de misérables, encore sans recours contre l'oppression. Il n'y eut pas seulement une haine, une idée apparut avec leur chef, le forgeron Wat Tyler. Il commença, comme un Virginius ou un Guillaume Tell, par l'explosion des sentiments de famille méconnus; il tua d'un coup de marteau un collecteur d'impôts qui outrageait sa fille. Cette audace décida de l'insurrection de soixante mille hommes qui, conduits par lui, marchèrent sur Londres et s'en emparèrent.

L'incendie des châteaux, le massacre des gens de lois et du haut clergé souillèrent cette révolte; on s'égara même jusqu'à tuer des ouvriers flamands que le peuple de Londres accusait de lui enlever son travail. Mais les demandes de réformes étaient justes et modérées; l'abolition du servage, l'autorisation de vendre et d'acheter librement étaient les humbles conditions auxquelles les révoltés s'engageaient à reprendre leur vie de fatigues,

de sueurs sans trêve, pour assurer la subsistance de tous.

Le roi, voulant prendre le temps de rassembler des troupes, donna rendez-vous aux rebelles, dans une plaine près de Londres. Wat Tyler fut tué dans l'entrevue, sous prétexte qu'il avait menacé le roi de son poignard; la vérité semble qu'on voulait endormir les paysans par des promesses, tandis que Wat Tyler s'opposait à une dissolution. En effet, poussant son cheval au milieu de la foule irritée, le roi protesta de son affection pour ses sujets, fit droit à toutes leurs demandes, leur donna des chartes en preuve de sa sincérité, et les dispersa. C'est là qu'on vit la sagesse des défiances du chef populaire. Quand on n'eut plus à craindre les serfs, leurs chartes d'affranchissement furent déchirées, et le roi donna l'ordre de les massacrer; ce monarque précoce n'avait que seize ans. On vanta son courage, on appela habileté son infâme perfidie; et l'on ne flétrit que Wat Tyler.

En Flandre, la tyrannie du comte Louis de Male, protégé par la France, avait ravivé le souvenir du grand patriote Jacques Artevelde. Son fils, prié de donner un chef à la démocratie, hésita longtemps, retenu par les larmes de sa mère; mais le devoir l'emporta. La cause de la liberté était bien malade : le comte, avec l'ingéniosité dont Ferdinand de Naples a donné l'exemple de nos jours, avait encouragé le brigandage et le désordre pour dominer plus facilement un peuple corrompu; chassé de la ville, il ruinait le pays avec une armée redoutable, en attendant mieux. Artevelde, avec cinq mille hommes d'élite, battit ses quarante mille soldats.

Mais la noblesse française comprit que les mouvements populaires seraient encouragés partout par l'existence d'une république flamande. Bien commandée, elle s'élança sur les Gantois, et vainquit à Roosebeke. Artevelde fut retrouvé au plus profond du tas des cadavres. Le roi de France Charles VI, celui qui, lorsqu'il devint fou, n'eut que le peuple, objet de ses mépris, pour le plaindre, fit pendre à un arbre le héros vaincu.

L'héroïsme flamand, pour avoir perdu ses chances de succès, n'avait pas disparu : dans une nouvelle révolte, que suivit un nouvel échec, on massacra les prisonniers de basse extraction, mais on épargna les vingt-quatre bourgeois les plus riches, en leur offrant la vie s'ils voulaient prêter serment au roi. Vingt-trois, sur les vingt-quatre, demandèrent à mourir, disant qu'ils se lèveraient pour la liberté jusque du fond des tombeaux.

Les figures de ces hommes, qui réclamèrent des droits aujourd'hui admis, n'ont pas été évoquées sans réflexion de l'ombre où l'histoire les tient. Par un système de convention, on a coutume de faire un choix, d'admettre Guillaume Tell et de rejeter Marcel. Choix abusif! les uns comme les autres se soulevèrent contre la tyrannie féodale et monarchique; si, en France, en Angleterre, la guerre eut le malheur d'être exclusivement civile, partout, même en Suisse, elle le fut un peu. Qu'on prenne les plus sombres de ces réformateurs, les moins bien orientés vers le vrai progrès; quand on voit contre quelles injustices ils se sont révoltés, combien de superstitions et d'ignorances les entouraient, comme on employait contre eux, sans scrupule,

la perfidie et la cruauté, et comme il leur était difficile, par contre, d'empêcher les folles violences d'un peuple abruti, ces hommes, qui apparaissaient misérables, apparaissent géants, pour l'immensité des redressements qu'il leur a fallu faire en eux-mêmes et autour d'eux. On pardonne à Charlemagne, à Saladin, à saint Louis, par respect pour l'idéal qui les animait, des erreurs inséparables de leur temps ; pourquoi ne pardonnerait-on pas leurs erreurs à Rienzi ou à Étienne Marcel ? Leurs cris de liberté, comme les législations des autres, sont devenus lettres mortes ; les uns et les autres ont contribué à la marche du genre humain.

Mais, si la loyauté exige qu'il soit fait une part de gloire et de reconnaissance aux premiers qui essayèrent de relever le peuple, on ne peut rester trop longtemps en leur atmosphère orageuse, et il sera doux de se reposer sur une source d'amour et de pureté née du peuple, s'étant vouée au peuple, sans que nul fiel ait pu se mêler à son charme, car elle n'a reflété en elle que l'image incontestée de la patrie.

Dans le peuple, au milieu des souffrances d'une guerre malheureuse, le sentiment français s'était développé. Au lendemain de la jacquerie, du jour où tant de paysans avaient trouvé la mort sous le fer de leurs seigneurs, où les autres, sans espoir de liberté, spoliés par le maître aussi bien que par l'étranger, erraient sans cabanes et sans troupeaux, il semble qu'ils auraient dû être indifférents, par excès de misère. On est ému de les voir faire encore ce qu'ils peuvent pour le royaume.

Mais voilà qu'il ne reste plus, au nord, que Rouen

qui ne soit pas aux Anglais, et voilà que Rouen succombe, perdant son meilleur citoyen, Alain Blanchard, ardent démocrate et patriote, âme de la résistance, qui, se dévouant comme Eustache de Saint-Pierre, n'est pas épargné comme lui, le jour de la défaite. Paris, qui a résisté aux Normands, Paris, qui naguère a combattu si glorieusement, s'est abandonné. Il sait qu'à Bourges le roi, occupé à dépenser en fêtes les derniers écus de son peuple, est perdu par sa lâcheté autant que par ses malheurs, et il s'est rallié à l'Angleterre. Mieux vaut la paix, sous un prince étranger, que cette désolation des campagnes où l'ennemi brûle et pille, où les seigneurs les plus illustres de la cour, Lahire et Xaintrailles, brûlent et pillent de même. Orléans tient encore et protége Bourges ; quand Orléans sera pris, il n'y aura plus de roi de France. Ce sera peut-être le repos, peut-être même un peu de liberté, car l'Angleterre respecte volontiers les franchises des villes[1]. La raison pouvait envisager ainsi les choses ; la jeune fille qui fut alors la libératrice de la France mit, plus haut que la raison, la foi dans la patrie : elle voulut que la France redevînt heureuse, mais elle ne comprit pas qu'elle pût l'être autrement que française. C'était une paysanne du village de Domremy, en Lorraine ; elle s'appelait Jeanne Darc, était le cinquième enfant d'une pauvre famille, et n'avait guère appris qu'à réciter le *Pater* et l'*Ave*, à coudre, à filer, à mener les troupeaux dans les champs. Dans les veillées, elle entendait parler des Anglais, des tortures qu'ils infligeaient aux paysans.

[1] Tant que Calais appartint aux Anglais, elle eut voix au parlement ; redevenue française, elle retomba sous le régime du bon plaisir.

Elle fut émue « de la grande pitié qui était au royaume de France, » et, comme il y avait un roi français, une noblesse française, elle les confondit dans le sentiment national, les força à la suivre contre l'ennemi. Avec elle, le peuple vient dire aux privilégiés, au maître : « Je ne vous demande rien pour moi ; je me courberai, je souffrirai, je vous aimerai ; mais aimez et sauvez la France. »

Jeanne, dès l'enfance, eut l'imagination tellement frappée des maux et de l'abaissement de la patrie, qu'elle s'absorba dans des rêveries profondes pendant que ses troupeaux paissaient dans les champs.

Un parti bourguignon, allié des Anglais, fut signalé un jour près du village ; elle dut fuir dans les bois avec sa famille ; quand ces soldats furent partis, elle retrouva le hameau incendié, les moissons détruites ; dès lors elle s'exalta : il lui sembla que des voix mystérieuses lui parlaient, que, dans le rayonnement de lumière qui allait du soleil d'or aux moissons d'or, des figures célestes, ceintes du nimbe, lui criaient : « Dieu t'appelle ! Va vers le dauphin : c'est par toi qu'il recouvrera son royaume. » La timidité luttait avec l'inspiration, la candeur de l'esprit avec l'essor de l'âme. « Je ne suis qu'une fille des champs, disait-elle en pleurant ; je ne saurais ni guider un coursier ni commander aux chevaliers. — Marche, et Dieu te conduira. »

C'était le salut de la France et la perte de la jeune fille, il lui fallut d'abord affronter la grossièreté des gens de guerre, les moqueries de la cour ; puis, quand elle eut obtenu quelques troupes, aller débloquer Orléans, que les généraux déclaraient perdu.

Indifférente aux rumeurs du combat, ne versant pas le sang, mais se jetant au plus fort du péril et restant à cheval malgré ses blessures, elle s'amollit dans la victoire, laissa reparaître la tendresse de la femme. Elle pleura sur les Anglais morts sans confession; elle pleura plus encore sur ses compatriotes tués : « Jamais je ne vois le sang français, disait-elle, que les cheveux ne me lèvent sur la tête. »

Orléans débloqué, le roi mené à Reims pour la cérémonie du sacre, Jeanne devint l'idole du peuple, à qui elle était douce, qui accourait de toutes parts pour la voir et puiser en elle la foi patriotique; mais le roi et les courtisans la payèrent d'ingratitude. Après que leur abandon l'eut fait échouer devant Paris, elle s'en alla, désillusionnée sur la royauté, mais toujours dévouée au peuple de France, tenter seule de tenir campagne au nord. Elle avait le pressentiment de sa fin prochaine. Elle fut prise par les Bourguignons, en voulant défendre Compiègne, dont le gouverneur la trahit peut-être ; et les Anglais, l'ayant achetée aux Bourguignons, crurent réparer leurs défaites en la brûlant comme sorcière. Tout ce que la subtilité ergoteuse et retorse peut mettre en œuvre pour égarér un innocent, l'enlaça, la précipita d'un piége dans un autre, et ne parvint qu'à lui arracher des réponses d'une naïveté sublime.

Quand Jeanne marcha au supplice, elle pria le prêtre qui l'assistait d'aller lui chercher une croix d'église et de la tenir haut devant elle pour qu'elle puisât, dans la vue du supplice de son Dieu, la force de supporter son supplice. Elle ne poussa qu'un seul cri, quand les premières flammes montèrent ; elle eut alors

le courage de renoncer à sa dernière consolation, et, par charité, renvoya le prêtre, à qui l'émotion faisait oublier le danger.

Le moyen âge, si froid, si noir, avec ses paysans qui ont, de plus que les esclaves, un foyer pour qu'on le pille, une famille pour qu'on la détruise, avec ses juifs, ses hérétiques, ses libres penseurs, ses sorciers, ses lépreux, processionnellement entassés sur les bûchers, prend sa revanche dans le relief que donne le contraste à quelques grandes âmes. La raison, l'ordre, la science, qui sont passés dans l'organisation moderne, sollicitent moins vivement les individualités ; quelque progrès que l'on rêve, il n'y a qu'à se mettre sur une des pentes déjà préparées. Au moyen âge, on était dans des ornières et l'on passait sa vie à désirer impuissamment de marcher ; à force de le désirer, quelquefois on s'envolait. De là, les flèches des cathédrales partant des masures pour toucher le ciel ; de là, au milieu d'un clergé trop souvent corrompu, cruel, gonflé d'appétits, un saint François d'Assise qui va célébrant la pauvreté, consolant et soignant les malades, prêchant d'onction les populations des campagnes, si ami de toute créature qu'il s'interrompt dans ses sermons pour laisser chanter les hirondelles, si fervent à pleurer le supplice du Sauveur des hommes, que, dans son extase, il ressent le crucifiement du Christ, saigne aux mains et aux pieds des angoisses de son cœur ; de là aussi cette Jeanne Darc qui, d'un peuple sans une bouchée de pain, sans un droit, sans un livre, surgit toute pureté, toute gloire et toute poésie.

Le siècle de Jeanne vit s'allumer deux autres bû-

chers célèbres : au commencement du siècle, quelques années avant sa mort, celui de Jean Huss ; à la fin, celui de Savonarole. Jean Huss appartient à la liste de ces réformateurs religieux qui cherchèrent, d'une manière indécise, l'affranchissement intellectuel : le Lyonnais Pierre de Valdo, les Anglais Lollard et Wiclef.

Jean Huss, comme ses prédécesseurs, joignit à des puérilités, à des chimères, certains principes d'égalité et de libre examen. Cité devant le concile de Constance, il y vint, avec un sauf-conduit de l'empereur, pour défendre ses doctrines qui furent condamnées. On le somma de se rétracter ; il refusa. On condamna ses livres au feu, puis on annula le sauf-conduit, et on l'envoya au supplice. Il était attaché au bûcher quand l'électeur palatin vint encore lui offrir le salut, s'il abjurait. « Je signe avec joie de tout mon sang ce que j'ai écrit et enseigné. »

Une femme du peuple apportant un fagot pour contribuer à brûler l'hérétique : « O sainte simplicité ! » s'écria-t-il ; et il lui pardonna.

Un disciple de Jean Huss, Jérôme de Prague, avait faibli au moment de la condamnation du maître, l'avait renié et s'était ainsi sauvé. Pris de remords, il revint de lui-même vers ses bourreaux, leur annonça que sa rétractation n'était pas sincère, et monta joyeux au bûcher.

Il semblerait que Jean Huss et son disciple eurent affaire à des juges sans honneur. Ce qui prouve combien il faut pardonner au fanatisme et combien aussi il faut s'efforcer de détruire un si terrible corrupteur du sens moral, c'est que le brûleur le plus ardent de l'hérétique a donné autre part des preuves non douteuses

de générosité et de vertu. Gerson, chancelier de l'université de Paris, venait à une époque où il ne pouvait que souffrir dans ses deux plus vives affections, la religion et la patrie. L'Église avait deux papes qui scandalisaient et partageaient les consciences; la France était en proie à une guerre civile furieuse, avec l'invasion anglaise pour complément. Il en résulta que son rêve unique fut la concorde, concorde dans l'Église, concorde dans l'État. Il voulait la réforme de l'Église par les conciles; mais, désireux de réparer l'édifice, il avait horreur du renversement. C'est ce qui le rendit si acharné contre l'hérésie, qui apportait encore une nouvelle source de discordes. Bientôt après, Gerson, détesté des papes, odieux aux novateurs, fut exilé de France par une des factions dont il avait flétri les crimes. Quand il rentra, il ne demanda plus à sa patrie qu'un abri solitaire dans un cloître de Lyon, où l'ancien chancelier, le savant, l'homme d'action, se donna cette humble et belle tâche d'apprendre à lire à des enfants.

Savonarole fut, comme Jeanne Darc, un visionnaire patriotique ; mais, s'étant occupé d'une réforme sociale au lieu d'une simple expulsion d'ennemis, il ne put soulever ce poids trop lourd, devina la vertu régénératrice de la liberté, aima de toutes ses forces cette liberté, et n'en trouva point la route.

Il voyait le vice s'épanouir dans les mollesses, les élégances nées de la richesse ; il voyait les hommes, pour obtenir cette richesse, ne reculer devant aucun crime. Il maudit la richesse et le luxe ; il maudit les tableaux, les sculptures, les instruments de musique ;

il ne distingua pas les voluptés nobles des voluptés dégradantes, les ayant devant lui confondues.

C'était un des monstres de l'histoire, Alexandre Borgia, qui était pape ; non un farouche criminel, mais une nature artiste dans l'atrocité. Il crut gagner, en lui offrant le chapeau de cardinal, l'enthousiaste de pureté qui réagissait en Toscane contre le mal. Le moine repoussa cette offre avec indignation : « Je ne veux d'autre chapeau que celui du martyr, rougi de mon propre sang. »

Savonarole, qui brûlait jusqu'à Dante et Pétrarque, dans sa haine des choses profanes, Savonarole, qui avait le tort de vouloir mutiler l'âme, le voulait au moins au profit de deux grands principes : la liberté et la vertu. Incapable de dévier par prudence, il s'attaqua ouvertement, non au catholicisme, mais au pape, qui le déshonorait, demandant qu'un concile se réunît pour le casser. C'était marcher au martyre. Alexandre Borgia, qui connaissait toutes les trappes de la politique comme tous les poisons de la chimie, comprit que, pour gagner le peuple, il fallait opposer de faux visionnaires au visionnaire convaincu. Quand il eut porté atteinte à la foi des Florentins dans leur moine, en lui suscitant de ridicules débats avec d'autres moines, il le fit condamner à la torture et au feu. Pendant la torture, son organisation délicate faiblissait, aux moments d'extrême douleur, et lui arrachait des aveux qu'il rétractait aussitôt. Quand il monta au bûcher, on lui lut la sentence qui le retranchait de l'Église militante : « C'est que j'entre dans l'Église triomphante, » répondit-il.

Loin des agitations nationales, religieuses ou politiques, d'autres hommes ont cherché, par des voies plus abstraites, à faire progresser le genre humain; au temps de saint Louis, un moine anglais, Roger Bacon, fut à la science ce qu'Étienne Marcel fut à la démocratie ; il vint trop tôt. Il fit, par la force du génie, des découvertes inutiles, faute de quelqu'un pour les accepter. N'employant que la raison, ne voulant admettre d'autre agent que la nature, d'autre guide sûr que l'observation, il combattit ces pratiques de magie dans lesquelles tombait trop facilement une science troublée par les superstitions qui l'entouraient. « L'expérience nous donnera le monde, » s'écriait-il. Mais il avait excité trop de jalousies par sa supériorité, trop de colères par la verve avec laquelle il attaquait les vices des moines de son ordre ; l'adversaire des sorciers fut emprisonné comme sorcier. On ne se lassa pas de le persécuter ; il ne se lassa pas d'étudier et d'inventer. On ne le relâcha que pour le laisser mourir ; et il fallut plusieurs siècles pour que l'Europe, qui l'avait dédaigneusement oublié, reprît ses idées.

Gutenberg, Christophe Colomb, plus heureux, malgré les viscissitudes de leur existence, vinrent au quinzième siècle, dans un réveil très-marqué des esprits, que les Grecs, chassés par les Turcs, secondèrent, en apportant à l'Occident les trésors de l'antiquité enfouis, jusque-là, dans le sol stérile de Byzance.

De Gutenberg on ne sait rien ; quelques actes où son nom se trouve, peuvent aider le roman et ne suffisent pas à l'histoire ; mais, d'après le cri public de son temps, d'après la voix, si souvent vraie, de la justice populaire,

Gutenberg, parmi les hommes qui cherchèrent les transitions du manuscrit à l'impression, fut le vrai créateur et aussi le martyre spolié de sa découverte par ceux auxquels il lui fallut confier son secret. Dans le silence des faits, il faut le laisser tel que la légende le donne, respecter sa double auréole de génie et de malheur. Il serait injuste aussi de le rabaisser jusqu'à en faire un simple inventeur d'un procédé matériel, et un spéculateur ruiné. Aux chercheurs d'un temps sans appui dans la science acquise, il fallait une force morale plus grande, un regard vers l'idéal.

Rien n'est plus dans les conditions du génie au moyen âge que le songe où l'on rapporte que Gutenberg entendit deux voix, l'une qui le glorifiait, qui lui disait : « Tu es immortel ! la pensée de Dieu et des grands hommes se répandra par toi dans le monde ; » l'autre qui gémissait, lui montrant des milliers d'âmes perdues par le poison des mauvais livres, le poussant à détruire lui-même sa presse, qui ne pouvait engendrer que le mal, avec la perversité des hommes.

Avoir un pareil rêve prouvait une âme capable de rentrer sa découverte dans ses entrailles, de renoncer à son immortalité, si l'idée que le mal résulterait de son œuvre l'eût emporté. Il continua.

Christophe Colomb naquit dans la belle ville maritime de Gênes ; mais, après bien des années passées dans l'obscurité et la misère, ce fut en Espagne qu'il trouva trois vaisseaux pour s'élancer vers la preuve de la vérité que son génie avait devinée : la sphéricité de la terre.

L'amour de la gloire, l'obsession d'une idée scientifique, ne furent pas seuls à lui donner la force de

vaincre les obstacles. Une double vision le soutint : l'une héroïque, l'autre contraire à l'héroïsme, l'une inspirée par la foi, lui montrant des créatures privées de la parole de Dieu qui attendaient de lui le salut ; l'autre inspirée par l'intérêt personnel, faisant miroiter devant ses yeux des pierres précieuses, de l'or, des épices à enrichir un royaume. Singulier mélange d'idées généreuses et égoïstes dont la logique des faits allait montrer l'incompatibilité, mais qui, pour lui, se noyait dans un mirage de bonheur.

Ferdinand et Isabelle sa femme régnaient en fanatiques, mais en fanatiques épris de la gloire et de la patrie ; Isabelle surtout avait le plus noble caractère ; jeune fille, elle avait bravé de grands dangers pour maintenir sa liberté dans le choix d'un époux ; femme, elle était une compagne dévouée ; reine, elle venait d'achever l'unité de l'Espagne en décidant, par son opiniâtreté, la prise de Grenade, le dernier rempart des Maures.

Pourquoi faut-il qu'elle ait partagé la surexcitation religieuse de son peuple au point d'établir l'inquisition ? Elle eut un instant pitié des malheureux qui expiraient dans les flammes des auto-da-fé ; mais le pape Sixte IV lui écrivit pour la raffermir, lui donna les succès militaires de l'Espagne comme une preuve que de tels holocaustes plaisaient à Dieu.

La reine eût agi plus sagement, pour sa gloire comme pour l'avenir de l'Espagne, en écoutant son cœur, qui était bon, qui venait de lui faire installer les premières ambulances qu'il y ait eu en Europe et en ne cédant à l'inspiration religieuse que lorsqu'elle lui faisait repren-

dre Grenade ou accueillir Christophe Colomb ; car Ferdinand avait repoussé le rêveur, alors qu'il évoquait des chimères, et c'était Isabelle qui, prise de pitié à l'idée de populations privées de la parole du Christ par delà l'Océan, avait offert de payer l'expédition, en vendant ses bijoux, s'il le fallait.

Colomb, après cette expédition où tout lui fut malheur, hommes et nature, dut plaider devant un conseil royal pour ses anciens droits qu'on refusait toujours de lui rendre. Peut-être le conseil lui proposa-t-il un acte de sagesse en l'invitant, vieux et malade comme il était, à les échanger contre des titres et des terres en Castille. Mais une fierté, belle dans son excès même, les lui fit refuser. Il mourut pauvre, au milieu des lenteurs calculées de la procédure. Par son ordre, les chaînes qu'il avait un instant portées furent enfermées avec lui dans son tombeau.

Tandis que l'Europe prenait son essor d'un côté, elle était, de l'autre, menacée dans son existence par les invasions des Turcs. Ce peuple guerrier, animé du fanatisme musulman, avait fini par asservir toute l'Asie mineure, abattre l'empire grec dans Byzance même et atteindre le Danube, en prenant pour capitale cette ville admirablement située entre l'Europe et l'Asie. Il était bien commandé, disposait de troupes supérieures par la discipline et les armes aux troupes européennes. Des peuples énergiques sauvèrent l'Allemagne ; l'Albanais Scanderberg, le Transylvain Jean Hunyade, le Polonais Wladislas furent l'âme de cette résistance désespérée. Scanderberg ne réussit qu'à retarder jusqu'à sa mort la soumission de son petit pays épuisé à force de

vaincre, un contre dix ; mais Jean Hunyade dressa, contre l'ambition turque, la Hongrie comme un mur ; allié aux Polonais, il fut vaincu à Varna, mais dans une de ces défaites qui effrayent le vainqueur. Wladislas ne pouvant se résoudre à fuir, malgré les prières de Jean Hunyade, se lança au cœur de l'armée turque, au milieu des janissaires, et se fit tuer si fièrement, que le sultan Amurat lui rendit magnifiquement les honneurs funèbres. Le fils de Jean Hunyade, Mathias Corvin, continua la mission paternelle ; il eut de plus, au milieu d'un peuple rude, l'amour de la civilisation, chercha tous les moyens d'améliorer le sort matériel de ses sujets et d'élever leurs intelligences. Mais il gâta sa gloire par la turbulence qui en fit le fléau de ses voisins chrétiens aussi bien que des Turcs ; cette turbulence était puisée dans le génie même des peuples de l'Europe orientale qui, restés dans les idées de chevalerie, rompaient volontiers des lances par passe-temps ; heureusement pour eux, dans les mêmes idées ils puisèrent le dévouement complet à leur devoir, le jour où un devoir se présenta. En signalant l'aurore du mouvement moderne, c'eût été une ingratitude d'omettre les braves qui assurèrent l'intégrité de son développement.

XV

RENAISSANCE ET RÉFORME

Les grands hommes du seizième siècle imitent Colomb, dont ils ont la tombe pour seuil ; ils découvrent des mondes. Dès 1523, Copernic dompte l'orgueil de la terre que les voyages décuplent, il l'écrase sous la grandeur du ciel. Comme les étoiles qui attirèrent ses regards, il brilla dans la nuit ; c'est une petite ville de Pologne, à l'extrémité brumeuse de l'Europe, qui lui donna naissance, et qui, après un voyage en Italie, l'abrita pendant ses longues années de méditation.

Copernic mourut si peu de temps après l'impression de son livre sur la révolution des corps célestes, qu'on n'eut pas le loisir de le persécuter. On dut se contenter de mettre son livre à l'index et de lui infliger à Rome un blâme au nom duquel le clergé polonais a, de nos jours encore, refusé de s'associer à une manifestation en son honneur. Si éloigné du monde qu'il se tînt, Copernic, qui savait la médecine, n'avait jamais cessé de porter gratuitement secours, par la bise et la neige, aux

malheureux qui réclamaient ses soins. Le calme qu'il avait puisé dans le spectacle des clartés sereines avait fait taire en lui les sollicitations de la gloire, mais non celles du cœur.

Entourés de moins de dangers que la science, n'inspirant de défiance ni aux rois ni aux papes, les arts plastiques s'épanouissaient en Italie. Le sculpteur, le peintre, le musicien ont cet avantage et cette infériorité de n'attaquer rien, de n'avoir à se mêler ni des croyances ni des sociétés; leur génie n'en est pas moins admirable ni leur rôle moins important, mais cela leur donne moins l'occasion de se montrer grands par le caractère, et, comme le despotisme, préférant, par goût et par prudence, le rêve à la pensée, les accueille volontiers, la plupart ne doublent l'inspiré que d'un coureur d'aventures ou d'un familier de prince. C'est l'honneur de Michel-Ange de s'être maintenu si haut dans la noblesse, dans la fierté qu'on peut retrouver en lui le héros sous l'artiste.

Il offre cette contradiction d'un homme épris de liberté qui sans cesse, tout en frémissant, dut accepter le protectorat de ses maîtres. Il n'ouvrit qu'une fois sa poitrine à ce souffle d'indépendance dont il eût eu besoin pour vivre heureux ; le reste du temps, il fut silencieux, triste, s'abstenant d'agir, l'action étant inutile; mais comme il montra, cette fois-là, le cœur qu'il lui fallait comprimer ! comme il sacrifia avec joie ses intérêts artistiques pour aller défendre toute une année Florence contre les Médicis! Aussi grand ingénieur que grand artiste, il l'eût défendue plus longtemps si un traître n'eût livré une porte. Joignant à la sollici-

tude du patriote la sollicitude de l'artiste, il avait construit un revêtement au campanile de Sainte-Marie pour le protéger contre les boulets.

Michel-Ange fut mis en dehors de l'amnistie, et il eût subi le supplice, si les vainqueurs n'eussent eu besoin de son génie pour achever le tombeau de leur famille. C'est alors que, courbé sous le poids de leur pardon, obligé de refouler en lui ses aspirations et ses douleurs, il créa ce mausolée de San Lorenzo où des statues d'une noblesse héroïque semblent plutôt destinées à pleurer la liberté qu'à illustrer ses destructeurs.

En peinture, en sculpture, toutes les figures de Michel-Ange portent l'empreinte d'un désespoir immense ; ce ne sont pas des clameurs, des révoltes, c'est l'écrasement sous l'horreur de ce qui est et ne peut se changer ; on retrouve partout cette pensée secrète dans ses colosses résignés. Il méprisait les joies faciles ; dans la chapelle Sixtine, il travaillait comme quelqu'un qui craint de penser à la vie, étendu sur un lit qu'on suspendait à la voûte, n'en descendant pas souvent de plusieurs jours. L'amour de la belle et savante Vittoria Colonna anima seul son cœur sombre, et ce fut un amour malheureux ; car Vittoria veuve, voulant rester fidèle au mort, n'accepta qu'un ami. Au moins ne brisa-t-il pas son idéal par le changement ; cette vision de femme froide et pure flotta sur toute sa vie, dans une clarté de céleste mélancolie.

En proie à une vieillesse tenace, Michel-Ange devenu aveugle survécut à Vittoria; il ne mourut qu'après son dernier serviteur, n'ayant trouvé à reposer son cœur ni dans la liberté ni dans l'amour. Et il était

taillé en citoyen antique, et il débordait de tendresse.

Le pape Jules II, regardant une fresque de Michel-Ange, lui reprochait de n'y avoir pas mis les dorures d'usage. « Ces saints hommes, répondit-il (il avait représenté des personnages bibliques) n'étaient pas riches, et n'avaient pas souci des biens de ce monde. » Michel-Ange touchait là, pár une épigramme, la plaie vive de l'Église : l'amour des biens temporels. Pour emplir les caisses romaines, on vendait l'absolution de toutes fautes. L'inégalité terrestre avait été acceptée par les peuples dans l'espoir d'une justice céleste ; les riches avaient maintenant à eux les deux mondes, pouvant joindre à l'impunité terrestre, l'impunité céleste garantie sur chartes authentiques.

Les idées de Wicleff et de Jean Huss, pour avoir été étouffées, n'étaient pas mortes ; elles reparurent plus vigoureuses dans une Europe où l'esprit humain essayait de se renouveler ; cette fois elles devaient enlever au catholicisme la moitié de ses fidèles. De tous les chefs de ce mouvement religieux, celui qui eut le plus d'influence par sa parole violente, injurieuse, mais éloquente et passionnée, fut l'Allemand Luther ; celui qui eut les aspirations les plus belles, la plus noble existence fut le Suisse Zwingli ; il avait devancé Luther d'un an dans ses prédications, il lui resta toujours supérieur par l'esprit de tolérance et de liberté ; il y a entre les deux la différence qui existait entre la vaste, la confuse Allemagne féodale, pleine de haines, d'abus, d'oppressions, et la petite Suisse libre. Ses divergences d'opinion lui attirèrent les injures du fougueux réformateur ; dans une entrevue qu'on leur ménagea, Zwingli appela

Luther son frère, mais Luther ne voulut jamais consentir à l'amitié et à la concorde ; la tolérance du pasteur suisse était d'une autre époque et le destinait à se heurter contre tous les fanatismes.

Après les luthériens, vinrent les catholiques, qui résolurent de vider la querelle par les armes ; les protestants de Zurich n'eurent que le temps d'armer, et Zwingli reçut du sénat l'ordre de les accompagner. Il fut tué dans la première rencontre. « Qu'importe que je meure ! s'écria-t-il en regardant le ciel ; ils peuvent tuer le corps, ils ne peuvent rien sur l'âme. » Un soldat de l'autre parti, le voyant agoniser, voulut lui imposer ses pratiques religieuses ; il refusa. « Meurs donc, hérétique obstiné ! » s'écria-t-il, en lui enfonçant son épée dans le cœur.

La masse des vainqueurs se livra aux insultes sur son cadavre, mais un juste du parti catholique lui rendit ce témoignage : « Quelle que fût ta croyance, tu aimas ta patrie et fus de bonne foi. Dieu veuille avoir ton âme ! »

En Allemagne, Sébastien Franck essaya de prêcher la réforme évangélique, à la manière de Zwingli. Mais il était trop près de passions extrêmes ; odieux aux protestants comme aux catholiques, écrasé par Luther, qui l'appelait « la gueule même du diable, » il fut proscrit de ville en ville, avec sa femme et ses enfants, et mourut sans laisser même de disciples. « Dieu ne maudit personne, disait-il, personne ne doit vouloir imposer sa croyance à un autre ; l'homme d'une autre religion, pourvu qu'il ne le persécute pas, doit être traité comme un frère par le chrétien. » C'était la calme bonté du sage ; les haines couvrirent sa voix.

Un autre réformateur chercha dans l'Évangile ce qui concerne les hommes plutôt que ce qui concerne Dieu. Comme Luther de Wicleff, il dériva de Wat Tyler. Thomas Munzer, ayant vu tuer un paysan qui avait volé des écrevisses, s'indigna et souleva le peuple en donnant pour préface à son programme d'affranchissement que l'Évangile devait être prêché selon la vérité et non selon l'intérêt des seigneurs et des prêtres. Mais la justice de ses demandes n'empêcha pas tout le monde de se mettre contre lui, Luther en tête; il est vrai que les milliers d'êtres, sortis des plaines et des bois, dès qu'il eut parlé, ne surent ni subir un frein ni suivre une idée. La première impression toute généreuse de Munzer, la sympathie envers le faible, n'aboutit qu'à des pillages de châteaux par les paysans, et qu'aux représailles habituelles, des massacres de paysans par les seigneurs. De ces massacres le plus lugubre fut consommé en Alsace; les paysans, commandés par Érasme Gerber, avaient capitulé sous promesse de la vie sauve. On fit comme pour les compagnons de Wat Tyler; quand tout fut désarmé, on tua tout. Un duc de Lorraine, Antoine de Guise, vaillant capitaine pourtant dans les guerres ordinaires, présida à cette noble campagne. Gerber fut pendu; ce manant au-dessus du vulgaire épargnait, malgré ses compagnons, les chevaliers tombés dans ses mains, disant qu'il fallait montrer la différence entre un chef évangélique et un prince.

La place que tenait alors la question religieuse explique le peu d'attention qu'on fit à la question sociale essayant de s'y mêler. Pour des nations que la délivrance de l'âme absorbait, les droits importaient moins

que les croyances. Aussi fut-ce l'Espagne, concentrée dans la foi catholique par des siècles de lutte contre les musulmans, l'Espagne sans opposition religieuse, qui seule fit une opposition politique sérieuse. Peut-être avait-on raison, autre part, de préparer d'abord le terrain par la discussion religieuse ; car l'Espagne échoua dès le premier jour. En vain les communes, qui avaient pris une si grande part à la délivrance du sol, essayèrent de protester contre l'absorption de l'Espagne dans la monarchie cosmopolite de Charles-Quint ; elles échouèrent par la désertion de la noblesse et du clergé qui, si fiers jadis en face de la royauté, préférèrent soutenir le maître et assurer leur propre servitude, pour sauver leurs priviléges.

Les comuneros, ou défenseurs du peuple, avaient pour âme de leurs projets un gentilhomme de Tolède, Jean de Padilla ; blessé à la jambe, il fut pris par l'ennemi et monta, dès le lendemain, sur l'échafaud. Sa veuve, Maria Pacheco, se défendit encore trois mois dans la forteresse de Tolède, et, par une dernière audace, quand la résistance ne fut plus possible, s'enfuit en Portugal avec son fils, sous des habits de paysan.

On regrette la défaite de héros tels que Jean et Maria, de braves tels que les comuneros de Tolède, mais on accepte la chute des libertés de l'Espagne comme un châtiment mérité, quand, de l'autre côté des mers, on voit ce que cette nation faisait des peuples du nouveau monde. Le génie de Colomb aboutissait à la misère de millions de créatures. Des ambitieux non sans grandeur avaient étonné le monde en découvrant de vastes empires américains et en les conquérant avec des poignées

d'hommes ; Fernand Cortez surtout, avec quatre cents aventuriers, avait triomphé, au Mexique, de populations belliqueuses et savamment organisées. Des destructions violentes de temples et d'idoles avaient prouvé un esprit de prosélytisme religieux dont les excès ne détruisaient pas la noblesse. Mais la cupidité, éveillée par la vue trop fréquente de l'or, l'emporta bientôt et greffa horriblement ses fureurs sur le fanatisme. Le beau rôle était offert aux Espagnols : une race conquérante, les Aztèques, opprimait les autres Mexicains ; elle avait pour gouvernement le despotisme, pour principale cérémonie religieuse les sacrifices humains. Les Espagnols devaient délivrer et adoucir les âmes : ils remplacèrent l'égorgement par le bûcher. Un grand homme, Guatimozin, avait surgi du sein des Aztèques vaincus : à sa voix, on avait oublié qu'on ne possédait ni chevaux ni armes à feu, qu'on manquait absolument du rude métal des épées et des cuirasses. On s'était compté, et on avait accepté de mourir cent pour un, si on pouvait détruire ainsi l'ennemi. Après des mêlées furieuses, Guatimozin fut pris, et la soif de l'or détermina les Espagnols à le torturer, avec un chef de son parti, pour leur arracher l'aveu de prétendus trésors cachés. On posa, à plusieurs reprises, sur un brasier, leurs pieds frottés d'huile. Guatimozin n'opposa aux souffrances que le calme et le mépris ; son compagnon l'appelait, se lamentait. Sa réponse est de celles, frappées en médailles, que le souvenir populaire adopte : « Et moi, suis-je sur des roses ? »

La civilisation mexicaine, brisée pour toujours par les Espagnols, avait eu, comme d'autres, ses grands

hommes, ses monuments et, avec beaucoup de vices, quelques vertus. Dans le fond du lac de Mexico se sont engloutis des souvenirs où l'héroïsme tenait sa place. Au temps de Cortez, on adorait un être venu de par delà les mers, bien des siècles auparavant, pour enseigner l'agriculture et l'industrie. Plus récemment, un roi d'existence authentique, Nezahual-Coyotl, avait chassé du trône un usurpateur, fléau du pays, et développé la richesse, la sécurité, la culture intellectuelle de son peuple.

Comme politique, il avait pardonné à ses ennemis ; comme philosophe, il avait dressé un temple au Dieu suprême et inconnu ; comme poëte, il s'exprimait ainsi :

« Demeurons pleins de courage et de confiance, nobles chefs ; et vous aussi, amis fidèles, loyaux sujets. Aspirons au ciel, où tout est éternel et où chaque chose défie la corruption. La tombe, avec ses horreurs, est le berceau du soleil, et les ombres lugubres de la mort sont des lumières éblouissantes pour les espaces étoilés. » Nezahual-Coyotl, comme Salomon, avait, dans la gloire, le sens profond du néant. Il décomposait la vie et voyait en elle la poussière des choses mortes dont elle était faite. Un siècle après lui, non-seulement les hommes, chose éphémère, mais les monuments, les institutions de son pays disparaissaient pour toujours.

Quand les Espagnols eurent terminé leurs conquêtes, qu'ils n'eurent plus besoin de diviser, de se ménager des alliés, ils redoublèrent lâchement de férocité envers des ennemis désarmés.

A l'honneur du cœur humain, à l'honneur de la re-

ligion du Christ, une voix de prêtre s'indigna. Enmené en Amérique à l'âge de dix-neuf ans, Barthélemi de Las Casas fut pris d'une telle pitié pour les misères des indigènes, qu'il revint en Espagne, avec la résolution arrêtée d'entrer dans les missions. Dès qu'il eut terminé le noviciat voulu, il s'embarqua pour prêcher l'Évangile aux Indiens et les abriter de son habit ecclésiastique. Douze fois, il traversa la mer pour éclairer le souverain sur la conduite de ses agents, pour tâcher d'obtenir quelque décret favorable aux opprimés. Le monarque n'osait approuver les crimes commis en son nom, mais il voulait être le maître de l'Europe, il lui fallait, à tout prix, l'or de l'Amérique pour payer ses armées ; et il laissait faire. Las Casas, ne voyant pas moyen de réformer ce qui était, voulut essayer de préparer pour l'avenir un autre mode de colonisation. Il obtint d'être nommé gouverneur de Cumana et emmena, au lieu des aventuriers habituels, trois cents laboureurs castillans ; ils devaient chercher la richesse dans le travail, respecter les droits des Indiens, se les assimiler par la bienveillance et la justice. Pour qu'on ne pût les confondre avec leurs sanguinaires compatriotes, ils portaient, comme signe distinctif, une croix blanche sur leurs habits. Cette belle idée, aussi conforme à la science économique qu'à la morale, eût substitué, dans les colonies, la richesse éternelle de l'agriculture à la richesse promptement épuisée de l'or, le travail salutaire à une fièvre corruptrice. Mais des brigands espagnols étaient déjà établis à Cumana : ils refusèrent d'obéir à Las Casas, et, pendant qu'ils l'obligeaient à aller réclamer contre eux le secours du gouverneur général, ils pro-

voquèrent une révolte des Indiens où fut massacrée l'honnête colonie de laboureurs.

Las Casas, après tant d'échecs, ne se rebuta pas; mais il mourut sans avoir été entendu. L'Espagne, après avoir tiré aux Indiens leur dernière parcelle d'or et leur dernière goutte de sang, se trouva déshabituée du travail, peuplée de mendiants et d'inquisiteurs, écrasée en bas par l'ignorance et la paresse, en haut par l'absolutisme religieux et monarchique ayant nom Philippe II.

Cet excès de la foi engendra bien aussi le sentiment héroïque. Quand Ignace de Loyola eut commencé à organiser les jésuites, avec l'idée, très-sincère chez lui, que l'anéantissement de la raison et de la liberté dans l'obéissance pouvait seul sauver les hommes, celui qui avait prononcé, en même temps que lui, ses vœux à l'église de Montmartre, près Paris, son frère en exaltation catholique, saint François Xavier, partit pour les Indes, et là, frappant les imaginations par les élans de son âme, il éleva au christianisme des masses d'êtres. A sa voix, les ennemis se réconciliaient, les gens improbes restituaient les biens mal acquis. Il parcourut Ceylan, le Japon; il se dirigeait sur la Chine quand il mourut. Malheureusement saint François Xavier forme la face brillante d'une médaille dont le revers est trop sombre.

La chevalerie, comme institution, avait décliné en Europe, le jour où le développement de l'organisation sociale des peuples avait restreint l'importance de l'action individuelle des grands. Prise entre les nationalités et les monarchies, elle étouffait; mais son idéal

devait lui survivre. La loyauté, la générosité, le courage, telles étaient les principales vertus qu'elle avait propagées, exhaussées. Sous peine de fausser son caractère, il faut ajouter qu'elle les voulait mises en pratique dans la carrière des armes. Aussi, quand il n'y eut plus de chevalerie, ceux à qui l'on conserva le nom de chevaliers furent les plus nobles types de soldats. C'est ainsi que le Français Bayard mérita d'être surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche ; type vaillant de la noblesse s'absorbant dans la monarchie, il mit le devoir dans l'obéissance, la vertu dans le dévouement à un homme, autrefois suzerain mal obéi, maintenant emblème sacré de l'autorité divine, le roi. Il ne voyait rien au-dessus de la fidélité au maître ; c'était l'être passif, tel que la croyance aux rois en a tant fait, capable d'avoir les plus belles vertus privées et de se prêter aux plus grands crimes publics. Ces caractères deviennent inacceptables sous les mauvais princes. Bayard eut le bonheur de servir des ambitions plus folles que coupables. Passant son existence à envahir, par ordre, l'Italie, il eut, dans des campagnes stériles, l'occasion de faire des prouesses guerrières et de montrer d'exquises qualités de cœur. Un charme en est justement resté.

Il est beau d'aimer et de servir sa patrie, il est beau surtout de la servir dans une cause juste. Tandis que Bayard poursuivait pour la France des fantômes de gloire et ne se tirait à son honneur de ce rôle qu'à force de belles actions, Gustave Wasa, favorisé par le sort, avait la Suède à défendre contre le tyran danois Christiern Ier, et parvenait à la sauver.

Caché d'abord sous des habits de paysan, il parut tout à coup, dans une assemblée de la province de Dalécarlie, portant le deuil de son père Éric Wasa et des autres sénateurs du royaume mis à mort par Christiern, harangua la foule et entraîna les hommes à s'armer comme ils purent pour le suivre.

Irrité des progrès de Gustave, le roi Christiern eut recours contre lui à la seule menace qui pût jeter un effroi dans son cœur ; il se saisit de sa mère et de sa sœur, et lui fit dire qu'elles seraient condamnées au supplice le plus cruel s'il continuait à commander les rebelles. Le déchirement dut être douloureux dans l'âme de Gustave : d'un côté, deux existences adorées, la famille, le cri du sang ; de l'autre, la patrie perdue, des milliers d'hommes voués à la mort par son abandon, alors qu'il les avait entraînés, qu'il s'était lié à eux par un pacte sacré. Peut-être songea-t-il que sa mère, si elle était là, lui dirait : « Sacrifie-moi pour que mon époux soit vengé, pour que ma patrie soit affranchie; prépare, au prix de ma vie, le châtiment du criminel. »

Gustave Wasa laissa saigner son cœur, offrit ses angoisses intimes sur l'autel de la liberté publique, et poursuivit plus vigoureusement la guerre. Proclamé roi, rentré dans Stockholm, il donna l'exemple d'un grand talent militaire qui se contente d'avoir délivré son pays et ne cherche pas à prolonger les combats pour briller à ses dépens. La misère était si grande, que beaucoup de paysans n'avaient à manger que des écorces d'arbres ; l'ignorance n'était pas moindre. Gustave Wasa laissa son épée pour s'occuper des moissons et des écoles. Le clergé, qui avait,

dans la dernière guerre, sacrifié ses devoirs patriotiques au désir de dominer, et qui, par l'immensité de ses possessions privilégiées, appauvrissait l'État, eut seul à se plaindre du roi libérateur : Gustave confisqua tous ses biens, favorisa la prédication du luthéranisme et finit par embrasser lui-même la religion réformée.

En Angleterre, les fantaisies sanguinaires d'un tyran excommunié par le pape pour un divorce scandaleux amenèrent d'héroïques protestations parmi les catholiques. Pour ne pas sanctionner ce qu'il blâmait dans sa conscience de légiste et de catholique, Thomas More, grand chancelier d'Angleterre, se laissa enfermer à la Tour, où on le priva même de ses livres. On déchira son cœur par le spectacle de sa famille réduite à la misère, par les appels suppliants de sa femme. En même temps, on l'épuisait par un interrogatoire insidieux. Le vénérable évêque Fisher était prisonnier pour la même cause ; on saisit la correspondance qu'ils échangeaient, et on les punit, par la mort, des exhortations qu'ils s'envoyaient pour ne pas craindre de mourir.

Thomas More, dans son zèle à maintenir l'unité catholique, avait eu le tort d'emprisonner parfois les prédicateurs protestants, mais jamais, il le dit lui-même, il n'avait fait donner à quelqu'un « ni coup ni heurt, pas même une chiquenaude sur le front. » Dans son célèbre livre d'*Utopie*, où il cherchait les lois d'une société meilleure, sans du reste croire à la portée pratique de ses rêveries, il voulait que toutes les religions fussent tolérées, que tout pouvoir fût électif.

L'absolutisme, quelle que soit l'idée qu'il favorise, arrive toujours à l'odieux. Parfois il n'a pas d'intentions

criminelles, mais il s'égare dans les ténèbres qui l'accompagnent toujours. Au fond, dès qu'un homme prétend gouverner seul, repousse la lumière et le contrôle, il est responsable de tous les crimes qu'il a laissé commettre. Aussi François Ier, au milieu de ses rayons chevaleresques et artistiques, ne peut-il se laver du sang des Vaudois, qu'il répandit sur les faux renseignements d'un magistrat sans pudeur ; et, plus noblement inspiré que le roi qui emplissait l'Europe du bruit de sa gloire ou de ses désastres, apparaît un humble chef de bourgade, André Meynard, maire de Mérindol, qui, pendant trente ans, défendit, contre les soldats, ses coreligionnaires, ou plaida pour eux devant des juges.

Dans le massacre des Vaudois, François Ier n'avait guère vu qu'une répression de rebelles soupçonnés de vouloir se joindre à la république suisse. Plus tard, leur cause était devenue surtout religieuse et, par analogie, s'était confondue avec le grand parti protestant. Dans ce parti, minorité il est vrai, mais minorité assez puissante pour avoir des armées et tenir continuellement la majorité en échec, il y avait eu ce que la pauvreté et la faiblesse des Vaudois excluaient, des ambitieux se servant des discordes comme d'une arme ; il y avait eu aussi des hommes qui n'en voulaient qu'à la persécution, qui défendaient simplement le droit des consciences. C'est sur cette base que le duc de Coligny appuya son âme et la fit inébranlable parce qu'elle était convaincue. Battu par des forces supérieures, il se relevait de ses défaites, toujours plus courageux, toujours plus redoutable. Mais, en soutenant une guerre civile nécessaire, il en gémissait ; il aimait la patrie et ne

rêvait que rétablissement de la concorde, union des Français contre l'étranger.

Au moment où il se réjouissait d'avoir atteint ce but, au moment où le roi, lui accordant la liberté de son culte, le caressait de l'espérance d'une expédition à conduire contre les Espagnols, ennemis à la fois de la Réforme et de la France, il fut, par ordre de ce roi, assassiné, avec des milliers de protestants, dans la nuit de la Saint-Barthélemi. Le signal, parti de Paris, où étaient Coligny et sa suite, s'adressait à toute la France. Quelques gouverneurs eurent le courage de résister à la politique de la cour et au fanatisme de la nation. « Je n'ai pas trouvé un bourreau dans ma province, » dit d'Orthez à Bayonne; et le bourreau de Lyon, plus grand encore à se révolter, lui obscur et infâme, contre le joug, répondait fièrement : « Je n'exécute que des coupables. »

Ce massacre où le roi s'était fait chef de complot contre une partie de ses sujets, avait eu lieu sous l'influence de l'Espagne, qui continuait à représenter le catholicisme sanguinaire. Un de ses meilleurs généraux, le duc d'Albe, avait expressément recommandé au roi de France l'extermination des hérétiques, en désignant Coligny comme le premier à frapper. Et ce n'était pas une opinon personnelle qu'il émettait. Les autres généraux de l'Espagne, ses inquisiteurs, ses soldats suaient le crime, encouragés à l'envi par le roi Philippe II. Tout ce que la nature humaine peut inventer de repoussant, il l'avait adopté. Despotisme, avidité, ténèbres étaient ses principes, et, pour moyens, il avait l'assassinat, la violation des serments, la dévastation systématique des pays révoltés. Quiconque résistait, que ce fût pour une

croyance, pour un droit, pour une patrie, était traité comme sacrilége et alimentait les bûchers.

Dans les Flandres, le comte d'Egmont, le comte de Horn périrent sur l'échafaud, coupables d'avoir voulu faire respecter les droits de leurs concitoyens; ils avaient combattu vaillamment dans les armées espagnoles, ils avaient gagné par leurs services les plus hautes dignités; le jour où ils se refusèrent à être des instruments passifs, à faire et à laisser faire le mal, on changea pour eux la faveur en supplice : leçon pour ceux qui se laissent entraîner, par l'appât de la renommée, au service du despotisme, sans être d'abord résolus à annihiler leur âme.

Guillaume de Nassau, plus prudent, sut ne pas s'exposer à la mort, alors qu'il n'eût fait qu'enlever au peuple un chef avant l'action; quand il fut utile de s'exposer à la tête de ce peuple, on le trouva le premier.

Gendre de Coligny, il dévoua, comme lui, son épée à ceux qu'il vit persécutés; comme lui, il grandit par sa constance dans les revers; il se heurta à la trahison, à l'indifférence des populations terrifiées, aux catholiques qui trahissaient leur pays pour leur religion, aux protestants qui voulaient proscrire à leur tour les catholiques, aux nobles qui méprisaient le peuple, au peuple qui était jaloux des nobles; toujours à la quête d'argent et de soldats, errant à travers les marais de la Hollande, on l'avait surnommé le Taciturne; le duc d'Albe avait beau le battre, Philippe II, sachant qu'il s'était échappé, s'écriait : « Rien n'est fait. » Un moment, il parvint à obtenir l'union des Flamands et des Bataves;



Guillaume le Taciturne.

mais la Flandre avait quelques intérêts opposés, une majorité catholique ; les intrigues espagnoles rompirent bientôt la ligue. En revanche, les provinces du Nord resserrèrent leur lien, elles se constituèrent, par l'union d'Utrecht, en république fédérative, et, prenant Guillaume pour stathouder, elles déclarèrent Philippe II déchu de ses droits. La Hollande était fondée. Guillaume, poursuivant son rêve le plus cher, demanda qu'aucune secte religieuse n'y fût persécutée ; il étendit cette clémence même aux anabaptistes, que catholiques et réformés avaient également en haine.

Dès lors il y eut, aux embouchures du Rhin, un petit peuple libre, un asile pour la pensée, une voix contre les monarchies absolues. Avec ce point d'appui, Guillaume recommençait à combattre pour affranchir la Flandre méridionale, quand le grand général Alexandre Farnèse, non content de l'arrêter par sa stratégie, mit sa tête à prix, selon le système du duc d'Albe.

Les sommes promises étaient fortes, la prédication encourageait le fanatisme. Une première tentative d'assassinat échoua, une seconde réussit. La Hollande naissait à peine ; Alexandre Farnèse était vainqueur ; Guillaume, en mourant, crut son œuvre perdue et poussa un cri de douleur : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ; ayez pitié de ce pauvre peuple. »

Le crime de l'Espagne fut inutile ; la mort de Guillaume créa des embarras à la Hollande, elle ne compromit pas son existence.

Ces temps de passion religieuse qui suscitèrent tant de soldats ne produisirent peut-être rien de plus beau que certains magistrats qui, au nom des lois violées,

affrontant sans armes les périls des guerres civiles, opposèrent aux arquebuses leurs robes noires.

En France le chancelier Michel de l'Hôpital, chef du parti des tolérants, et menacé de mort après la Saint-Barthélemi, ne voulut pas laisser fermer le château où il s'était retiré depuis que ses idées de modération n'étaient plus écoutées et qu'avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, comme l'a dépeint Brantôme, il était devenu suspect. « Si la petite porte n'est bastante (assez large), s'écria-t-il, quand les massacreurs se présentèrent, qu'on ouvre la grande. »

Un détachement de cavalerie royale vint le protéger, lui annonçant qu'il était gracié. « J'ignorais que j'eusse mérité ni la mort ni le pardon. » Le souvenir de l'horrible massacre ne le quittait plus. Il mourut six mois après, en répétant avec douleur : « Périsse cette journée ! »

L'Hôpital, imbu d'idées philosophiques, n'était qu'un catholique tiède; du Harlay, croyant exalté au point d'altérer sa santé par les jeûnes et les macérations, trouva, comme premier président du parlement de Paris, les mêmes paroles flétrissantes pour la persécution. « Le crime que vous voulez châtier, dit-il en refusant à Henri III d'enregistrer un édit de proscription, est attaché aux consciences lesquelles sont exemptes du fer et du feu. »

Cette hardiesse ne l'empêchait pas d'être dévoué au roi, même mauvais ; il avait, selon une pittoresque expression du temps, le cœur semé de fleurs de lys. Le principe monarchique, strictement observé, lui semblait le seul remède à la dissolution du pays. Aussi,

quand le parti ultra-catholique excita Paris à se révolter contre le roi, pour faire changer l'ordre de succession au trône, sous prétexte que l'héritier légitime était protestant, du Harlay répondit aux menaces de mort de la sédition victorieuse qu'il n'avait tête ni vie qu'il préférât à l'amour de Dieu, au service du roi et au bien de la patrie. Il ne fut qu'emprisonné à la Bastille avec cinquante conseillers qui le suivirent volontairement.

Ces discordes, la misère des contrées saccagées par la guerre, les bûchers dressés par toute l'Europe contre les audaces de l'âme rappellent le moyen âge ; l'idée marche pourtant. Elle souffre encore, mais chacun de ses martyres la mène à une victoire, au lieu de la replonger dans la nuit. Si le fanatisme des esprits attachés au passé est terrible, la foi de ceux qui regardent vers l'avenir est immense. Le philologue à la face blêmie par la lecture des manuscrits a, comme l'Allemand Reuchlin, la conscience d'une lumière qu'il répand sur le monde, l'imprimeur accomplit une mission pour laquelle il se fait persécuter comme Robert Estienne, brûler comme Étienne Dolet. Le chirurgien, las des rêves creux entassés sur l'organisation du corps humain, repoussant le merveilleux, les pratiques magiques, recourt à l'observation ; il triomphe de l'horreur qu'il éprouve et de l'horreur qu'il cause, il ouvre les cadavres. Tandis que Michel-Ange, dans les caves d'un cloître, dissèque pour mettre la vérité dans le dessin, Vésale va à Montfaucon étudier les corps des criminels pour créer la vérité dans la science. Tels étaient les préjugés contre des études approuvées de tous aujourd'hui que Vésale, protégé par Charles-Quint, maître de l'Em-

rope, fut condamné par les tribunaux religieux à un pèlerinage en terre sainte, au retour duquel, ayant fait naufrage sur un rivage inhabité, il mourut de faim.

Quand vint en France Ambroise Paré, les obstacles matériels n'existaient déjà plus. Mêlé aux guerres de religion, il soigna, au nom de l'Évangile, les gens blessés sous prétexte du même Évangile. Protestant, il ne faisait pas de distinction entre les catholiques et ses frères en religion ; mais, Français, il était avant tout dévoué à ses compatriotes. Pendant que l'armée française était assiégée dans Metz, presque tous les soldats mouraient de leurs blessures ; on demanda qu'Ambroise fût envoyé. Il traversa, sous un déguisement, les lignes espagnoles et pénétra dans la ville, où on l'accueillit comme un sauveur. Des offres lui furent faites par des princes étrangers, il les refusa toujours.

Ce génie chirurgical, quand il avait réussi dans une de ces opérations qui étonnent la science moderne, comme l'extraction du bois de lance brisé dans la tête du duc de Guise, se contentait de dire à ceux qui le complimentaient : « Je le pansay, Dieu le guarist. »

Dans l'homme politique, l'héroïsme est d'un bloc ; dans l'homme de pensée, artiste, inventeur, savant, l'héroïsme est une résultante du caractère manifesté par les actions et de l'inspiration manifestée par les œuvres. Aussi faut-il, pour chercher parmi eux les héros, ne pas se laisser entraîner par les analogies de grandeur intellectuelle, prendre les uns, et, quoique à regret, laisser les autres. Bernard Palissy ne fut pas seulement un ouvrier de génie qui porta dans l'industrie de l'émail les plus grandes délicatesses de l'art, qui entrevit un but et

l'atteignit après un combat de seize ans contre la misère, l'insuccès, l'ironie environnante et ses propres tâtonnements; il ne fut pas seulement un savant passionné pour l'instruction de tous, qui enseignait à Paris, dans un cours, la théorie des fossiles quelques siècles avant Cuvier; il fut aussi un esprit libre, mettant sa conscience plus haut que les menaces de mort. Comme artiste, il est admirable quand, accablé par le dénûment, ayant assez bien réussi pour vendre son travail, mais non pour satisfaire son rêve, il brise lui-même ses poteries et prolonge sa pauvreté pour ne donner qu'une œuvre parfaite; mais il est encore plus grand quand il répond au roi qui tient à son habile fabricant d'émaux et qui le conjure de quitter le protestantisme, s'avouant trop faible pour l'empêcher d'être brûlé par les fanatiques de Paris :

« Sire, j'étais bien tout prêt de donner ma vie pour la gloire de Dieu; si c'eût été avec quelque regret, certes il se serait éteint, entendant mon roi prononcer ces paroles : « Je suis contraint. » C'est ce que vous, Sire, et tous ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais, car je sais mourir. »

Bernard ne fut pas brûlé, mais maintenu à la Bastille, où il mourut.

Henri de Béarn, le prince protestant que du Harlay avait soutenu contre la Ligue comme héritier légitime du trône, méritait aussi de l'être comme Français de génie et de cœur.

Le roi de Navarre, aïeul de l'enfant, pour qu'il eût plus tard une âme supérieure aux vicissitudes de la vie, avait voulu que la mère chantât à haute voix un

cantique béarnais pendant les douleurs de l'enfantement, et la courageuse femme avait accompagné des marques de la joie cette entrée de l'enfant dans la vie, ordinairement accompagnée de plaintes.

Plus tard, cette même femme, Jeanne d'Albret, n'ayant plus ni père ni mari, s'était faite l'âme du parti protestant dans le Midi, avait, en personne, conduit des troupes et sauvé une armée par ses marches hardies. Supérieure à tous les fanatismes, elle avait établi dans son pays, où la majorité était protestante, la liberté complète des cultes, et prescrit l'entente entre les prêtres des deux religions, pour l'éducation, la distribution des aumônes.

Tous les traits du caractère de Jeanne se retrouvent dans Henri : vaillance, largeur d'idées, habileté, même la chanson si fièrement gaie dont elle avait charmé sa naissance. Comme protestant, il eut contre lui la majorité de son peuple et l'intervention armée de l'Espagne ; mais il représentait les droits alors incontestés du sang, la sauvegarde de la nationalité contre l'étranger, enfin l'esprit de tolérance et de justice. Il accepta la lutte et la soutint avec vaillance et générosité. Il électrisait ses soldats par son impétuosité. Dans un combat, il vit des escadrons de son parti qui fuyaient : « Si vous ne voulez combattre, regardez-moi mourir ! » Mais, la victoire une fois remportée, cette fougue était remplacée par la pitié pour les Français égarés contre lui. Il leur faisait grâce à tous, n'abandonnait à l'épée des soldats que les agents de l'Espagne.

Paris était le centre des passions catholiques ; les jésuites avaient réveillé à leur profit la force terrible des

démocraties, enseignaient le mépris et le meurtre des rois. Ce mouvement, qui n'est pas sans analogie dans la forme avec celui de la Commune révolutionnaire, est la condamnation des peuples qui croiraient pouvoir se mettre au-dessus de la tolérance et de la liberté. Avec des cris républicains, ces gens-là marchaient au système de Philippe II.

Enfin Henri IV, qui assiégeait Paris, sans pouvoir le prendre, et qui se désespérait de le ruiner, se décida, pour concilier les esprits, à une concession d'homme supérieur aux dissensions religieuses. Il se fit catholique, en réservant à ses coreligionnaires la liberté de conscience. Dès lors, aidé par l'habileté dévouée de son ministre Sully, il étendit sur la France le baume d'un repos réparateur et glorieux, préambule d'une plus grande gloire encore, si un assassinat n'eût brisé, tout d'un coup, ses projets d'abaissement de la maison d'Autriche, d'équilibre européen, et même de confédération fraternelle des peuples.

XVI

LA LUTTE MODERNE

La plus grande gloire du pouvoir absolu en Europe a souvent passé pour être Louis XIV, tandis qu'elle devrait plutôt porter le nom de son aïeul Henri IV. Dans Henri IV, il y a épanouissement ; dans Louis XIV, il y a tension. D'un côté, c'est la souveraineté grandiose et simple ; de l'autre, c'est la royauté enorgueillie. En 1610, quand Henri IV allait entrer en Allemagne, il tenait réellement, dans ses mains toutes-puissantes, le salut, le progrès, l'avenir ; en 1672, quand Louis XIV envahira la Hollande, le rôle sera changé ; il représentera, pour l'humanité, le péril, l'oppression, le rejet en arrière. C'est la supériorité de Henri IV, c'est ce qui le maintient comme type héroïque du genre. D'ailleurs, au temps de Louis, quoique la France adore son roi, les yeux fermés, il y a altération du principe monarchique ; le dix-septième siècle contient une nouveauté grave, l'idée de la liberté politique dans le sens moderne. Cette idée que la Suisse, par exception, tenait enfouie derrière ses mon-

tagnes, pénètre en pays plat, accessible aux courants d'idées, en Hollande, puis s'attaque à une grande famille royale, renouvelle l'Angleterre, pour aller de là demander à la France le rayonnement idéal, à l'Amérique l'application pratique. Ce n'est pas à dire que tout soit héroïque dans ce sens, et que rien ne le soit en dehors ou à l'opposé; mais il importe de bien démêler le fil conducteur du monde moderne, sous peine de céder aux illusions du règne de Louis XIV, aux séductions de sa splendeur littéraire, de ses mœurs polies, et d'arriver au fond d'une impasse.

Depuis que Guillaume de Nassau avait à peu près remis debout la Hollande saignante et mutilée, ce pays, constitué fédéralement et obligé, dès son berceau, de combattre à outrance, avait aussitôt été ballotté entre la nécessité d'assurer les droits politiques des citoyens et le besoin d'avoir un gouvernement fort. A Guillaume avait succédé, comme chef du pouvoir exécutif, son fils Maurice, habile et vaillant, qui conserva la Hollande libre, la rendit même redoutable par ses victoires, mais qui, se voyant le premier citoyen de son pays, se crut autorisé à s'en faire le maître. Le guerrier trouva alors en face de lui, marquant son mépris de cette bassesse, le magistrat qui jusque-là l'avait le plus aidé à assurer le triomphe de la patrie, le grand pensionnaire Jacques Barneveldt.

La tête de Barneveldt tomba, mais en gardant sa fière expression de mépris. Plus tard, les fils du supplicié, voulant le venger, entrèrent dans un complot contre la vie du tyran. L'un s'échappa, l'autre fut pris et condamné. La mère alla s'humilier devant Maurice, qui lui

demanda pourquoi elle l'implorait pour son fils, après ne l'avoir pas fait pour son mari. « C'est que mon mari était innocent, répondit-elle, et que mon fils est coupable. » Maurice trouva cette réponse trop noble pour ne pas la châtier; il refusa le pardon.

A la mort d'un des princes, la Hollande reprit possession d'elle-même ; le pouvoir militaire fut subordonné au pouvoir civil pour se relever en présence d'une grande guerre. Les représentants du parti républicain, Jean et Cornelius de Witt, l'un grand pensionnaire, l'autre marin distingué, furent massacrés par un peuple que l'effroi aveuglait, lors de l'invasion inattendue de Louis XIV. Jean de Witt avait administré intègrement et même glorieusement ; mais Guillaume d'Orange, dont il combattait l'influence par haine de la tyrannie, faisait passer leur prudence pour une entente avec l'ennemi.

Les de Witt moururent donc pour une cause qu'ils pouvaient à juste titre regarder comme celle de la liberté : il leur manqua que leur prévision se réalisât, que Guillaume, si injuste, si âpre pour obtenir le pouvoir, fût un tyran quand il l'eut. Dictateur contre l'étranger, il laissa la liberté intérieure vivre sous sa protection. Morose et rude d'esprit, il ne fut pas sympathique, mais il ne fut pas oppressif. Il avait un corps maladif qui se refusait aux travaux de la guerre ; il le força à obéir quand même, lui imposa des fatigues surhumaines. Ni les souffrances, ni les revers auxquels le condamnait l'infériorité numérique de ses soldats, ne purent jamais le dompter. A sa voix, la Hollande rompit elle-même les digues qui maintenaient une mer en con-

tre-haut. Louis XIV dut reculer. Dans les campagnes qui suivirent, les Français remportèrent beaucoup de victoires. Guillaume les leur fit chèrement payer et les rendit toutes stériles. Pendant qu'il tenait la France en échec, il observait l'Angleterre et s'y préparait un rôle qui devait assurer le triomphe des libertés anglaises ; mais, comme cette intervention fut le dernier terme d'une révolution riche en grands caractères, il faut remonter de soixante ans l'histoire d'Angleterre, pour la suivre jusqu'à sa jonction avec Guillaume.

Quand l'Angleterre commença à combattre le despotisme, le contrôle public n'existait ni en France, ni en Espagne, ni en Autriche, ni en Italie; elle seule possédait dans ses parlements des mandataires votant les impôts au nom des contribuables; mais ces mandataires, gagnés ou intimidés, servaient volontiers de complices aux monarques, et, tant qu'il y eut en Angleterre des despotes habiles, évitant de se heurter au grand courant de l'opinion, le despotisme, planant sur les éléments de liberté, y eut les mêmes apparences que celui de France ou d'Espagne.

Deux éléments d'agitation existaient : l'un religieux, produit par la lecture de la Bible et se rattachant à la réforme, l'autre politique, produit par le désir de garantir la liberté du peuple contre les caprices du souverain. Tous les deux se tenaient par la substitution de l'examen à l'autorité sans contrôle, par la négation des suprématies oppressives ; mais ils différaient par les points sur lesquels portait leur audace. Charles I[er] resserra leurs liens, en les attaquant à la fois l'un et l'autre. Les dissidents religieux joignaient à des vertus

rigides, à des convictions indomptables, des singularités burlesques. La persécution leur fournit l'occasion d'être héroïques. Sous l'accusation d'avoir écrit des pamphlets contre la cour et les évêques, Prynne, Burton et Bastwick, hommes honorables appartenant à des professions libérales, furent traduits non devant le jury, selon la coutume anglaise, mais devant des magistrats qui les condamnèrent au pilori, à la perte des oreilles et à la prison perpétuelle, sans leur permettre de se défendre. Autour du pilori, la multitude vint se fortifier au spectacle des victimes plus fières que leurs bourreaux. « Pourquoi es-tu si pâle? disait Burton à un jeune homme; mon cœur n'est point faible, et, s'il me fallait plus de force, Dieu m'en donnerait. » Et Prynne, étendant la portée de sa protestation, s'écriait : « Chrétiens, si nous avions fait cas de notre liberté, nous ne serions pas ici; c'est pour votre liberté que nous avons compromis la nôtre; gardez-la bien, je vous en supplie; tenez fermes, soyez fidèles à la cause de Dieu et du pays, sinon vous tomberez, vous et vos enfants, dans une éternelle servitude. »

Mais ces hommes étaient des puritains, des sectaires fanatiques, et tout fanatisme mène à l'oppression; leur exaltation dans le martyre correspondait à la prévision possible de leurs abus dans la victoire. Le grand citoyen Hampden qui, sans violence de passion, partit du droit pour marcher vers l'affranchissement, les dépasse de la distance qui sépare le courage de la raison du courage de l'ivresse.

C'était un riche propriétaire, simple dans ses goûts, modéré dans ses paroles; on lui demanda un impôt il-

légal, un impôt que le parlement n'avait pas voté. Il refusa de le payer. Des juges, sous la pression du roi, le condamnèrent; il voulut protester en quittant l'Angleterre. Mais un ordre royal l'en empêcha, et la nation qui avait admiré son courage l'envoya au parlement. Il y revendiqua respectueusement et fermement la liberté, le respect des lois. Enfin le roi, irrité par un acte de remontrances, voulut tenter un coup d'État, procéder violemment, avec une troupe de coupe-jarrets, selon la flétrissante expression de Macaulay, à l'arrestation des cinq principaux chefs de la chambre, parmi lesquels était Hampden. Quand Londres sut le péril où étaient des membres du parlement, il y eut un de ces mouvements électriques qui révèlent les grands peuples. Toute la ville s'arma, Hampden et ses amis, qui s'étaient cachés, reparurent portés en triomphe; une garde civique fut chargée de veiller à la porte du parlement. Charles, insulté dans son carosse, dut quitter Londres; il s'était créé une situation insoutenable. Le parlement lui refusait avec raison de lui laisser le commandement des armées, et il était également vrai qu'un roi ne pouvait y renoncer. Charles crut que le prestige de la monarchie entraînerait les provinces de son côté, et arbora son étendard à Nottingham en signe de déclaration de guerre. Hampden alors se fit d'orateur soldat; il contribua pour deux mille livres à créer le budget du parlement, alla dans son comté lever un régiment d'infanterie, et en prit le commandement.

Le roi était très-fier de son armée disciplinée, de sa noblesse habituée au maniement des armes. Les milices nationales montrèrent que les convictions improvisent

des soldats; tandis que le camp royaliste se livrait aux orgies, elles chantaient des psaumes ; leur rigidité, parfois ridicule, était surtout invincible. Si elles avaient été commandées par Hampden, on peut croire qu'elles eussent remporté dès le début des avantages décisifs; il était dans leur opinion le futur commandant en chef, quand il périt dans une escarmouche. Sans haine pour ses ennemis, il émit, en mourant, le vœu que le cœur du roi et de ses ministres fût éclairé. Le roi, au contraire, ne vit qu'un opposant de moins, et se réjouit de cette mort pleurée par toute l'Angleterre; peut-être perdait il le seul homme qui eût pu l'arracher à l'échafaud. Cromwell, cousin et admirateur de Hampden, homme de génie, guerrier à l'âme de fer, assura le triomphe du parti républicain, mais le souilla par le meurtre du roi vaincu, au profit de son ambition. Plus d'un cœur généreux défendit la victime; Prynne, le puritain mutilé, se fit persécuter pour son ancien bourreau, mais Prynne mêlait toujours à ses beaux mouvements des étroitesses de sectaire ; Hampden eût seul été de taille à conserver sur le drapeau de la liberté la devise qu'il avait mise sur celui de son régiment : Ne jamais reculer.

Il y a deux périodes dans Hampden : l'une de résistance légale, l'autre de rébellion légitimée par la conduite du souverain. Plus d'un homme de bien qui le suivit dans l'opposition respectueuse crut de son devoir de soutenir, préférablement à toute autre chose, la monarchie, dès qu'elle fut en danger. Ainsi lord Falkland, gentilhomme de la chambre du roi, adopta les idées de l'opposition, se prononça contre l'arbitraire ; puis, à un

certain point de la lutte, s'arrêta incertain pour ne pas heurter deux convictions égales en lui ; et, quand le roi lui parut menacé, se mit à son service. Mais défenseur importun, il se refusait à employer les moyens tyranniques ; il le conjurait d'entrer dans une voie libérale. Après la tentative d'arrestation des cinq, il resta avec lui, mais désespéré, ne voyant de salut possible pour la nation qu'avec le roi, et désillusionné sur son compte. Son rêve était d'empêcher la guerre civile ; se voir d'un côté, quand un des hommes qu'il devait estimer le plus, Hampden, se trouvait de l'autre, lui arrachait ce cri continuel : « La paix ! la paix ! » Hampden mourut. Avec Cromwell, le fanatisme républicain se dessinait ; le roi, par ses projets de trahison visibles, ses sous-entendus despotiques, s'enlevait toute chance de se rattacher à la nation. A la bataille de Newbury, Falkland chercha si évidemment le danger, qu'on put voir dans sa mort l'action d'une âme n'ayant plus d'autre issue.

Il n'y avait pas vingt ans que Hampden était mort, quand l'Angleterre se livra d'elle-même, sans demander aucune garantie de liberté, au fils de Charles Ier. Le supplice du père avait frappé les esprits, et le souvenir de ses perfidies disparaissait devant l'éclat de sa chute douloureuse. En sortant de la modération où Hampden avait toujours recommandé de se maintenir, on avait ravivé l'idée monarchique ; le peuple ne demandait qu'à expier le passé par l'amour. Les Stuarts changèrent vite ces dispositions. On les avait avertis franchement, ils se masquèrent pour consolider la tyrannie Les piéges entrevus et jetant d'autant plus l'épouvante amenèrent des fureurs regrettables contre les catholi-

ques, que leur foi et leurs intérêts jetaient dans le parti du despotisme; et on prendrait presque les premiers essais de retour vers la liberté pour des explosions de fanatisme, si ceux qui enlevèrent arbitrairement aux papistes leurs droits politiques n'avaient aussi voté la loi d'*habeas corpus*, qui est restée la garantie des citoyens anglais contre les détentions illégales. Par là, s'éclaire l'échafaud d'Algernon Sidney et de William Russell : ces hommes qui périrent dans une conspiration d'intérêt douteux pour assurer le trône à un héritier sans affiliation avec les catholiques, étaient, au fond, des patriotes qui voulaient arracher leur patrie à la perspective de la servitude.

Le moment de la condamnation et du supplice de William Russell fut attristé et charmé par la douleur dévouée de sa femme, et vint révéler sur quelles bases de vertu domestique reposait son patriotisme. « Par une coïncidence qu'on ne peut remarquer sans émotion, a dit M. Guizot dans une très-belle étude, ce fut à peu près vers la même époque que lord Russell épousa lady Vaughan et qu'il s'engagea avec éclat dans le parti du pays contre celui de la cour. » Cette épouse aimée l'aida dans sa défense, pendant le cours du procès, et l'assista jusqu'à ses derniers moments. Quand il fut séparé d'elle : « Quelle bénédiction elle a été pour moi, s'écria-t-il ! Quelle eût été ma misère si, avec toute sa tendresse, elle n'avait pas eu la grandeur d'âme de ne jamais désirer de moi une bassesse pour sauver ma vie ! »

Si l'on blâme William Russell d'avoir conspiré, il faut logiquement blâmer la révolution qui va renverser ·acques II ; on ne peut flétrir le malheur et vanter le

succès ; ce qui justifie la première conspiration, c'est qu'après l'éveil donné par le supplice de lord Russell, une seconde dans le même sens assura la liberté de l'Angleterre.

Cette fois, Guillaume, le défenseur de la Hollande, paraît en Angleterre appelé par le vœu public ; le gouvernement était devenu si odieux qu'il tomba presque sans résistance ; il n'y eut pas une proscription. On laissa le roi s'évader ; aussi la liberté dura. L'Irlande seule, où malheureusement l'Angleterre protestante n'avait pas su s'abstenir des persécutions contre les catholiques, amis de l'absolutisme, combattit vaillamment Guillaume dans la plaine de la Boyne. Guillaume fut vainqueur, à force de bravoure personnelle et d'habileté. « Changeons de chef, disaient, après la bataille, les Irlandais prisonniers, et nous sommes sûrs de vaincre. » La tranquillité rétablie, le nouveau roi tint ses engagements, et régna avec une modération dont il ne sortit que par son acharnement à prolonger des guerres ruineuses, en haine de la France. Mais la France était une monarchie conquérante qui avait pour rêves favoris l'invasion de la Hollande, la restauration des Stuarts ; on comprend que Guillaume regardât son affaiblissement comme la sauvegarde de la liberté.

L'ère de discussion libre et de politique parlementaire s'ouvrit si facilement pour les Anglais, dès qu'ils furent ralliés à Guillaume, que les actes héroïques manquent, faute d'avoir été nécessaires. Bien des hommes d'État de ce temps étaient prêts à renouveler pour leur cause le sacrifice de W. Russell ; leur cause les fit riches et honorés. Il ne faut pourtant pas oublier le moment,

court il est vrai, pendant lequel ils risquèrent leur tête. Ainsi le philosophe Locke qui, dans ses écrits, proclamait les droits du peuple aux dépens du droit divin, avait un instant couru de grands dangers en Hollande où il abritait sa pensée. Jacques demandait son extradition, et la politique pouvait sacrifier un homme à la paix; Locke fut obligé de se cacher et ne rentra en Angleterre que sur la flotte de Guillaume, avec le parti de la liberté. Si l'on pouvait créer un héros par induction, admirer une hypothèse, ce serait Locke, le grand philosophe, ferme dans le malheur, sage et scrupuleux dans la prospérité, occupé dans ses écrits d'affranchir le monde matériel par la liberté, le monde moral par la raison.

A partir de Guillaume, l'Angleterre dut à ses institutions de ne plus avoir besoin qu'on risquât sa vie dans les conspirations ou les batailles, pour la cause du progrès. Aussi, la plupart de ses héros, la plupart des hommes qui par leur dévouement ont fait marcher les idées, faut-il désormais les chercher dans la lutte pacifique de la parole et de la plume. Persuader ses concitoyens par la presse, par les livres, obtenir de l'opinion des votes dans le sens du mieux, vaincre les dégoûts, les lassitudes, les outrages inséparables de la vie publique, c'est une transformation de l'héroïsme, moins théâtrale peut-être que la forme guerrière, sans qu'elle soit ni moins utile ni moins pénible.

C'est l'exemple que donnèrent le ministre Chatham, et les orateurs Burke, Sheridan, Fox, si généreux, si infatigables à combattre l'oppression puissante, en faveur des opprimés, Hindous ou nègres.

Que faisait la France? Ce ne fut que vingt ans après la mort de Henri IV que Richelieu reprit sa politique extérieure. Mais les conditions de la guerre étaient profondément altérées ; l'Autriche avait profité du répit laissé à son ambition pour faire ravager l'Allemagne, au nom du despotisme monarchique et religieux ; le ministre dut se contenter de fournir un appoint à la résistance, au lieu de jouer le grand rôle. Le libérateur vint de la Suède : son roi, Gustave-Adolphe, aidé par les subsides français, se jeta tout à coup dans cette Allemagne où les opprimés, sans résistance organisée, râlaient sous le brigandage discipliné des soldats. Il y avait plus de deux cent mille ennemis disséminés; Gustave-Adolphe vint se glisser entre ces masses avec seize mille Suédois. Il avait fait d'une manière touchante ses adieux aux états, en leur demandant de prêter serment de fidélité à sa fille Christine, âgée de trois ans. Il commença par surprendre Tilly au milieu de nouvelles dévastations, et par le battre à Leipsick; puis il marcha contre Wallenstein, le plus grand homme de guerre de l'Autriche, occupé à brûler Lutzen, selon la rage de destruction qui possédait les Allemands. Partout, sur son passage, Gustave-Adolphe fut accueilli comme un libérateur ; ses troupes, d'une discipline admirable, qui respectaient la vie et les biens des paysans, qui marchaient en chantant des psaumes, qui, favorables aux protestants, ne tuaient pas un prêtre, ne pillaient pas une église catholique, rendaient l'espoir aux peuples habitués à voir des hordes alliant le fanatisme et l'orgie. Mais Gustave-Adolphe s'affligeait de cette adoration qu'on lui témoignait. Roi animé de l'idée de Dieu, il

n'aimait pas, contrairement aux goûts des rois, qu'on s'inclinât trop devant un homme.

Au jour du combat, les Suédois furent vainqueurs, mais Gustave-Adolphe fut tué à la tête de sa cavalerie. On vit alors la sagesse qui, chez lui, doublait l'impétuosité guerrière. Sa mort, qui n'empêcha pas ses amis de triompher, ne désorganisa pas davantage le gouvernement suédois; il avait mis à la tête des affaires le chevalier Oxenstiern, un grand patriote et un grand politique, qui continua à négocier, à ravitailler la flotte et les troupes de terre, tandis que les généraux, élèves de Gustave-Adolphe, appliquaient la tactique nouvelle qu'avait trouvée son génie.

La politique de Richelieu, libérale à l'extérieur, fut presque obligée d'être despotiquement cruelle à l'intérieur; grand par l'intelligence plus que par le cœur, placé dans un horizon assombri, ayant, comme ministre, à imposer plus énergiquement une volonté moins acceptée, il se servit du bourreau pour sauver la patrie; à sa mort, la France se retrouva nation, mais domptée, livrée sans défense à la monarchie et, vers l'époque où l'Angleterre constitua sa liberté, elle prit la route d'une glorieuse servitude. Dans la période qui s'ouvre avec l'avénement de Louis XIV, le génie abonde, mais manque souvent d'horizon; l'héroïsme est grand, mais souvent porte à faux. Tout est dans un homme : le roi. Son droit divin au pouvoir est admis par le prêtre et le poëte, l'historien et le magistrat. Mathieu Molé comme Molière, le grand magistrat prêt à mourir pour son devoir, comme le grand écrivain si ferme à bafouer le vice puissant, tous mettent leur cœur aux pieds

du roi. On s'étonne d'abord que l'apparition de grands hommes dans tous les genres ait pu s'allier avec le despotisme; si on interroge le cœur de la France, on voit que ce despotisme n'a pas été seulement un prétexte à servilité, une occasion d'argent et d'honneurs pour des courtisans, mais que la plupart l'ont servi, comme on sert la patrie avec désintéressement, avec foi. L'idole même n'a pas été un comédien, le roi a cru en lui; il a cru à cet idéal de l'unité monarchique pour lequel toute la France s'épuisait de dévouement et de génie. Bien que la poursuite de cet idéal ait amené trop de persécutions religieuses, trop de mépris des droits individuels, il n'y a rien là du silence des âmes sous Philippe II. Seulement la France de Louis XIV portera le châtiment de son erreur; comme art, comme gloire, elle durera; comme progrès, elle comptera peu. Sainte-Beuve, en examinant l'étouffement spécial de Port-Royal dans l'unité monarchique, a constaté cette déchéance : « Ce dix-septième siècle, si réparateur et si beau, arrivé à son terme, mourra un jour comme tout entier; le dix-huitième siècle, son successeur, en tiendra peu de compte par les idées et semblera plutôt, sauf la politesse de bien-dire et le bon goût dans l'audace (bon goût qu'il ne garde pas toujours) — semblera continuer immédiatement le seizième. »

Par une ironie du destin, au moment où la royauté s'isolait tant en elle-même, elle devait toute sa grandeur à un ministre. Ce n'est pas Louis XIV, c'est Colbert qui pour elle renouvela l'administration, la marine, les finances, l'industrie de la France, avec une ardeur de progrès matériel qu'il poussa jusqu'à l'excès.

Il aurait bien voulu pourtant que le peuple fût heureux. En accroissant par des mesures de contrôle le rendement des impôts, il rêvait sans cesse de faire profiter le peuple de la différence; mais, derrière lui, était le roi qui, à mesure qu'il améliorait, dévorait, répondant à l'observation la plus respectueuse qu'il entendait être servi et non dirigé. Sotte parole de l'orgueil qui, après la mort de Colbert, allait marcher de faute en faute. L'ingratitude du roi tua Colbert; mais ce ne fut que dans son agonie que le ministre osa murmurer une plainte. Le roi ayant envoyé chercher de ses nouvelles : « Qu'il me laisse mourir tranquille; si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé dix fois, tandis que je ne sais ce que je vais devenir. » Doute douloureux qu'il n'eût pas connu s'il n'eût jamais faussé sa conscience.

Peu d'hommes, au temps de Louis XIV, ont échappé à cette déviation du sens moral; la plupart ont, sans remords, écrasé le peuple à l'intérieur et saccagé les pays étrangers. Le plus grand génie militaire de l'époque, le meilleur chef pour ses soldats, Turenne, personnellement plein d'honneur et d'abnégation, dévasta le Palatinat sur un ordre de Louvois et ne répondit que par des sarcasmes aux cris de désespoir de tout un peuple. Catinat, fils d'un président au parlement de Paris, fut peut-être le seul général de la cour du grand roi arrivé par le mérite sans naissance ; il fut presque le seul aussi qui eut pitié des gens sans défense, se refusa aux dévastations. Ses soldats l'aimaient, non comme Turenne, pour sa complaisance au désordre, mais pour sa simplicité, son amour du bien, son mépris

des distinctions aristocratiques qu'il refusait de porter; ils l'avaient surnommé *le père la Pensée*. Il mourut dans un petit domaine, à Saint-Gratien, pour n'avoir pas su vaincre en Italie, dans des conditions où on lui avait fait la victoire impossible, indifférent, après tant de services rendus, à ce que la cour disait de lui, plantant des légumes et coupant de l'herbe comme un vieux Romain.

Fénelon dans l'Église, Racine dans les lettres, furent disgraciés pour avoir osé écrire sur la misère du peuple. Racine en mourut dit-on, de chagrin, courbé sous la colère du roi. Son prédécesseur, Corneille, le poëte de l'héroïsme au théâtre, l'homme à la vie si simple et si fière, en eût appelé à la postérité; mais la faiblesse même de Racine donne une grâce touchante à ce qu'il a osé et souffert.

Le roi, voyant un poëte s'occuper de politique, avait pu dire: « De quoi se mêle-t-il? » Mais il ne pouvait en dire autant d'un homme sans cesse employé par lui dans ses guerres, d'un des serviteurs les plus utiles à sa politique. Vauban, un des plus grands ingénieurs militaires des temps modernes, dévoué à son pays à ce point que Saint-Simon créa pour lui le mot de patriote, si humain qu'il cherchait toujours des combinaisons stratégiques pour vaincre en épargnant le sang, proposa, sur ses vieux jours, une réforme qui eût rétabli les finances obérées, tout en allégeant la part d'impôts payée par le peuple. C'était la pitié, autant que la sagesse économique, qui l'avait amené à cette idée largement conçue et dépassant son temps. « Dans la vie errante que je mène depuis quarante ans, écrit-il, j'ai

souvent eu occasion de donner carrière à mes réflexions et de remarquer le bon et le mauvais des pays, d'en examiner l'état et celui des peuples dont la pauvreté, ayant souvent excité ma compassion, m'a donné lieu d'en rechercher la cause. » Vauban mourut peu de temps après, et le roi poussa la colère « jusqu'à ne pas faire semblant, dit saint Simon, qu'il eût perdu un serviteur si utile et si illustre. »

Un homme d'une position moins brillante, un fonctionnaire administratif, ayant des idées de réforme analogues, ne se laissa pas intimider par l'échec de Vauban. On avait répondu à ses projets qu'on les examinerait à la paix, tandis que c'était la guerre qui rendait la réforme plus indispensable.

« Faut-il attendre la paix pour labourer la terre dans toutes les provinces ? faut-il attendre la paix pour ordonner que les tailles seront justement réparties dans tout le royaume ? faut-il attendre la paix pour sauver la vie à deux ou trois cent mille créatures humaines qui périssent au moins, toutes les années, de misère ? »

Boisguillebert, en s'exposant à une disgrâce à peu près certaine, risquait plus que la défaveur, car il n'avait pour vivre que sa place ; on la lui ôta, et on l'exila en Auvergne. On savait si peu, même au dix-huitième siècle, la valeur de ces deux hommes, que Voltaire, en louant Vauban comme soldat, le traite d'ignorant, et se moque de Boisguillebert.

Le roi, qui rejeta sans ménagement Vauban vieilli, le jugeant peut-être inutile, avait une fois déjà subi ses remontrances ; mais, le croyant alors indispensable à sa *gloire* militaire, s'il ne l'avait pas écouté, il ne l'avait

pas disgracié. Vauban s'était pourtant bien mis en évidence, car il était seul. Le roi avait révoqué l'édit de Nantes, qui accordait aux protestants le libre exercice de leur culte, le peuple et la cour applaudissaient. Ce fut Vauban qui parla avec sagesse au nom de l'intérêt public, avec indignation au nom du droit méconnu. Ses belles et fières paroles furent couvertes par les félicitations de toutes les corporations catholiques, même des jansénistes qui, persécutés pour d'autres raisons, du fond de leur disgrâce, proclamèrent les voies employées un peu violentes, mais nullement injustes. Or ces voies un peu violentes, c'étaient la dragonnade, l'abandon des personnes et des biens à la soldatesque, et, si l'on résistait à cette persuasion bottée, l'envoi aux galères. Louis de Marolles, ancien conseiller du roi, fut ainsi installé sur un banc de navire, pour y ramer sous la surveillance de gardiens armés de fouets. Sans vouloir renoncer à sa croyance, sans se plaindre, non plus, Louis de Marolles écrivait de Marseille à sa femme : « J'ai une belle chemisette rouge, faite toute de même que les sarraux des charretiers des Ardennes. Elle se met comme une chemise, car elle n'est ouverte que par devant. J'ai de plus un beau bonnet rouge, deux hauts-de-chausses, deux chemises de toile grosse comme le doigt et des bas de drap. »

Le roi voulait exercer sur ses sujets une tyrannie dont rien ne pût les délivrer ; pour empêcher l'expatriation, il fit garder les côtes et les frontières, ce qui n'empêcha point les protestants de s'enfuir sous une foule de déguisements, quelquefois se lançant à la mer sur des planches mal jointes pour sauver la liberté de leur conscience.

Tous ces fugitifs étaient respectables, puisqu'ils sacrifiaient à leurs convictions les richesses, les honneurs, la sécurité, les attaches vives du sol natal. Parmi eux était un grand homme qui sacrifiait plus que tout cela, sa gloire, le moyen de rendre palpable une idée entrevue par son génie. L'homme était le physicien Papin, et l'idée, la force motrice de la vapeur. Jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, tout le favorisait; les protestants de France disposaient de gros capitaux et tenaient le premier rang dans les arts mécaniques ; il y avait pour Papin certitude de trouver là des secours et des lumières efficaces. Après la révocation, il pouvait encore sauver son avenir scientifique, mais en se courbant devant le maître ; on lui offrait une place à l'Académie des sciences et une pension, pour prix de son abjuration; l'exemple de la faiblesse lui fut donné dans sa propre famille. Papin résista, regardant, dans ces conditions, le désaveu de ses croyances comme une lâcheté, et il erra à travers l'Europe. Il construisit pourtant un bateau marchant par la vapeur; mais, avant qu'il eût pu le soumettre à des expériences sérieuses, les bateliers du Weser brisèrent la machine, dans la crainte d'être ruinés par cette découverte. Papin mourut on ne sait où, vieux et misérable, obligé, comme il le dit, de garder ses machines dans le coin de sa pauvre cheminée.

La révocation de l'édit de Nantes affaiblit la France, sans extirper le protestantisme; dans les Cévennes, une population de montagnards aussi pauvres, aussi abandonnés qu'autrefois les Vaudois, résista aux gibets, aux roues, aux galères, aux armées dévastatrices. De ses chefs, l'un finit par trahir; l'autre, Roland, refusa de

poser les armes, tant que le principe de la liberté de conscience ne serait pas complétement reconnu. On ne put avoir que son cadavre.

En Bretagne, il n'y eut pas de question religieuse soulevée, la misère suffit ; un peuple qui vivait de racines demandait le contrôle des impôts, le grand roi répondit par des potences. « On ne se lassait pas de pendre ni les Bretons d'être pendus. » C'est à la lueur de cette plaisanterie sinistre de madame de Sévigné qu'on peut soupçonner trace d'héroïsme, là où il n'y a pas un nom qui sorte de l'obscure et misérable multitude.

Louis XIV, dont la grandeur politique cesse avec Colbert, eut un jour de grandeur morale ; ce fut dans la mauvaise fortune qu'il s'était lui-même attirée. Pendant qu'il était attristé par des deuils de famille, l'ennemi s'apprêtait à marcher sur Paris même; la France avait encore une armée, mais la dernière. Le vieux roi, en la confiant au maréchal de Villars, se repentit, pleura, et, dans ses larmes, oublia la couronne pour la patrie. « Je vous remets, dit-il, les forces et le salut de l'État. La fortune peut m'être contraire... je sais les raisonnements des courtisans; presque tous veulent que je me retire à Blois, si mon armée est battue. Pour moi, je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble ou sauver l'État. »

Soldats, généraux acceptèrent héroïquement une campagne où les souffrances de la guerre s'aggravaient des souffrances du dénûment. Il s'était fait dans tous une purification par le malheur. Villars vainquit à Denain.

L'aspect de la France au dix-septième siècle ne serait pas complet, si l'on ne parlait pas des héros de tendresse et de charité que produisit la ferveur religieuse, trop facilement intolérante. Fénelon ne fit pas seulement des remontrances au roi sur la misère du peuple, il fut un bienfaiteur actif, et il passa ses dernières années, au milieu d'une contrée ravagée par la guerre, à secourir les blessés, à protéger les paysans. Mais c'est avant lui, sous le rude ministère de Richelieu, que furent fondées par saint Vincent de Paul les œuvres les plus touchantes et les plus solides de la foi charitable.

L'Espagnol saint Jean de Dieu, au seizième siècle, avait déjà passé sa vie à soigner les malades ; saint Vincent de Paul fit plus pour eux, il leur donna les sœurs de Charité ; à force de démarches, de supplications aux riches, il se procura l'argent nécessaire pour assurer un refuge aux enfants abandonnés. Il ne craignit pas d'affronter le cynisme des forçats pour leur porter quelque espoir, et, dans sa désolation de ne pouvoir consoler l'un d'entre eux, il alla, dit-on, jusqu'à prendre quelque temps sa place. Un pas de plus, cette sublimité sortirait de la raison : saint Vincent de Paul ne le fit point. Saint Jean de Dieu, admirable quand, dans un incendie de son hôpital, il porte, un à un, ses malades à travers les flammes, gâte ses tendresses par une folie de mortification, la recherche des injures de la foule par exemple ; c'est l'emphase espagnole. Saint Vincent de Paul garde, dans ses plus fougueux élans, l'esprit français, clair et sobre.

Tandis qu'en France le monarque était trop le maître, en Pologne il ne l'était pas assez, ou plutôt les

freins portaient à faux. Obligée sans cesse de combattre, la Pologne était restée représentée par une noblesse féodale. De la bravoure, de la générosité, pas de progrès politique. Quand les ambassadeurs polonais, apportant au pape Paul V des étendards pris sur les Turcs, lui demandèrent des reliques en échange, ce pape put leur répondre : « Prenez un peu de votre terre, il n'en est pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr. » Mais, en sauvant l'Europe sur les champs de bataille, ils ne surent pas se sauver de leurs dissensions intérieures. Au dix-septième siècle, Sobieski trouva la Pologne en proie à des nuées de Moscovites et de Turcs, et les chassa; il vit les défauts de l'organisation intérieure, et échoua à y remédier. L'Autriche et l'Allemagne entière lui durent d'éviter l'invasion turque, de pouvoir vivre; il ne put donner à la Pologne que la gloire avant la chute. A ses derniers moments, il s'affligea des troubles qu'il prévoyait : « Dois-je me flatter de ramener l'ordre par un testament? » Étant revenu à lui après un évanouissement, il dit ces seuls mots : « J'étais bien. » Il avait trop agi, il espérait trop peu de l'avenir, il voulait le repos.

Tandis que la Pologne descendait malgré sa beauté, la Russie montait ténébreusement. Longtemps esclave des Tartares, puis affranchie par des chefs qui combattirent la servitude en empruntant aux maîtres leur férocité, elle n'était qu'un mélange trouble de barbares, avec la terreur pour mode de gouvernement. Pour anoblir cette terreur, il s'y joignait un patriotisme fauve où le monarque trouvait tout moyen bon pour développer son pays, où les sujets immolaient tout intérêt

devant ce monarque, pour eux émanation divine.

C'est ainsi qu'un boyard, condamné au pal par Ivan IV, ne cesse, dans son agonie, d'acclamer son bourreau, c'est ainsi que Pierre le Grand, après avoir voyagé dans toute l'Europe pour en rapporter à son pays les progrès, les forces surtout, après avoir brisé l'opposition à ses réformes dans les grands, dans les soldats, dans le peuple, la trouve dans son propre fils, le sent prêt, à détruire après sa mort, ce qu'il a fait pour la Russie, et le tue. C'est l'héroïsme dans l'horrible. Aussi à peine la Russie va-t-elle avoir tiré sa personnalité de son mélange slave et tartare qu'elle se manifestera par une ambition colossale, sans nul frein de conscience; et sa proie, ce sera, au dix-huitième siècle, sa chevaleresque voisine, la Pologne. Il y aura bien des complices, des complices illustres même, Frédéric II de Prusse, Marie-Thérèse d'Autriche, de grands caractères dans l'adversité, des égoïstes dans le bonheur, Frédéric II surtout; mais c'est le système politique légué par Pierre le Grand qui présidera au crime.

Au milieu des orages de la guerre de Trente ans, un moment éclairés par la pureté fougueuse de Gustave-Adolphe, on est étonné de trouver en Allemagne un homme de science continuant Copernic avec calme, et trouvant les lois éternelles qui président au déplacement des globes de l'espace. Mais, près des œuvres qui prouvent la pensée, cherchons les actes qui prouvent le caractère. Protégé par l'archiduc Charles d'Autriche, Kepler se livrait, au milieu d'amis et d'admirateurs, à ses premiers travaux, quand Ferdinand succéda à Charles et résolut d'extirper l'hérésie, selon la manie des

potentats qui font dépendre la conscience humaine d'un arrêt. Kepler était protestant. Plutôt que d'abjurer par force, il préféra renoncer à des loisirs pleins de découvertes entrevues, pour s'exposer, avec une jeune épouse adorée, à la ruine et à l'exil. « C'est ma foi, écrivait-il ; j'ai déjà souffert pour elle, et j'ignore l'art de dissimuler. »

Moins heureux encore, moins glorieux, soulevant autour d'eux plus de haines par le sujet de leurs recherches, les philosophes, les rêveurs abstraits n'attachèrent leurs noms à aucune vérité indiscutable comme les lois de la nature et des nombres, mais tirèrent la pensée d'une de ces ornières où elle a toujours une tendance à se blottir. Le grand philosophe antique, Aristote, qui chercha tant la vérité, était devenu, grâce aux interprétations des docteurs du moyen âge, une barrière à toute innovation. On abusait de quelques-uns de ses principes pour obliger l'esprit humain à tourner dans un cercle invariable ; on associait étrangement aux dogmes religieux ces idées érigées en dogmes, et on brûlait ses contradicteurs aussi bien que ceux du pape.

Le seuil du dix-septième siècle est éclairé par la lueur d'un bûcher ainsi dressé contre un de ces hommes inquiets des destinées humaines qui demandent à tout la vérité et que rien ne satisfait, le Napolitain Giordano Bruno. Scrutant la conscience de ses juges, il leur avait dit : « Cette sentence prononcée au nom d'un ieu de miséricorde vous fait peut-être plus de peur qu'à moi. »

Comme Giordano Bruno, un autre Napolitain, Campanella, débuta par le cloître, où son imagination ar-

dente le jeta à l'âge de quatorze ans ; de même, il n'y trouva qu'un joug qu'il rejeta. Il rejeta de même celui d'Aristote, de même celui des Espagnols qui asservissaient son pays ; c'était l'homme de toute liberté. Il forma une conspiration pour chasser l'étranger et fonder une république ; il s'était tiré des accusations de magie et d'hérésie par sa fuite momentanée, il ne se tira pas de la rébellion politique. Il passa vingt-sept ans dans un cachot, torturé par les interrogatoires, mis cinq fois à la question, l'esprit sans cesse tendu par le danger d'une parole arrachée à la solitude et à la souffrance. On lui faisait ainsi expier le livre où, en face de Philippe II tout-puissant, il avait osé prédire la décadence préparée à l'Espagne par son monstrueux régime ; mais, du fond de son cachot, il proclamait la marche irrésistible de la liberté. Dans ses tortures mêmes, il puisait un nouveau motif de croire à l'avenir. « Comment, disait-il en sortant des mains du bourreau, arrêterait-on le progrès de l'esprit humain quand quarante-huit heures de supplice n'ont pu vaincre la volonté d'un philosophe et lui arracher la plus petite parole de ce qu'il voulait taire? » Le pape Urbain VIII eut, à son honneur, pitié de tant de malheur et de courage, il finit par obtenir des Espagnols la délivrance de Campanella, qui se réfugia en France.

Tout homme grand par la pensée a un côté sublime : c'est la consécration de sa vie à cette pensée. Ainsi Descartes s'enferme en Hollande pour travailler à la création d'une philosophie nouvelle, au risque d'être brûlé, et tout en ayant très-peur de l'être. Cette vie de contemplation et de renoncement devient hé-

roïque quand, par occasion, l'existence du courage et de l'énergie s'y manifeste activement, à côté de la grandeur des rêves. Un de ceux qui sacrifièrent le plus complétement leur vie à leurs recherches fut le juif hollandais Spinoza qu'on ne saurait suivre dans son obscur panthéisme, mais dont on ne peut qu'admirer le caractère. Pauvre, il refusa, à plusieurs reprises, la fortune, par crainte de travailler moins ardemment, au sein du comfort, avec des biens à administrer. Sous cette raison s'en cachaient d'autres plus nobles encore : le désir de conserver sa liberté, quand l'offre venait d'un prince ; la crainte de frustrer des héritiers, quand l'offre venait d'un particulier. Il avait appris à tailler le verre et vivait de son travail. Il lui fallait si peu pour vivre : un peu de farine et de lait, un abri et des livres. Maladif, frêle, doux, vertueux, étranger aux agitations vulgaires, il n'en excita pas moins des haines furieuses. Ses correligionnaires, à qui des siècles de persécutions auraient dû apprendre la tolérance, s'indignèrent d'apprendre qu'il émettait des doctrines contraires au judaïsme, et poussèrent le fanatisme jusqu'à le frapper d'un coup de poignard dans les rues d'Amsterdam. Plus tard, quand l'offre des pensions de Louis XIV fut le sujet de négociations entre lui et Condé, on répandit dans le peuple le bruit qu'il servait d'espion au roi avec lequel on était en hostilité. C'était absurde, puisqu'il venait précisément de repousser les avances du monarque étranger; mais la lumière n'était pas encore faite, et la multitude menaçait la maison où il recevait l'hospitalité. Il voulut assumer la responsabilité de ses actes : « Aussitôt que la

populace fera le moindre bruit à votre porte, dit-il à son hôte, je sortirai et j'irai droit à elle, quand elle devrait me traiter comme ce pauvre M. de Witt. »

Le dix-huitième siècle français se rattache, avant tout, aux hommes qui précédemment portèrent, dans les choses de la pensée, la liberté d'examen ; il la revendiqua comme un droit et un devoir de l'humanité, et il en décida la victoire ; si, par suite du mouvement même qu'il imprima, presque rien ne reste, en fait, de ses travaux, tout se rattache à lui. Lui-même se rattache à la révolution anglaise, mais en généralisant les idées. Il y eut, dans toute cette époque, un héroïsme de la plume, bravant et souffletant les abus, se prenant corps à corps avec les ténèbres, le mensonge, la servitude. L'œuvre immense de l'*Encyclopédie*, où l'on consigna l'état de l'esprit humain, ne fut pas faite comme on écrit, mais comme on se bat. Par malheur, le dix-huitième siècle, si grand par le souffle qui le poussa, se ressentit du despotisme corrompu dans lequel il eut à se débattre. Dans son plus puissant génie, Voltaire, il y eut deux hommes : l'un fait de petites intrigues, de flatteries envers les rois, l'autre d'une passion si ardente pour une chose si noble, la raison, qu'il en est épuré et transfiguré. Devant une injustice, il ne veut pas qu'on se résigne ; il écrira, agira et s'usera fiévreusement ; il ne souffre pas une injustice debout à sa portée. Et, comme des sots viennent lui demander pourquoi il s'occupe de malheureux qui ne lui sont rien, il fait entendre contre ces égoïstes un ricanement indigné.

C'est dans de petites choses que les beaux caractères

de Thomas de Rollin révèlent l'énergie réclamée par les grandes. Il en est de même de Vauvenargues, si touchant comme simple officier faisant l'éloge funèbre d'un de ses camarades mort dans la retraite de Prague, si désintéressé, si résigné quand, plus tard, il échoue à obtenir une place qu'on doit à ses fatigues et à ses mérites; cet homme enthousiaste de belles actions, désireux de servir l'humanité, admiré de Voltaire, mais oublié de la foule, s'éteint infirme, dans l'inaction, appliquant sa philosophie à pardonner à la vie qui ne lui a pas tenu ses promesses. « Ceux qui sont courageux écrit-il, savent vivre et mourir sans gloire. »

En Italie, Pierre Verri, Beccaria, Filangieri plaidèrent la cause de l'humanité dans la législation ; c'est à Pierre Verri qu'on doit l'abolition de la torture. Mais leur hardiesse tolérée ne fut pas sans danger, car Giannone, à côté d'eux, pour quelques réflexions malsonnantes sur Rome, fut excommunié et passa vingt deux ans dans une prison.

Bien qu'en général le dix-huitième siècle fût l'ennemi des idées religieuses, dont il ne vit que l'abus, la foi ne cessait pas d'y inspirer de beaux dévouements. L'évêque de Marseille, Xavier de Belsunce, qui ne brilla point par la tolérance, soigna intrépidement les malades pendant une peste qui désola la ville ; les échevins rivalisèrent du reste avec lui, et il fut donné là un de ces beaux exemples de courage civil qui se sont reproduits souvent dans l'Europe moderne, à l'honneur de l'esprit humain. Massillon, dans l'épiscopat, reprit le rôle de Fénelon, éleva une voix éloquente et émue pour plaider la cause des misérables, en passant lui-

même sa vie à les secourir. Un jeune homme se faisait en même temps prêtre, comme saint Vincent de Paul, pour mieux pouvoir se livrer à la charité et préparer, avec simplicité, l'élévation morale de milliers d'êtres. Les sourds-muets doivent à l'abbé de l'Épée l'invention des signes qui les mettent en communication avec la pensée de tous. La pitié lui inspira sa méthode, et, cette méthode trouvée, ce fut à ses frais qu'il commença l'éducation de quelques pauvres sourds-muets abandonnés. On l'aida ensuite, et son œuvre grandit, mais les ressources restaient au-dessous des besoins, et il se passait de feu l'hiver pour consacrer un peu plus d'argent à son école. Un malheureux sourd-muet, abandonné sur une route, semblait appartenir à une famille riche qui avait abusé de son infirmité pour le déshériter. L'abbé de l'Épée entreprit de faire rendre, contre des gens puissants, justice à la victime, et il y mit autant de passion que le fit Voltaire dans des circonstances semblables; honorable point de rencontre d'un prêtre et d'un libre penseur, consolante fusion des contraires dans un même but.

L'idée que l'abbé de l'Épée eut pour les sourds-muets, Haüy le conçut pour les aveugles, il parcourut l'Europe, avec la préoccupation constante de ne pas laisser d'êtres isolés dans la société, pour une absence de regard.

L'Anglais Howard, le Suisse Pestalozzi passèrent leur existence, l'un à visiter les prisons d'Europe, à implorer les gouvernements pour obtenir un meilleur traitement des prisonniers, l'autre, malgré les persécutions *continuelles* d'un parti puissant, à fonder des écoles, à

chercher des méthodes d'enseignement, pour préparer, par l'instruction, l'amélioration future du peuple.

Mais ces hommes de bien, malgré l'influence qu'ils ont pu exercer, n'appartiennent pas à l'action principale du drame humain. Turgot, philanthrope comme eux, fut de plus un politique de cœur et de génie qui voulut sauver, qui eût sauvé son pays, si ceux-là même qui sombraient ne lui eussent lié les mains. Choisi comme ministre sous Louis XVI, il ne put tenir contre la coalition des abus menacés, et, à bout de forces, fut disgracié; son départ et le rejet de ses réformes ne laissaient à la France que la ressource d'une révolution.

Elle vint, glorieuse et cruelle. Prendre l'héroïsme dans un parti, pendant la révolution, est difficile; il fut partout, bien que la violence même de la commotion ait rendu très-rares les héros purs de tout excès. Il y eut un galvanisme qui rendit toutes les âmes plus grandes que nature, même celles qui allaient en sens inverse du mouvement.

Les députés envoyés par la nation et chassés par les troupes royales de la salle des séances se réunissant dans un jeu de paume, sous la présidence du savant Bailly, et, sans armes, sans secours, jurant, à la voix de Mirabeau, de ne pas se séparer sans avoir rempli leur mandat, n'est-ce pas là de l'héroïsme?

Et cet enthousiasme de justice qui fit, dans la nuit du 4 août, abandonner par les privilégiés leurs privilèges, enthousiasme sincère, enthousiasme sur lequel, le lendemain, les intérêts reprirent le dessus, mais qui fut un moment d'arrêt touchant, marqua une belle heure de

fraternité dont, les haines une fois passées, on devrait se souvenir, n'est-ce pas là de l'héroïsme?

Et tous ces hommes éloquents qui, après avoir provoqué la révolution, moururent en voulant retenir les passions populaires déchaînées? Bailly, sur la charette des condamnés, grelottant de froid, mais non de peur? madame Roland ne gémissant, devant l'échafaud, que de la souillure faite, par sa mort, à la liberté? Condorcet, ami de Voltaire, qui, la veille de son supplice, écrivait sans trembler, sans incertitude, au milieu de la tourmente, une énergique affirmation de la perfectibilité humaine? et Malesherbes qui, repoussé dédaigneusement, avec Turgot, par le roi, quand il travaillait aux réformes, sortit à soixante-douze ans de la solitude pour aller préparer sa mort, en revendiquant l'honneur d'assister ce roi, comme conseil, devant le tribunal révolutionnaire? et les Vendéens livrant, sans une plainte, leur sang et leurs biens, pour défendre l'idéal écroulé de l'ancienne France?

Et la Montagne, l'effroyable dictature, épuisant la France de sang et d'argent, mais sans qu'une parcelle d'or soit détournée dans ses mains, sans qu'elle craigne plus de verser son sang que celui des autres, la Montagne qui, attaquée par l'Allemagne et la Russie sur le Rhin, par les flottes anglaises sur toutes les côtes, par les Espagnols aux Pyrénées, ayant contre elle, à l'intérieur, la Vendée, la Bretagne, Lyon, ne se lasse pas, avec Carnot et Saint-Just, d'improviser des généraux et des armées, et s'entre-tue dans le paroxysme de violence auquel elle a dû monter, chargée d'exécration, mais *ayant sauvé* l'unité française?

Et tous ces hommes de Paris, des départements qui, à ce mot : La patrie est en danger! vont, sans pain, sans souliers, sans expérience, battre aux frontières les vieilles troupes d Europe, sous de jeunes chefs, la veille quelquefois valets de ferme?

Là le terrain est moins brûlant ; on pardonne difficilement à Paris, à la Montagne les fureurs auxquelles les entraîna, lors de la défaite des premières armées, l'idée de la nation trahie et perdue par des conspirations insaisissables ; les généraux Hoche et Marceau sont restés les types du républicanisme généreux.

Génie militaire de premier ordre, probe au point de demander à l'État la permission de prendre quelques brides dans le butin fait à l'ennemi, si ardent à l'action que, presque mourant, il suppliait son médecin de lui donner une potion qui calmât sa fatigue, mais qui ne fût pas le repos, républicain modelé sur les républicains antiques, Hoche, mort chef d'armée à vingt-sept ans, a laissé de tels regrets qu'on se fait presque l'illusion de croire au salut possible de la forme républicaine, s'il eût vécu.

Bonaparte était déjà illustre, avec moins de franchise, moins de désintéressement, n'ayant d'autre but que lui-même. Avec lui, voici venir le temps de la grande gloire militaire et aussi des grands désastres ; l'héroïsme subsistera, mais diminué. Les soldats mourront inébranlables sur les champs de bataille, mais, comme ceux de César, mettant au-dessus de la nation, au-dessus de toute idée, la volonté du chef.

La gloire de la révolution française est dans l'accumulation d'abus qu'elle avait à renverser ; mais en vain

on veut en faire le modèle mystérieux de l'avenir. Si des siècles gros de souffrances populaires expliquent ses haines, si l'action démesurée, exigée par la coalition européenne, explique ses violences, ce n'est pas une raison pour ériger en culte des excès qui toujours ramènent après eux le despotisme. C'est à une colonie européenne implantée dans un pays nouveau, sous un climat tempéré, c'est-à-dire pouvant profiter de la civilisation acquise, conserver l'énergie natale sans avoir les embarras du vieil échafaudage social — féodalité, dîme, droit divin, traditions de robe ou d'épée, — c'est à une colonie anglaise surtout, préparée par la vie politique de la mère patrie à des libertés plus grandes, qu'il appartenait de réaliser les rêves républicains, de créer, pour servir d'exemple à l'humanité future, des institutions et des hommes.

Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord avaient reçu ce qu'il y avait de plus hardi, de plus farouchement vertueux en Angleterre. Les excessifs du parti réformé, les puritains, impatients du joug, irrités des complaisances de la société pour les faiblesses humaines, s'étaient retirés avec joie dans les solitudes du nouveau monde, pour y vivre selon la Bible. Même les simples politiques y avaient vu un asile contre les caprices de la tyrannie; c'était là que Hampden avait voulu s'enfuir. Du temps de Jacques II et de Guillaume d'Orange, le législateur William Penn, imbu des idées parfois sublimes, parfois chimériques de la secte des quakers, avait établi des colons sur un vaste territoire dont il disposait aux bords du Delaware, et, pour cette petite société, il avait formulé, dans une constitution, les

principes de la liberté civile et religieuse. Admettant tous les hommes dans une vaste confraternité, il avait rassemblé, sous un orme colossal, les principaux chefs indiens et les colons, pour leur faire conclure un traité de paix qui dura soixante-dix ans ; et, sur l'emplacement de la fraternelle *assemblée*, il avait fondé la ville des amis, Philadelphie. Souvent en butte à la persécution en Angleterre, devenu odieux au parti libéral protestant pour n'avoir pas vu le tyran dans Jacques II, sous des paroles spécieuses, et s'être laissé aller à lui accorder ses services, Penn, en Amérique, dans la belle province qui porte son nom, n'en avait pas moins tout fait pour jeter les bases d'une société plus digne et plus libre.

La révolution des Américains contre les Anglais commença de la même façon que la révolution du peuple anglais contre ses rois. Le parlement anglais voulut établir des impôts sur la colonie, sans que les représentants de la colonie les eussent votés ; la colonie déclara les impôts illégaux et refusa de les payer. Mais qu'on ne conclue pas de là à un simple mobile d'intérêt : le mobile fut le droit. Les impôts à acquitter étaient peu élevés, la moindre prise d'armes devait coûter cent fois plus de fatigues, de frais, de souffrances ; mais ils ne voulurent pas laisser pénétrer une ombre d'arbitraire, comprenant que cette première ombre a pour conséquence la nuit. C'est la raison de leur grandeur, la source de ce qu'ils ont eu d'héroïque.

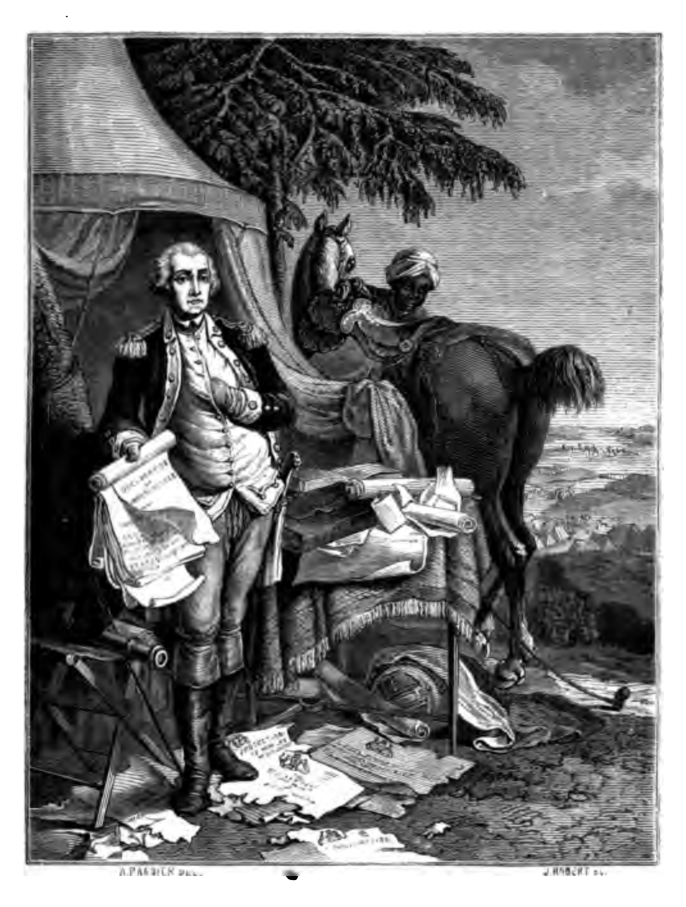
Trop souvent les événements ont une apparence futile ; trop souvent les conséquences logiques du passé semblent dominer les résultats du libre arbitre. Au-dessus des Américains, soldats, planteurs, hommes d'É-

tat, rayonne une personnalité, une volonté : Washington ! et le bien qu'il a incontestablement produit raffermit dans la conscience publique le sentiment de la responsabilité des grands hommes, augmente l'amour pour les uns, et aussi la haine pour les autres.

Washington est entouré de tout un cortége de citoyens généreux ; mais, en s'appuyant sur eux, il les dépasse. Son génie guerrier, qui rappelle celui de Fabius et de Turenne, n'est que la moindre partie de sa gloire. Il faut voir, dans l'*Histoire d'Amérique* de M. Édouard Laboulaye, la plus saine et la plus fortifiante lecture qui soit, comment il valut à la fois mieux que les États, trop disposés à la désunion par jalousie de terroir ou par égoïsme, mieux que le congrès, ingrat pour l'armée, par crainte de la tyrannie, mieux que l'armée, disposée, comme toute force militaire, à se mettre au-dessus des lois.

Et quand un colonel, patriote sincère peut-être, mais voyant plutôt l'avantage immédiat de l'unité d'action monarchique que celui à longue échéance de la liberté, vint lui offrir le titre et les prérogatives d'un roi, Washington ne se laissa prendre ni à l'orgueil, ni à l'appât plus tentant de faire le bien sans obstacles, de devenir un sauveur arbitraire ; il répondit, sincèrement offensé : « Je cherche en vain dans ma conduite ce qui a pu encourager une proposition qui me paraît renfermer les plus grands malheurs. Laissez-moi vous conjurer, si vous avez quelque amour pour votre pays, quelque respect pour moi, quelque égard pour vous-même ou pour la postérité, de bannir ces pensées de votre esprit. »

La guerre de l'indépendance américaine a eu ses vo-



Washington.

lontaires européens, comme si l'ancien monde eût compris qu'il se fondait là une des bases de rénovation de l'humanité ; et ce qui prouve qu'un souffle supérieur à un instinct purement militaire avait passé sur l'Europe, c'est que deux de ces volontaires, après le triomphe des Américains, se vouèrent, en Europe, à des causes héroïques : le Français la Fayette, le Polonais Kosciuszko. Le marquis de la Fayette, riche et de haute naissance, était venu à vingt ans, sur un navire équipé à ses frais, servir d'aide de camp à Washington. Il y avait bien en lui un Français désirant nuire à notre rivale l'Angleterre, mais il y avait surtout un enfant du dix-huitième siècle, imbu des idées philosophiques et regardant, ainsi qu'il l'écrivait lui-même, la victoire du droit en Amérique comme une question de vie ou de mort pour le progrès.

En France, il allait trouver, dans le mouvement révolutionnaire, un nouvel élément à son enthousiasme ; il allait, le premier, proposer une déclaration des droits de l'homme, puis diriger une armée à la frontière, puis devenir doublement victime des républicains français, qui le mirent hors la loi pour avoir voulu sauver Louis XVI, des rois étrangers, qui le saisirent dans sa fuite et l'emprisonnèrent pour avoir contribué à la révolution. Après sa délivrance par la France victorieuse, cinq ans plus tard, il vécut encore quarante ans, fidèle à la liberté, l'aimant et la servant toujours, sans pouvoir la faire franchement triompher.

Kosciuszko, ayant vu sa patrie en proie à des voisins fauves, ayant lui-même le cœur brisé d'un amour que lui défendait sa naissance inférieure, était parti dans un mo-

ment de désespoir. « La disposition à aimer, dit Michelet, éclatait dans toute la personne de Kosciuszko ; » c'était un lion et une colombe. En Amérique, il se fit admirer, courant aux belles blessures, recueillant les enfants orphelins. L'Amérique fondée, il revint mettre la main sur le cœur de sa patrie et lui trouva, malgré le linceul, une vibration profonde ; il attira l'attention de ses concitoyens et, dans une révolte désespérée, il fut nommé dictateur. L'homme des guerres d'Amérique comprit ce qu'avait négligé la brillante noblesse polonaise, la force et la grandeur du peuple, et, dans le combat, il se mit avec les fantassins, les paysans armés de faux. Ainsi galvanisée, la Pologne lutta plusieurs années, sans argent, presque sans armes, contre le cercle de fer qui l'étouffait. Un allié l'eût sauvée ; la France envahie ne pouvait que se défendre ; Kosciuszko eut la douleur de voir sa patrie succomber, et de ne pas mourir. Évanoui dans son sang, il fut fait prisonnier par les Russes ; puis, délivré par un accès de clémence d'un czar, il erra en Amérique, en France, en Suisse, ayant refusé sa complicité dans la stérile effusion que Napoléon fit du sang polonais, mais impuissant à rien empècher, et voyant enfin la dernière légion de ses frères tomber sur le flanc de l'empire écroulé.

Washington, pendant ce temps, avait, dans l'Amérique délivrée, assuré la liberté, en présidant la longue et ardente discussion des articles de la constitution républicaine. Puis, pour mieux effacer sa personnalité devant les lois, il s'était retiré dans sa solitude aimée de Mount-Vernon, au milieu des champs dont il était sorti.

Ainsi, sur le berceau de cette Amérique qui mêle

maintenant toutes les races, comme pour en faire une humanité nouvelle, ont veillé trois hommes, bien différents d'origine et de destinée : Kosciuszko, la Fayette, Washington, tous trois symbolisant bien leur patrie, l'un ayant vu tomber son rêve, l'autre ne s'étant pas lassé de le chercher, l'autre enfin l'ayant trouvé.

XVII

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE — LES HÉROS INCONNUS
L'AVENIR

En cherchant à embrasser l'ensemble des sentiments qui ont animé l'humanité pendant les quatre mille ans de son passé connu ou entrevu, on trouve, au premier rang, dans les foules et même dans la plupart des intelligences qui les dominent, les préoccupations égoïstes, efforts sans beauté morale, bien que nécessaires à la conservation de la vie et au progrès matériel ; mais on s'aperçoit en même temps qu'il n'a cessé de paraître, à côté des gens asservis à leurs intérêts, quelques êtres s'oubliant généreusement pour un idéal.

Si l'étude de l'histoire fait assister à bien des mécomptes, ôte bien des illusions sur les progrès rapides, sur le bien sans vicissitudes, elle donne la foi dans le progrès lent, chèrement acheté, dans le bien fécondé par de nobles larmes, dans l'impuissance de la force et de la ruse à détruire une beauté ou une vérité, quand elle a surgi dans le monde. On a peut-être un enthou-

siasme moins complet pour les hommes qu'en se figurant par le rêve une société de l'âge d'or; mais, contre la *désespérance*, on trouve un appui plus solide. Vienne un tyran qui pervertisse les mœurs, qui semble tenir en main toutes les forces, étouffer toutes les idées; vienne dans les peuples une passion mauvaise qui menace d'une chute tous les progrès accomplis; viennent la prostration des caractères et l'affaiblissement des consciences, le rêveur plein d'amertume jette des armes, inutiles à ses yeux, pour fuir et maudire; grâce à l'histoire, le penseur reste au combat et croit le salut encore possible; car s'il n'y a pas une époque qui n'ait eu ses ténèbres, il n'y en a pas une qui n'ait eu sa lueur; et, de ces lueurs, la plus éclatante comme la plus constante, c'est l'héroïsme.

Qu'on fasse toutes les réserves que l'on voudra, et il y en a beaucoup à faire, on peut encore s'enorgueillir d'appartenir à cette fourmilière qui, sur des grains de sable, avec acharnement, s'opprime, se pille et se trompe, mais d'où jamais n'a disparu l'idée du sacrifice de soi-même à son idée. Sans cela, tout serait mesquin, tout serait vain. Qu'est-ce, en elle-même, que la beauté formulée par les artistes, que la science acquise par les savants? Beaucoup par rapport à la brute qui, un jour, étonnée d'elle-même, redressa son front vers le ciel, sans un langage et sans un outil, mais bien peu par rapport à l'idéal qui, à mesure, recule inaccessible. Ce que les étoiles sans nombre et les lois infinies de l'univers n'effacent, ne rapetissent pas, c'est l'aspiration vers un progrès auquel on se dévoue, n'importe de quelle infime obscurité l'on sorte.

Voyant dans quels abus l'idéal égaré peut tomber, voyant les religions, sous prétexte d'adorer l'âme de l'univers, devenir trop souvent des cloaques de ténèbres et de violences, les rêves artistiques amener des raffinements monstrueux, la préoccupation d'un absolu en politique créer la féodalité, le czarisme ou la Terreur, des hommes d'intention généreuse se sont dit : L'humanité paye trop cher toutes ces aspirations ; que l'utilité soit le but de tout, et l'on ne versera plus de sang, et l'on s'unira, au lieu de se haïr, et, sans effort, par le plus simple des rouages, on obtiendra la libre évolution de ce progrès qui va, par bonds si inégaux, à travers tant d'obstacles.

Oh ! non, que l'utilité ne soit pas le seul but, que l'idéal ne soit pas supprimé ! Tout aboutit à l'utilité, si l'on veut ; tout ce qui se fait de bien est, en dernier ressort, de l'utilité bien entendue : ainsi la suppression des castes, ainsi la suppression de l'esclavage. Mais est-ce que l'utilité aurait jamais, à elle seule, supprimé entre les hommes les intérêts momentanés, pour leur crier : Soyez frères ? Il a fallu que du fond des consciences sortît une autre idée, celle de l'amour. Si l'humanité doit se reposer jamais, voir disparaître la haine et la souffrance, ce sera quand les deux lois d'intérêt et d'amour seront unifiées si évidemment, que l'erreur, l'apparence du moment ne pourront plus les séparer. Dans ce temps utopique de la fusion des deux lois du genre humain, tout le monde serait prêt à l'héroïsme, et nul n'aurait à en faire preuve. En attendant, bien qu'elles se soient rapprochées sans cesse, elles sont encore loin du point de rencontre ; pour combler l'espace qui les

sépare, il faut encore bien des héros et bien de l'héroïsme.

Héros et héroïsme, l'un semblerait simplement dériver de l'autre. Pourtant il y a une différence. L'héroïsme est la condition indispensable du héros, mais les héros n'ont pas seuls l'héroïsme ; ils l'ont seulement d'une manière plus consciente et plus durable. A côté d'eux, vient la foule, qui parfois s'inspire d'eux, parfois tire d'elle-même des mouvements d'enthousiasme et de désintéressement. Ces mouvements ne sont que des étoiles filantes, au lieu d'astres au rayonnement fixe ; mais il est bien important, bien consolant que la masse humaine ait la faculté de ces lueurs passagères.

S'il n'y avait d'héroïques que les êtres à part, les héros, on aurait pu les croire des instruments exceptionnels d'une volonté supérieure, et, par conséquent, admirer leurs œuvres, sans cesser de mépriser l'homme, avec lequel ils n'auraient rien de commun. Au contraire, la faculté héroïque dans la foule, sa disposition incontestable à oublier, sous certaines influences, tout intérêt personnel, cette vertu-là, si aveugle, si imparfaite qu'elle puisse être, permet d'aimer et d'estimer, dans les héros, quelque chose d'inhérent au cœur du genre humain.

Carlyle a solennellement annoncé qu'au dix-neuvième siècle les héros n'étaient plus possibles, et, avec une amère raillerie contre la civilisation, la publicité, le raisonnement, l'analyse, la lumière enfin, il a prononcé l'oraison funèbre de Napoléon, « le pauvre dernier grand homme dans le monde. » Cela vient de ce que Carlyle veut qu'un héros soit un dominateur pro-

videntiel et légendaire, qui double sa gloire de l'obscurité environnante.

Peut-être, en effet, ces auréoles qui se dressent autour des gens à histoire merveilleuse, ces empreintes démesurées de la tyrannie, qui pèsent sur les sociétés crédules et ignorantes, ont-elles perdu bien des chances de se maintenir. Si on est dupe un moment, la réaction surgira radicale et prompte ; on arrachera les oripeaux ; la charpente misérable qui les soutenait survivra seule, livrée à l'avenir scrutateur. Mais les vrais héros ne mourront pas. Combien y a-t-il d'années que Washington est mort ? Est-ce que sa vie très-bien connue, très-simple, son refus de la domination arbitraire, son dédain de l'effet théâtral et de l'isolement dans la force, empêchent l'Amérique de mettre toute liberté et toute grandeur à son ombre ? Ce qui est parti ou du moins s'en va (que la fuite n'en est-elle plus rapide !) ce n'est pas le culte des héros, c'est le fétichisme des conquérants, des despotes, des prophètes, de ceux qui écrasent et de ceux qui mentent.

Tout conquérant n'est pas uniquement un bourreau, ni tout prophète, un imposteur ; il y a eu de grandes œuvres accomplies par l'épée ou l'esprit visionnaire ; mais, si on admet alors le moyen, du moins ce ne doit pas être lui qu'on admire. Qu'on laisse Carlyle regretter les féeries, les enflures du passé ; notre siècle a ses héros, l'avenir en laisse prévoir ; la forme seule change et changera, comme elle a toujours changé.

Dans l'antiquité, Moïse, Solon, Socrate, Bouddha, Confucius, Marc Aurèle n'ont entre eux de commun que leurs bonnes intentions et leur génie ; l'application de

ce génie à un peuple ou à un état social a varié chaque fois. Il en est de même dans le monde moderne. Pourtant, en s'attachant à la succession des peuples, en marchant de siècle en siècle pour ne s'arrêter qu'aux grandes transformations du monde, on trouve, dans cette variété, certains aspects qui président non plus aux héros individuellement, mais à des groupes de héros. C'est là que le progrès se fait le mieux sentir, c'est par là qu'on suit le mieux la marche de l'humanité. Aux époques primitives, par exemple, dans le temps des sociétés jeunes, vacillantes, sans tradition, sans exemples, prêtes à retomber sans cesse dans la barbarie, alors que l'état de guerre permanent oblige les peuples à vivre renfermés en eux-mêmes, la plupart des héros — les plus grands — sont des législateurs qui cherchent à enfermer les hommes dans une organisation fixe, dans du granit et du bronze entre lesquels la solidification des idées puisse se faire. Maintenant, au contraire, les plus belles intelligences s'appliquent à faciliter le mouvement, la transformation de toutes choses.

De même on prenait ordinairement le ciel pour point de départ ; on prend plus volontiers la terre. Ce n'est pas manque de foi : seulement l'objet du culte, l'idée de Dieu, s'appelle justice et progrès, au lieu de s'appeler surnaturel. Tous les héros actuels ne sont pas des héros de progrès ; les convictions qui s'en vont ont leurs défenseurs, quelquefois aussi nobles que ceux des convictions qui naissent. Mais, si on cherchait à généraliser, si on se demandait aujourd'hui pour quelle cause, dans les pays de civilisation supérieure, l'Europe ou les États-Unis, il y a le plus d'hommes d'intelligence et de cœur

prêts à se sacrifier, la réponse ne serait-elle pas : pour l'humanité ?

On pourrait craindre que cette passion cosmopolite, voyant dans tout homme un frère, n'affaiblît le sentiment précis, sans cesse applicable, de la patrie, au profit d'un sentiment moins pratique. Jamais pourtant l'amour de la patrie n'a été plus vif que dans ces conditions ; c'est que la dignité de soi-même, le désir de la liberté et de l'égalité appliquées au genre humain, n'inspirent qu'une haine plus profonde de tout ce qui peut abaisser et opprimer la patrie. Le dix-neuvième siècle a vu autant d'efforts héroïques pour assurer à chaque peuple, petit ou grand, sa libre existence au soleil, que pour servir les idées plus générales, la suppression des tyrannies, des priviléges, des misères rongeant la société.

Le rôle de la femme, moins apparent que celui de l'homme, pèse au fond, d'un poids égal sur le progrès. Sans elle, pas de foyer où le cœur se forme et se retrempe; sans son influence, il peut y avoir du courage, du génie, de la gloire; mais ni pureté, ni bonté qui complètent et assurent l'œuvre virile. Et, si l'on cherchait quelque part les marques de la supériorité de notre civilisation, il ne faudrait alléguer ni la vapeur ni l'électricité, mais les nombreuses preuves d'élévation morale que la femme y a données. Partout, à côté du médecin à l'héroïsme plus froid, plus scientifique, de Desgenettes par exemple, s'inoculant le virus de la peste devant notre armée d'Égypte pour la rassurer, on la trouve héroïque aussi, et consolante comme le cœur. En Amérique, les femmes ont été le grand agent con-

tre l'esclavage. Pendant la paix, elles ont propagé leur angoisse; comme madame Beecher Stowe, elles ont pleuré et fait pleurer; on en a vu qui, ayant pour fortune des esclaves, les ont affranchis, et, ruinées, ont travaillé pour vivre, comme la maîtresse d'école chantée par Longfellow « gagnant en douce humilité son pain de chaque jour, prédisant le temps béni où tous les hommes seront libres, où musicales comme des cloches d'argent seront leurs chaînes qui tomberont. » Pendant la guerre, elles ont, ces femmes, soigné les blessés. La paix revenue, elles ont fourni des milliers de volontaires pour le difficile enseignement des affranchis. C'est à elles que l'Amérique devra de n'avoir à craindre aucune classe sociale, parce qu'il ne manquera aucune liberté, aucune liberté, parce qu'il ne manquera aucune lumière.

En présence des grands faits qui nous touchent et dont l'atmosphère ambiante est mieux connue, on ne peut s'empêcher de penser à tant d'actions qui les ont côtoyés, moins belles sans doute par les résultats, non moins belles peut-être en soi. Dans les siècles précédents, et en raison de l'éloignement, quelques hommes, quelques faits cachent complétement le reste; dans les actualités, on saisit la chaîne des petits événements aux grands, du genre humain à ses guides. On comprend alors que, dans le précipité des âges, s'il y a eu beaucoup d'inutilités, de mesquineries, d'égoïsmes, il a dû y avoir aussi beaucoup de beautés, de dévouements dont la trace s'est perdue. Aux uns, le théâtre a manqué; ils ont noyé un grand cœur dans des causes insignifiantes, mauvaises même, où leur

éducation, leur position les avaient entraînés. D'autres, dans la vraie route, se sont épuisés en efforts utiles et obscurs; ils ont succombé trop tôt pour que la renommée vînt à eux, ou bien encore, voyant les sommets de leur cause victorieusement occupés, ils ont consenti à rester humblement fidèles à l'idée qu'ils approuvaient, à remplir, avec la vertu des forts, une tâche inférieure.

Honneur à vous tous, héros inconnus ! savants qui cherchiez un mot de la science et qui êtes morts en l'épelant; médecins qu'une épidémie a tués ; prêtres et femmes qui avez soigné et consolé ; éducateurs qui vous êtes sacrifiés à former des hommes ; pionniers d'une idée sociale qui avez passé vos jours dans la misère et la persécution pour améliorer la vie de l'âme ou du corps ; soldats qu'une conviction avait lancés sur un champ de bataille et qui, le soir, vous êtes retrouvés, la poitrine ouverte, dans un fossé abandonné ; hommes du peuple qui avez péri pour sauver vos frères dans les accidents de la rue ou de l'atelier, dans l'incendie ou l'éboulement! vous aussi, d'aspect moins dramatique, qui aviez devant vous le succès, le bien être, au prix d'une faiblesse facile, et qui, dans la retraite ou l'exil, avez mieux aimé briser votre espoir qu'altérer votre conscience! On ne peut vous arracher tous aux flots mobiles et incessamment renouvelés du monde ; mais, avec le sommet au-dessus des plus hautes vagues, avec la base sur le granit, au-dessous de tous les sables, il est juste qu'à tous ensemble un monument vous soit dressé, glorieux pour vous comme une auréole, salutaire pour nous comme un phare, monu-

ment non pas de marbre ou d'airain, mais d'amour impérissable. Multitude d'athlètes et de martyrs qui avez fait vaincre toutes les bonnes causes, qui avez été les semailles, laissant à d'autres le rôle de semeurs, qui vous êtes enfouis silencieusement dans la terre pour faire jaillir de vos cœurs la moisson du lendemain, non, vous ne devez pas être oubliés par notre reconnaissance ! Que ceux qui ont été le jouet de leurs propres convoitises, que ceux-là passent tout entiers ! Ils sont oubliés; plût à Dieu que de tous les hommes ayant eu les mêmes mobiles, la mémoire eût passé de même ! elle ne démoraliserait pas l'histoire. Mais que les hommes de dévouement, même inconnus, soient exaltés par nous, et que le moindre d'entre eux, mourant dans la plus grande solitude, se dise : Individu ignoré, j'appartiens à la légion d'immortelle gloire. Comme je n'ai qu'un seul cœur avec tous les héros, le genre humain me comprendra dans son culte pour eux.

Des lutteurs malheureux, voyant s'écrouler une cause juste, ont, en mourant, prononcé des paroles amères, des paroles sceptiques. Du fond de leur chute partielle, ils ont eu la faiblesse de crier à l'inutilité de la lutte, à l'inutilité de l'espérance, à la vanité du progrès.

Des âmes douces et confiantes, disposées à une illusion optimiste sur les hommes, inclinent, au contraire, à trop bien augurer du présent, à penser que le temps des armes, de la violence est fini, que la parole et la raison peuvent, à elles seules, renverser tous les obstacles encore debout contre le bien. Le désir de la paix universelle, la concentration des efforts contre l'effusion du sang, leur paraît la première vertu d'où les au-

tres doivent découler. A leurs yeux, par conséquent, l'héroïsme guerrier serait désormais supprimé.

Ni tant de mal, ni tant de bien. L'ensemble du présent, par rapport au passé, permet, malgré certaines ombres, de croire fermement au triomphe de la lumière, mais à condition que la noblesse de la pensée sera soutenue par la vaillance de l'action. Si l'on prétend condamner la furie batailleuse, la rage de tuer et de mourir par point d'honneur, l'on a raison ; cet esprit militaire n'est plus l'esprit héroïque, il est à chasser de l'avenir, comme on le chasse, autant qu'on le peut, du présent, comme on le démasque, sous ses oripeaux vaniteux, dans le passé ; mais qu'on craigne de désarmer le bien et la vérité, tandis que le mal et le mensonge sont encore armés de toutes pièces. Peut-être, un jour, les formes de l'action, du dévouement changeront-elles, tiendront-elles plus essentiellement à l'esprit ; en attendant, et bien longtemps encore, la résistance matérielle, le risque de la vie devant le canon et les baïonnettes, sera nécessaire aux gladiateurs de la pensée.

Entre les nations, notre France n'a-t-elle pas un besoin spécial d'héroïsme ? Oui. Et qu'elle en soit fière ! La médiocrité ne lui est pas permise. L'Italie a eu la Renaissance, c'est-à-dire la source de beauté ; l'Allemagne, la Réforme, c'est-à-dire la source de liberté religieuse ; l'Angleterre, le parlement, c'est-à-dire la source de liberté politique. Mais la France est le pays qui a le plus fait pour nouer les liens sociaux de l'humanité. Après avoir préparé indirectement son œuvre au dix-septième siècle, en prenant l'influence de la politesse et du goût, elle a, au dix-huitième, par sa philosophie et

révolution, lancé dans le monde entier les idées de
'oit, de raison et de justice, proclamé, pour tous les
ommes sans distinction, les principes d'égalité et de
aternité. Maintenant la France morale, la France ma-
rielle n'a pas grandi proportionnellement aux autres
ys; Prévost-Paradol, dans son beau et mélancolique
re de *la France nouvelle;* Michel Chevalier, dans un
mpte rendu scrupuleux de nos supériorités mêmes[1],
évoient la prépondérance d'autres peuples qui ont su
ssurer les espaces neufs du globe : non pas des Alle-
ands, malgré leurs triomphes de peu d'avenir, mais
s Anglo-Saxons, pôle du monde libre, mais des Russes,
enace pour l'Europe peut-être, progrès certainement
ur l'Orient, et, par plus d'un martyr, faisant déjà
évoir une rénovation. Plus rien d'inoccupé, plus
vide à combler; il ne reste guère à la France de
veloppement possible, hors de la France même,
le sur le littoral de l'Afrique du Nord. Pour être à la
uteur d'elle-même, elle n'a point de choix possible.
ı fait de conquête et même de colonisation, rien que
s perspectives stériles, relativement mesquines, de
ut point disproportionnées à l'effort. Il faut donc
ı'elle cherche son influence, en se tenant au large des
ées.

Là, elle a tant heurté de choses, par sa grande se-
usse de 89, qu'elle est restée hésitante, immobile,
milieu des ruines de son passé. Aussi, en instruc-
n, en liberté, en initiative individuelle, la France
-elle inférieure à plus d'un peuple; mais cette

[1] *Rapport sur l'Exposition universelle de* 1867.

infériorité pratique, cette absence de résultats politiques ne doivent pas faire oublier combien ses aspirations ont remué le monde. Et, de même que l'Angleterre a passé par cinquante ans de tourmente pour obtenir la liberté politique, de même, après une courbe d'autant plus longue que ses désirs ont été plus élevés, la France atteindra peut-être à un but supérieur. L'illustre historien Macaulay, en vrai esprit anglais, raille les pays de servitude de s'écarter d'autant plus du possible dans leurs rêves de progrès. Il n'a pas toujours tort, et parfois ces rêves touchent au ridicule, mais par leurs offenses envers la raison éternelle et non envers les actualités pratiques. C'est avec des rêves, en apparence irréalisables, que le christianisme a renouvelé les formes de la société, et il ne faut pas regarder comme inutile tout désir généreux qui n'a pas d'application immédiate. Autant supprimer l'horizon.

C'est l'horizon que la France a ouvert plus que personne.

Situation belle et dangereuse. C'est Colomb cherchant l'Amérique. Est-elle lasse de penser? est-elle lasse de souffrir? indifférente et corrompue, n'a-t-elle plus de force pour réagir contre le despotisme, l'esprit théocratique, d'une part, et la révolution, de l'autre? Alors elle est perdue. Au milieu des flots nouveaux, ses facultés de généralisation, de clarté, d'enthousiasme pour la raison lui donnent encore loisir d'être un pilote. Par contre, si elle n'est pas cela, elle ne sera rien.

Pour ne pas perdre la chaleur de cœur, la vitalité de nos pères, évitons une tendance trop séduisante pour

: celle de l'ironie et du scepticisme. L'admi-
est la source féconde du beau. Sachons voir les
s, mais cherchons les clartés, et enthousiasmons-
pour elles sans réserve, comme pour le grand
nt d'immortalité. C'est dans cette conviction que
âché de condenser dans ce livre ce que le passé a
e meilleur, de créer, les événements vulgaires
ués, les monstres et les innombrables parasites de
enommée mis à l'écart, un nouvel enchaînement
faits selon la grandeur des âmes, de faire, pour
isi dire, une élévation de l'histoire, d'être vrai, mais
mme l'artiste qui pour modèle choisit, dans la forme
umaine, la beauté. Si ma main a faibli dans l'au-
acieuse entreprise, si j'ai senti amèrement l'impuis-
sance des mots devant certains éclairs de l'âme humaine, du moins l'étude a-t-elle augmenté mon amour des hommes et mon espérance en eux. Puisse cet aperçu des souffrances, des efforts sans cesse renouvelés, et enfin des victoires de l'idée, ne pas être inutile à tous, raffermir, dans des luttes nouvelles, quelques combattants d'intention bonne et de force chancelante !





